

JUDAÏSME

ÉTUDES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

**le pays
d'Israël**
un marxiste en Palestine

par

ÉMILE VANDERVELDE

suiwi de

Les Œuvres d'Assistance en Palestine Juive

par

LE D^r JEANNE ÉMILE VANDERVELDE



LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

JUDAÏSME

IX

197/10

JUDAÏSME

ÉTUDES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

(9.)

LE

PAYS D'ISRAËL

UN MARXISTE EN PALESTINE

PAR

ÉMILE † VANDERVELDE

sui*vi* de

LES ŒUVRES D'ASSISTANCE EN PALESTINE JUIVE

PAR

LE D^r JEANNE-ÉMILE † VANDERVELDE



LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

M.CM.XXIX

Full.
14792

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
100 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR
FIL, DES PAPETERIES LAFUMA, DE
VOIRON, DONT 10 HORS COMMERCE,
NUMÉROTÉS DE A A J ET DE I A 90,
ET EXCEPTIONNELLEMENT 30 EXEM-
PLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL, DES
PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON,
NUMÉROTÉS DE H. C. 1 A H. C. 30.

STADTBIBLIOTHEK
FRANKFURT A. M.

52/172x2

DROITS DE TRADUCTION ET
DE REPRODUCTION RÉSERVÉS
POUR TOUS PAYS, COPYRIGHT BY
LES ÉDITIONS RIEDER, 1929.

AVANT-PROPOS

Nous sommes allés en Palestine, sur l'invitation du Comité exécutif Sioniste.

On a beaucoup écrit depuis quelque temps sur le Sionisme. Les uns pour en faire l'apologie, les autres pour en prédire la faillite. Mais assez rarement, en somme, on a su garder une juste mesure entre des éloges excessifs et des critiques outrancières. Dans ces conditions, l'Organisation Sioniste a jugé utile qu'un non Juif, agnostique, socialiste, n'ayant, dans cette affaire, aucun parti pris d'ordre politique, religieux ou social, puisse se rendre sur place, voir les choses d'aussi près que possible et, les ayant vues, apporter un témoignage, faillible assurément, mais en tous cas objectif et sincère.

Ce témoignage, je le dis tout de suite, sera favorable.

Je ne sais dans quelle mesure le Sionisme verra, dans l'avenir, se réaliser ses espérances. J'ignore ce que pourra donner, en définitive, cet extraordinaire effort de regroupement d'un peuple, dispersé depuis dix neuf cents ans. Mais une chose est certaine : c'est que les résultats, dès à présent acquis, sont importants ; qu'à de rares exceptions près, tout ce qui s'est fait de neuf en Palestine, depuis la guerre, a été l'œuvre des Juifs ; qu'en outre, du point de vue humain, le Sionisme constitue l'un des plus merveilleux efforts idéalistes de ce temps.

Je ne sais s'il y a encore beaucoup de gens qui entendent

le matérialisme historique à la manière de Paul Lafargue ou des bolchévistes : c'est-à-dire en ce sens que le seul facteur économique serait agissant et que les idéologies sociales seraient un simple reflet des conditions économiques ; non pas même de l'ensemble des conditions économiques présentes et passées, mais uniquement des conditions actuelles.

A ceux qui garderaient cette conception simpliste du marxisme, on pourrait conseiller, à titre curatif, un pèlerinage à Jérusalem, un voyage en Palestine Juive.

Plus clairement peut-être que n'importe où, ils pourraient se rendre compte de l'interdépendance des diverses séries de phénomènes sociaux, de l'influence considérable que les antécédents historiques peuvent avoir sur les idéologies actuelles et, aussi, de l'importance du facteur moral, du facteur psychologique, sur l'évolution économique elle-même.

Si les entreprises Palestiniennes, en effet, étaient de simples affaires, si l'on se plaçait, pour les créer, au seul point de vue du profit, la plupart d'entre elles n'eussent jamais vu le jour, ou seraient depuis longtemps liquidées. Il ne paraît pas douteux, par exemple, que, du point de vue purement économique, les émigrants juifs auraient eu plus d'avantages à s'établir dans l'Ouganda, comme on le leur proposa jadis, ou bien sur les terres de l'ICA (Jewish Colonization Association), en Russie Soviétique, en Argentine, au Brésil ou au Canada, que dans un pays comme la Palestine, où les frais d'établissement d'un colon sont très élevés, où la main-d'œuvre à bon marché des fellahs fait aux nouveaux venus une rude concurrence et où il y a, en somme, plus de « causses » pierreux et de plateaux désertiques que de terres fertiles ou fertiles.

Pour que, malgré ces conditions défavorables, le Sio-

nisme naisse et grandisse, il a fallu le concours de trois facteurs essentiels, dont un marxiste pourra dire, sans doute, que l'explication dernière se ramène à l'économique, mais qui n'en sont pas moins des facteurs d'ordre politique, religieux ou moral : d'abord, la situation intolérable faite aux Juifs dans la plupart des pays de l'Europe orientale ; en second lieu, l'action exceptionnellement puissante de la solidarité juive internationale ; enfin, l'idéal Sioniste lui-même qui inspire à des milliers d'hommes, un esprit de sacrifice, d'abnégation, en même temps que d'énergie joyeuse, seul capable de venir à bout d'immenses difficultés.

Que l'un ou l'autre de ces trois facteurs vienne à faire défaut, le Home national Palestinien survivrait peut-être, mais ses chances de développement seraient bien rétrécies.

Supposons, en effet, que les communautés Juives de la Roumanie et de certains pays ou régions ayant fait partie de l'ancien Empire Russe, cessent d'être, en quelque sorte, des corps étrangers, dont l'assimilation ne se fait pas, et dont les membres vivent constamment sous la menace de vexations et de persécutions allant jusqu'au pogrome. On verrait, sans doute, encore quelques-uns d'entre eux, aller « l'an prochain à Jérusalem », mais pas plus que les Juifs assimilés de France ou d'Angleterre, ils n'auraient la moindre velléité d'émigrer en masse vers la Terre Promise¹.

1. En Roumanie la population juive continue à être dans une situation pénible. En Pologne, la situation s'est beaucoup améliorée au point de vue de l'attitude du gouvernement et de la population à l'égard des Juifs ; mais il y a un trop plein de population Juive d'un million de personnes.

V. à ce sujet le rapport de l'ICA (1928 p 304) :

« Les conditions économiques et démocratiques favorisent le développement de l'émigration dans les pays où, comme en Pologne, l'accrois-

Supposons, d'autre part, que les Juifs d'Occident et spécialement les Juifs des États-Unis, qui fournissent au Sionisme la majeure partie de ses ressources, viennent quelque jour, à être las de subventionner, souvent à fonds perdus, la colonisation Palestinienne, c'est une question non encore résolue que de savoir si les affaires à but lucratif qui existent ou que l'on est en train de créer en Palestine — plantations, entreprises industrielles, création d'un port à Haïfa, exploitation des sels minéraux de la Mer Morte — suffiraient à y retenir ou à y attirer, un grand nombre d'immigrants et spécialement d'émigrants Juifs.

Mais, à dire le vrai, ni l'une ni l'autre de ces hypothèses n'apparaît comme probable; tout au moins pour l'avenir prochain.

Les progrès de l'assimilation Juive dans l'est de l'Europe sont minimes ou inexistantes; et, d'autre part, l'énorme afflux d'émigrants israélites, qui a créé dans New-York la plus grande agglomération Juive du monde entier, a dû se détourner, depuis l'interdiction presque complète de l'entrée aux États-Unis. Si, depuis 1926, il n'est arrivé que fort peu de Juifs en Palestine, ce n'est point parce qu'ils n'y veulent pas venir, mais parce que l'administration britannique, soucieuse de mettre fin à la crise de chômage, ne les avait plus admis qu'au compte-gouttes.

ment naturel de la population s'élève à 450.000 âmes par an et où le développement économique progresse très lentement. »

En Russie, il est vrai, le Gouvernement Soviétique fait des efforts considérables pour installer sur son propre territoire des colonies agricoles juives, mais beaucoup de Juifs non bolchévistes sont soumis à des vexations qui les contraignent à émigrer et, d'autre part, si le régime bolchéviste venait à s'effondrer, il y aurait vraisemblablement une réaction antisémite

V Fisher, La sécurité de la colonisation juive est-elle assurée en Russie? dans *Palestine*, n° 9, de juin 1928.

1. Ces mesures restrictives viennent d'être levées partiellement.

Quant aux interventions financières des Juifs du dehors, il ne semble pas qu'elles soient en passe de subir un fléchissement durable, et moins encore de prendre fin.

Certes, à ce point de vue, les derniers mois de 1927 ont été mauvais, et le principal fonds de colonisation Juive, le Kéren Hayéssod a vu diminuer, d'une manière sensible, le chiffre de ses recettes.

Mais, dès le mois de décembre, la situation commençait à se rétablir et, lors de notre départ de Jérusalem, l'un des membres de l'Exécutif Sioniste, M. Harry Sacher, nous disait que les revenus actuels étaient un minimum qui ne tarderait pas à être dépassé ¹.

Ici, toutefois, une question délicate se pose. Depuis l'origine, mais de plus en plus, parmi les Sionistes, des préoccupations sociales se mêlent à l'idée nationale (Geoulath-Haarets),

Ainsi que le disait déjà, en 1920, un message des Juifs de la Pologne au Congrès Sioniste de Londres, le but n'est pas seulement d'accroître autant que possible le nombre des israélites établis en Palestine. On veut que « la vie y soit érigée sur la base de la justice sociale, sur le principe éternel d'un judaïsme indépendant et libre ».

1. Voici en livres, les chiffres de recettes du Kéren Hayéssod pour ces dernières années (l'année finissant au 30 septembre) :

Années	Budgets	Recettes	Dépenses	Dette flottante	
1922	656.000	330.779	480.810	90.351	?
1923	433.000	336.738	308.163	37.776	- 52.575
1924	390.000	351.943	351.196	37.029	- 746
1925	375.400	393.795	372.071	15.396	- 21.723
1926	600.000	504.731	560.947	71.522	+ 56.216
1927	509.100	500.000	580.000	151.522	+ 80.000

C'est cet esprit qui anime l'effort Sioniste lorsque, par exemple, il crée des colonies agricoles fondées sur le principe de l'appropriation collective des terres. Mais, dans ces dernières années la tendance s'est affirmée d'étendre cette expérience de collectivisme à la propriété urbaine et de combattre, par ce moyen, les spéculations qui s'étaient produites dans des proportions inquiétantes à Tel Aviv, à Haïfa et dans les faubourgs de Jérusalem.

On peut se demander, dans ces conditions, si la hardiesse de certaines expériences, ou de certaines suggestions, ne risque pas, sinon de réduire les donations faites par des gens riches, du moins d'inciter certains bailleurs de fonds, à user de leur influence en faveur d'une politique plus modérée ou, plutôt, moins socialisante.

J'ai posé franchement la question dans mes entretiens avec les dirigeants Sionistes.

La réponse a été, tout d'abord, que la grande masse des fonds recueillis ne vient ni du prolétariat Juif, ni de grands capitalistes, mais plutôt de la moyenne ou de la petite bourgeoisie.

Les Rothschild et les de Hirsch s'intéressent plutôt, on le sait, à des œuvres de colonisation fondées sur des principes différents. Il y a certes, parmi les adhérents au Sionisme des Juifs riches, d'opinion conservatrice, mais un des dirigeants du Kéren Kayémeth me disait à leur propos : « Tout d'abord la nationalisation du sol est dans la tradition d'Israël. Au surplus, nos grands capitalistes n'ont pas d'objections à des expériences de collectivisme agraire, pourvu qu'elles se fassent en Palestine et non en Europe ou aux États-Unis. »

Certains indices, toutefois, donnent à croire que les éléments conservateurs du Sionisme ne laissent pas d'exercer une action et une action grandissante. Je songe par exemple, à la sortie récente des travaillistes de l'Exécutif

Sioniste, à la moindre faveur que l'on paraît accorder aux types spécifiquement communistes (Kvoutzoth) de colonies agricoles, ou bien encore aux conclusions du rapport des experts qui viennent de se rendre en Palestine ¹.

Mais d'autre part, la très forte minorité socialiste agit en sens contraire et avec une efficacité plus grande que sa puissance numérique ne le ferait présumer.

Il n'est pas douteux, en effet, qu'en Palestine même, ce soient les éléments travaillistes, groupés dans leur Confédération du Travail, et appuyés par de nombreux sympathisants, qui constituent la principale force agissante.

Au fond, le Sionisme serait peu de chose sans ces milliers de haloutzim, dont l'ardeur joyeuse ne recule devant aucune besogne, sans ces travailleurs des colonies, qui, luttant contre la malaria, la sécheresse, les sauterelles, bref toutes les plaies d'Égypte, rêvent de reconquérir par la charrue et le tracteur, le sol de leurs aïeux, sans cette masse d'hommes, en un mot, des jeunes pour la plupart, des intellectuels pour une bonne moitié, dont un vieux propriétaire des colonies Rothschild me disait : « J'ai souvent des difficultés avec eux. Je n'ai aucun de leurs principes.

1. Cette Commission d'experts, dont le rapport vient d'être publié se composait de : Lord Melchett (sir Alfred Mond) et MM. le Dr Lee Frankel, Félix M. Warburg et Oscar Wassermann.

L'une des conclusions de leur rapport, notamment, est en opposition directe avec les principes proclamés depuis l'origine par les Congrès Sionistes :

« Les experts sont d'avis que la création de nouvelles colonies de type « kvoutza », n'est pas désirable. Cependant les Kvoutzoth existantes devront être conservées et transformées en écoles agricoles. Les experts sont en faveur de la propriété individuelle pour les terrains. A côté des fonds de terres appartenant au Kéren Kayemeth (fonds national juif) et qui sont inaliénables, l'Agence Juive devrait constituer un fonds de terrain pouvant devenir la propriété personnelle des colons juifs. Les experts s'opposent au système qui empêche les fermiers d'avoir recours à la main-d'œuvre étrangère. »

Mais quand je les vois, garçons et filles, sous le dur soleil, charrier du fumier ou casser des cailloux sur les routes, pour la gloire d'Israël, je ne puis leur refuser ma vénération. »

Non point, au surplus, que l'opinion leur soit également favorable dans tous les milieux. Tant s'en faut. Les vieux Juifs orthodoxes de Jérusalem, les gens de l'Aghouda, leur reprochent de fumer ou d'organiser des matchs de football le jour du Sabbat, de remplacer, par des blouses et des culottes khaki la lévite des grands pères, de lire plus volontiers le Manifeste communiste que la Thora, bref, d'être presque tous des impies et des révolutionnaires. D'autres, gens pratiques, leur font grief d'avoir les illusions, les rêves et aussi les prétentions de leur âge, d'avoir médiocre souci des leçons de l'expérience, de se figurer que l'enthousiasme et la volonté d'aller à travers tout suffisent pour avoir raison de tous les obstacles.

Il peut y avoir du vrai dans tout cela, et nul ne reprochera aux dirigeants du Sionisme d'exercer sur les têtes chaudes une influence modératrice.

Mais eux-mêmes, mieux que personne, se rendent compte que si les « pionniers » ne croyaient pas tout possible, rien ou à peu près ne serait possible.

Je songe, à leur propos, à ce beau mot de Karl Liebknecht : « Il faut viser l'impossible, pour atteindre et réaliser le possible. »

S'ils étaient autrement, ils auraient plus de chances peut-être de devenir comme ceux de Richon-le-Zion ou de Petah Tikvah, des vigneronns aisés, des planteurs d'orangers cossus. En tant qu'individus ils y gagneraient peut-être, mais le Sionisme, à coup sûr, y perdrait l'idéal qui fait sa beauté et sa force : refaire une communauté d'hommes libres sur un sol libre.

PREMIÈRE PARTIE

NOTES DE VOYAGE

CHAPITRE PREMIER

LES JOURS DE PAQUES A JÉRUSALEM

« Elle n'est pas Juive et ne le sera jamais.

La Ville des Rois, du Temple et des Prophètes ne peut revenir à ceux qui répètent depuis deux mille ans : « L'an prochain à Jérusalem. » Les Sionistes peuvent conquérir toute la Palestine, mais sans elle. Jérusalem ne leur appartient plus, parce qu'elle dépasse la propriété d'un peuple et qu'elle est celle de l'Univers. »

KESSEL

LORSQUE les Juifs s'en allèrent d'Égypte, ils durent manger de la manne au désert pendant quarante ans, avant d'atteindre la frontière du pays de Canaan. Treize ou quatorze heures suffisent aujourd'hui pour faire le même voyage.

Nous partons du Caire au coucher du soleil. Le train roule pendant trois heures à travers le Delta, puis les premières dunes du Désert. Voici les lumières d'Ismaïla et de ses camps d'aviation. Des fanaux électriques

jalonnent la route des Indes. Le Canal de Suez s'argente sous la lune, si étroit et à fleur de terre que les gros navires qui défilent ont l'air de naviguer dans la plaine. On passe l'eau à El Kantara. La vedette du commissaire anglais nous met sur la rive d'Asie. Un transbordeur-omnibus embarque les autres passagers, toutes classes et toutes races confondues : touristes américains, *Cook's families* anglaises, mercantis levantins en tarbouch ou chapeau melon, dames syriennes fardées et coquettes, pèlerins coptes, s'en allant avec toute leur famille, passer la Semaine Sainte à Jérusalem.

Contrôle sévère des passeports : il est plus difficile à un bolchévik de pénétrer en Terre Sainte, qu'au chameau de passer par le trou de l'aiguille. Visite non moins sévère des bagages : le libre échange anglais, devenu bien relatif d'ailleurs, n'a pas cours en Palestine.

Aussi fouille-t-on soigneusement malles et valises. Tout cela prend deux heures. On repart à minuit pour être le matin à Lydda, où les *wagons-lits* sont accrochés au train qui monte de Jaffa à Jérusalem. Immédiatement après on entre dans la montagne — une montagne qui fait penser aux Alpilles. Beaucoup de cailloux et peu de verdure. Avant d'arriver à Jérusalem, le train s'arrête à Bitter, l'ancienne Bether, qui fut, au II^e siècle, le dernier réduit de la dernière révolte Juive. Bar Cokhba, le fils de l'Étoile, y tint la campagne pendant trois ans contre les légions de Jules Sévère. Le Guide historique des Professeurs de Notre-Dame de France dit, à ce propos : « C'est de sa chute que date la fin de la nation Juive. »

Mais la nation Juive, abattue, dispersée, persécutée, est-elle finie ? N'est-elle pas, au contraire, en train de revivre ? Le Sionisme n'est pas autre chose, en somme, qu'un effort héroïque pour répondre à ces questions.

LA FÊTE DE NEBI MOUSSA

Au kilomètre 86 depuis Jaffa, la gare de Jérusalem. Il faudrait être un futuriste italien pour ne pas regretter le temps où l'on arrivait par la route et où de lamentables constructions neuves ne masquaient pas l'entrée de la ville.

Estimons-nous heureux, toutefois, que celle-ci soit à peu près intacte, qu'un règlement administratif louable en interdise l'accès aux voitures, autos ou charrettes, et qu'une fois franchis les murs de l'enceinte, on puisse se croire, en maints quartiers, à l'époque de Saladin ou de Godefroid de Bouillon.

Mais ce n'est pas tout de suite que nous entrerons dans la Cité Sainte.

Miss Szold, de l'Exécutif Sioniste, tient à nous faire voir, d'abord, la nouvelle Sion, les faubourgs juifs de construction récente : Beth Hakerem, Motzah, Mekorhaim, Talpioth. On ira aussi à Bethléem, pour être à Jérusalem, vers la fin de la matinée, à l'heure où passera la procession arabe de Nebi Moussa (Moïse).

Puisque les choses s'arrangent ainsi, arrangeons-nous avec les choses.

A dire le vrai, cependant, si nous avons connu Miss Szold comme nous la connaissons aujourd'hui — la meilleure et la plus cordialement attentive des hôtes — nous lui eussions demandé sans doute de changer quelque peu l'ordre de marche.

On aimerait à voir Bethléem autrement qu'en tournée d'urbanisme !

Quant aux quartiers neufs de Jérusalem, ils nous firent meilleure impression lorsque nous les revîmes, après avoir erré dans les venelles sordides de la vieille

ville. Après la poésie de l'ordure on trouve que la prose du modernisme a du bon. Il n'est que d'avoir passé huit jours dans les grisailles d'une ville Arabe, pour pardonner à des murs d'être trop blancs, à des toits d'être trop rouges, à des jardins d'être trop ratisés, à des faubourgs d'être trop Européens.

Au surplus, ce n'est pas d'un œil d'artiste que miss Szold et ses amis regardent et nous demandent de regarder Beth Hakerem ou Talpioth.

Pour eux, ces maisons qui, partout, sortent de terre, sont des témoins, dont le nombre émeut, des progrès de l'immigration Juive en Palestine, depuis quelque dix ans.

Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de terrains achetés par le Fonds national, le *Kéren Kayémeth Leisraël*. L'action de celui-ci, qui garde la propriété collective du sol, ne s'étend guère jusqu'à présent qu'au domaine agricole. A Jérusalem comme à Tel Aviv, ce sont des particuliers ou des sociétés immobilières qui se rendent acquéreurs des terrains à bâtir. Tout au plus, dans ces derniers temps, le Fonds national a-t-il acheté cent cinquante hectares, pour y construire des maisons ouvrières. La règle c'est la propriété privée.

Mais, qu'ils soient propriétaires ou locataires, la plupart des habitants de Talpioth et des autres faubourgs sont des Sionistes. Ils y ont leur home. Ils y ont aussi leurs locaux. Voici l'immeuble, véritable ministère, de l'Exécutif. A proximité, les bureaux du *Kéren Kayémeth* et de l'autre grande institution Sioniste, le *Kéren Hayessod*.

Nous irons les visiter un de ces jours.

En attendant, c'est aujourd'hui le Vendredi Saint, et, aussi, le commencement de la Pâque juive, et comme on nous l'annonçait ce matin, le début des fêtes musulmanes de Nebi Moussa.

Occasion unique de voir s'affronter trois religions, à la fois parentes et ennemies.

Par la porte de Damas, d'énormes foules, où toutes les sectes se coudoyent, entrent en ville. C'est à travers une cohue de Juifs à papillottes et d'Arabes en turban, mêlés à des religieux de toute robe, que l'on atteint, au cœur même du quartier musulman, la Voie douloureuse, le Chemin du Calvaire, bordé de couvents et de chapelles.

Mais pour l'heure la rue — même cette rue — appartient à l'Islam. Les policiers du gouvernement, souples et impassibles, font de l'ordre. La procession de Nebi Moussa va passer.

On nous conduit, pour la mieux voir, à l'École arabe, qui fait face au couvent des Dames de Sion. Le cheik, amène et courtois, fait installer, aux meilleures places, les juifs et autres infidèles que nous sommes. De l'autre côté de la Voie douloureuse, sur les terrains du couvent, ou sur la crête du mur à front de rue, tout un lot de religieux ou de prêtres, armés de kodaks, s'installe ou se juche : têtes typiques d'Anglais, de Français, d'Italiens ; ce jeune homme en soutane noire pourrait bien être un curé belge.

Du toit de l'École, où nous étions montés d'abord, on découvre l'Enceinte sacrée, où fut le Temple des Juifs, et où s'élève aujourd'hui, non moins splendide, la Mosquée d'Omar. Nous y avons vu se former le cortège. Il est parti depuis une heure, bannières au vent. Mais sa marche est lente. L'Orient ne connaît point la hâte.

Enfin, le voici !

Des derviches au turban vert marchent en tête. Un illuminé en violet se livre à des contorsions qui rappellent fâcheusement la danse du ventre. Quelques

escogriffes, armés de sabres turcs, font des simulacres de combat, pour la plus grande joie des badauds. Puis, à pas comptés, entre deux rangs de policiers, la procession défile. Mais est-ce bien une procession ? N'est-ce pas plutôt une manifestation, et une manifestation nationaliste ?

Le fait est que ces ouvriers arabes de Nablus, qui passent, en brandissant de grosses cannes, ne ressemblent pas à de paisibles processionnaires. Arrivés devant Notre Dame de Sion, ils s'arrêtent et un meeting s'improvise. L'aimable et souriant directeur de l'Orphelinat musulman, qui est à nos côtés, veut bien, en un très bon français, nous expliquer les choses :

« Que dit donc cet orateur qui vient d'être si furieusement acclamé par les gens de Nablus ?

« Il dit et ils disent avec lui que la Palestine doit rester aux Arabes. Il proteste contre le Congrès des Missions qui siège en ce moment à Jérusalem. Il s'en prend aussi aux Sionistes et aux religieux qui sont de l'autre côté de la rue. »

Sur quoi, toujours souriant, notre interlocuteur s'interrompt, pour envoyer des saluts d'approbation amicale aux manifestants.

Nos compagnons Sionistes, au surplus, accueillent ces démonstrations avec le calme de l'habitude. Les moines photographes s'en amusent et prennent des clichés. Le cheik, plus courtois que jamais, nous offre d'aller prendre le café dans son parloir. La cérémonie, du reste, s'achève. Le grand Mufti, à cheval, somptueusement escorté, ferme la marche. Les derniers manifestants vident le pavé. Place à d'autres.

Et ceci à la lettre.

A peine le cortège arabe a-t-il disparu qu'une troupe nombreuse de pèlerins catholiques envahit la Voie dou-

loureuse, pénètre dans une cour, à côté de l'École arabe, et y organise, à son tour, un meeting. Longuement avec force gestes et éclats de voix, un capucin vitupère. Il invective contre Mahomet ; ensuite contre les Juifs. Il livre à l'exécration de son auditoire la population de Jérusalem « qui préfère Barrabas à Notre Seigneur ». Il provoque, à son tour, des vociférations enthousiastes. Puis les sangs un peu calmés, la réunion se disperse. On se remet en rangs pour monter vers le Saint-Sépulcre.

AU SAINT-SÉPULCRE

C'était, ou à peu près, l'heure où le Père Dhorme, directeur de l'École française d'archéologie, avait bien voulu m'y donner rendez-vous. Je le retrouvai, non sans peine, au milieu de la foule des grands jours : touristes, pèlerins, popes grecs aux longs cheveux, prêtres Arméniens ou Géorgiens, brodés d'or, évêques Abyssins barbus, frisés, noirs comme l'Erèbe, Coptes, évoquant à dix-huit siècles de distance, le christianisme primitif, réduit à l'état de fossile, tous se pressant, se bousculant autour du Saint-Sépulcre, en montrant la garde auprès des chapelles dont ils sont possesseurs. Le tout, non sans échanger des regards où il y avait tout autre chose que de la fraternité.

Dans cette foire d'empoigne des églises, la rencontre du P. Dhorme est un rafraîchissement. Je le connaissais déjà par le bien qu'on m'en avait dit de toutes parts ¹. Nul plus que lui ne s'élève au-dessus

1. C'est du P. Dhorme qui était alors le frère Dhorme que parle aussi Herriot dans un livre récent, où il raconte ses années d'école normale :

* La philosophie et l'histoire, dit-il, agissent plus contre la religion

de ce milieu qu'empoisonnent d'aigres querelles, pour juger librement des hommes et des choses.

« Gardez-vous, me disait-il, d'attacher une importance excessive à la manifestation musulmane que vous avez vue ce matin. Sur cette colline de Jérusalem où trois religions s'affrontent, elles se heurtent parfois, mais doivent tout de même s'arranger pour vivre côte à côte. En général, tout se borne à des cris. Et encore, on crie, par habitude de crier, et non, sauf en de rares jours de crise, pour extérioriser des sentiments profonds. Mais entre chrétiens, c'est autre chose. »

Nous le vîmes bien, d'ailleurs, lorsque notre savant compagnon, s'étant présenté à l'Hospice Russe, où il voulait nous montrer un reste des remparts de la ville « au temps de Notre-Seigneur » se vit fermer la porte au nez par une acariâtre bonne femme, criant à tue-tête que la supérieure était malade !

AU MUR DES PLEURS

Mais nous n'étions pas à Jérusalem pour étudier

que la dialectique. Plus tard, le frère Paul Dhorme, des Frères Prêcheurs, publiera son choix de textes religieux assyrio-babyloniens et contribuera à éclairer les études bibliques par l'apport de documents empruntés à des peuples parents des Israélites. Merveille de la science : nous pouvons pénétrer dans la bibliothèque ninivite d'Assourbanipal. Comme des guerriers sur des stèles antiques, voici que les assyriologues défient les exégètes : *Babel und Bibel*. Dans son cabinet de travail à Jérusalem le frère Paul Dhorme, avec une fidélité et un scrupule admirable, traduit les tablettes de la création, le déluge, l'épopée de Gilgamesh, l'émouvante lamentation du juste souffrant. Le consciencieux savant nous invite à ne pas imiter ceux qui se sont emparés de ces textes pour « jeter un certain discrédit sur la doctrine de la révélation ». Mais comment résister à cette dénonciation par la philologie orientale de la doctrine traditionnelle... »

(HENRIOT, *Pourquoi je suis radical socialiste*, p. 45, Aux éditions de France, Paris 1928.)

les rapports entre Églises chrétiennes. A quoi bon, d'ailleurs, redire ce qui a été cent fois dit. Il fallait quitter le P. Dhorme pour saisir l'occasion unique de voir, en une même journée, trois grands aspects de la vie religieuse à Jérusalem : après Nebi Moussa, après le Saint-Sépulcre, les foules, pour l'ouverture de la Pâque Juive, allant prier au Mur des Pleurs.

Dans les venelles qui descendent vers le Mur, il avait fallu pour la circonstance, organiser un service d'ordre. Des milliers de gens défilaient, comme à Paris, aux jours de Mai, les manifestants socialistes devant le Mur des Fédérés. Beaucoup de curieux, naturellement, à commencer par nous-mêmes ; mais, aussi, le front à la muraille, psalmodiant, gémissant, baissant et relevant la tête, des rangs serrés de Juifs, les uns habillés comme tout le monde, d'autres portant encore, sous le dur soleil de Judée, la lévite pesante et le bonnet de fourrure des ghettos Galiciens.

Je reviendrai au Mur des Pleurs, un autre jour, quand la cohue sera moindre.

Mais, d'y être venu ce soir, je garde une impression qui ne s'effacera pas.

Entre ces Juifs orthodoxes, ces juifs de l'Aghoudah, qui pleurent, sur un passé mort, et ces autres Juifs, les nouveaux venus, qui agissent, qui travaillent, qui communient dans une joyeuse espérance, il y a des siècles ; il y a un abîme. Cet abîme, le Sionisme l'élargira-t-il ? Parviendra-t-il, au contraire, à le combler ?

AVEC LE P. DHORME

La Pâque Juive est commencée. Chômage, pain azyme, poisson froid, repos du Sabbat aussi sévèrement

observé que le dimanche en Écosse. Les dirigeants Sionistes, que l'on accuse de tiédeur, font comme les autres, par croyance personnelle ou par respect de la tradition. La femme de l'un d'eux, une doctoresse hollandaise, à qui nous proposons de la prendre en auto, s'excuse en souriant : « Nous ne pouvons monter en voiture un jour de Sabbat. »

De commencer dès aujourd'hui notre enquête, il n'est pas question. Même les jours prochains, ce sera difficile. Tel Aviv, qui veut se montrer dans toute son activité industrielle, demande que nous attendions la fin des fêtes. C'est tout au plus si miss Szold se résigne à admettre que nous allions aux colonies agricoles de l'Emek.

En attendant, nous sommes libres, et comme bien l'on pense, les quartiers chrétiens, à peine entre-vus, nous attirent. Allons à Saint-Étienne saluer le P. Dhorme et continuons avec lui la visite archéologique de la ville.

Sur la Voie douloureuse, où s'alignent les stations du Chemin de la Croix, notre guide fait observer que, dans les Évangiles, il n'est parlé que de la comparution devant Pilate, du Prétoire et du Golgotha. Les autres stations ont été fixées, dans l'ordre actuel, vers la fin du moyen âge. C'est en Flandre, ajoute-t-il, que la tradition s'est formée.

Précisions nécessaires ; mais comment seraient-elles accueillies par ces pèlerins qui croient que « c'est arrivé » et s'arrêtent, le cœur ému, aux endroits où Jésus rencontra sa Très Sainte Mère, où sainte Véronique lui essuya la face, où il consola les filles de Jérusalem !

Heureux, peut-être, ceux qui visitent la Ville Sainte, avec la foi du charbonnier, sans avoir lu Loisy et sans avoir de doutes sur l'historicité des Évangiles.

Mais après tout, le P. Dhorme lui aussi, a lu Loisy. Il est de ceux, paraît-il, qui se sont indignés de voir Brousson dénigrer Anatole France. Ses travaux historiques le mettent au premier rang des assyriologues. Et il croit. Il croit de toute son âme. Sa voix tremble de respect, quant il parle de Notre-Seigneur. La même ferveur du reste animait ce juif, qui, hier soir, à la table de miss Szold, ouvrait la Pâque. Et sans doute, et au fond, nous sommes plus près les uns des autres que ne le pensent ceux qui montent au Calvaire en égrenant des chapelôts.

* * *

Au Saint-Sépulcre, comme la veille, la foule est immense. Mais les Latins y tiennent relativement peu de place. Ce ne sont, partout, que processions de Grecs, d'Arméniens, d'Abyssins, couleur bois d'ébène, de Coptes vociférants, qui ont l'air de sortir des Catacombes.

M'ont-ils jeté un sort ? Toujours est-il que l'instant après les avoir rencontrés, il m'advint cette mésaventure un peu sotte d'avoir le genou foulé en tombant dans le Sépulcre de Joseph d'Arimatee !

Sur la place du Parvis, où je vais m'asseoir en boitant, ce sont encore des Coptes qui, pour un moment, tiennent le haut du pavé. Bonnes gens, joviaux et proliques, qui reproduisent, à vingt-cinq siècles de distance, le type des scribes et des serviteurs de Ramsès II ou de Tout-an-Khamon. A leur intention un photographe se met en devoir d'opérer. Nos vieux Égyptiens prennent la pose, avec l'abondante smalah de leurs femmes et enfants. Au moment du dé clic, d'autres

grimacent pour les faire rire. Que sera cette photo, grands dieux ?

Mais voici que, précédée de trois palikares moustachus, avec de lourds bâtons ferrés, s'avance la théorie des Grecs, entourant leur Patriarche, barbu comme Karl Marx, mais tout blanc, et la poitrine couverte de décorations. Ces Grecs ! Il n'y en a que pour eux ! Leur Pâque ne vient que dans huit jours, et, dès aujourd'hui, ils bousculent les Latins, refoulent les Coptes, mettent de côté les Arméniens et traitent le Saint-Sépulcre comme une propriété particulière.

Décidément, ce n'est pas à Jérusalem qu'il faut venir, pour voir les religions dans leur beau.

L'UNIVERSITÉ HÉBRAÏQUE

A déjeuner, chez le Dr Magnes, recteur de l'Université hébraïque, un financier, Juif, mais sujet britannique, parle en termes peu laudatifs, de la manière dont ses concitoyens entendent l'exercice de leur mandat Palestinien.

« Ce n'est pas pour les beaux yeux des Sionistes, dit-il, que l'Angleterre est ici. Elle maintient l'ordre. Elle construit ou entretient des chemins de fer et des routes, dont l'intérêt stratégique est apparent. Aujourd'hui surtout que la situation en Égypte est incertaine, elle est dominée par le souci d'avoir une voie de rechange vers les Indes. Pour le surplus, elle laisse les Sionistes s'arranger comme ils peuvent, notamment en ce qui concerne les écoles et les institutions sanitaires. Quant à la question, vitale pour nous, de la colonisation agricole, rien n'a été fait jusqu'à présent pour mettre des terres vacantes à notre disposition. »

Pareille note, nous l'entendrons souvent.

D'autre part, on est généralement d'accord pour reconnaître que le successeur de sir Herbert Samuel, Lord Plumer¹ gouverne en vieux soldat bienveillant et loyal, que ni les Arabes, ni les Juifs ne l'accusent de partialité, que, tout au plus, son entourage militaire, se souvenant des services de guerre rendus par les Arabes contre les Turcs, inclinerait si on le laissait faire, à favoriser plutôt les « natives ».

Mais ce ne sont là que des impressions. Il conviendra de voir les choses de plus près.

D'autres convives me disent que sur 150.000 Juifs établis en Palestine, il y avait, lors du recensement de 1926, environ 31.000 travailleurs, occupés soit dans les villes soit dans des *settlement* agricoles. Parmi ces derniers, il y a un grand nombre de ces fameux haloutzim, de ces « pionniers » que le colonel Wedgwood, dans son *Seventh Dominion*, compare aux *Pilgrim fathers*, aux émigrants Puritains de la *May Flower*. Ceux-là sont venus en Palestine, non dans l'espoir de mieux gagner leur vie, mais pour aider à construire le Foyer national. C'est ce qui explique ce fait extraordinaire, que près de la moitié d'entre eux sont des intellectuels. Parmi les travailleurs Juifs de Palestine, en effet, il y en a quarante-quatre pour cent qui ont étudié dans des Universités ou, tout au moins, des gymnases et des Instituts techniques. Cette proportion s'élève à cinquante sept pour cent chez les travailleurs des groupes agricoles².

Je note ces chiffres tout de suite ; je les souligne, car à eux seuls ils suffisent à montrer que nous sommes dans un pays où les problèmes se posent en des termes

1. Démissionnaire peu de temps après.

2. PREEUS, *Census of Jewish Labour in Palestine*, Tel Aviv 1927 p. 12.

absolument différents de ceux que nous connaissons en Europe.

A l'Université, sur le mont Scopus, où l'on nous mène *after lunch*, des maçons et des charpentiers travaillent à la construction du local qui sera la Bibliothèque. Parmi eux, quelques jeunes filles en culottes ou cottillens courts. Le soleil tape dur. Tous sont en nage. Mais l'ouvrage va son train.

« Ce sont de nos étudiants, me dit le Dr Magnes. Ils profitent des vacances pour travailler de leurs mains. »

Ici, comme en beaucoup d'autres cas, on en est encore à la période des débuts. Les bâtiments sont loin d'être achevés. Nombre de cours se donnent en ville. L'Université même, qui a été inaugurée en 1925, reste jusqu'à présent, une École de Hautes Études. Mais ses Instituts et sa Bibliothèque, installée dans un local provisoire, en font déjà un foyer spirituel que les Sionistes contemplant avec orgueil.

Par cette belle après-midi de Pâques, comme il arrive souvent, les jours de fête, il y avait concert au mont Scopus : une audition en plein air de la Création de Haydn.

Aux abords de l'Université, on a construit un amphithéâtre d'où l'on a l'une des plus belles vues qui soient au monde.

Ce n'est pas seulement tout un pays qui se découvre. C'est trente siècles d'histoire : la montagne des Olives, la plaine de Jéricho, les hauteurs de Moab, et, à treize cents mètres sous nos pieds, dans la profonde dépression du Jourdain, les eaux, d'une bleu étrangement pâle, de la mer Morte.

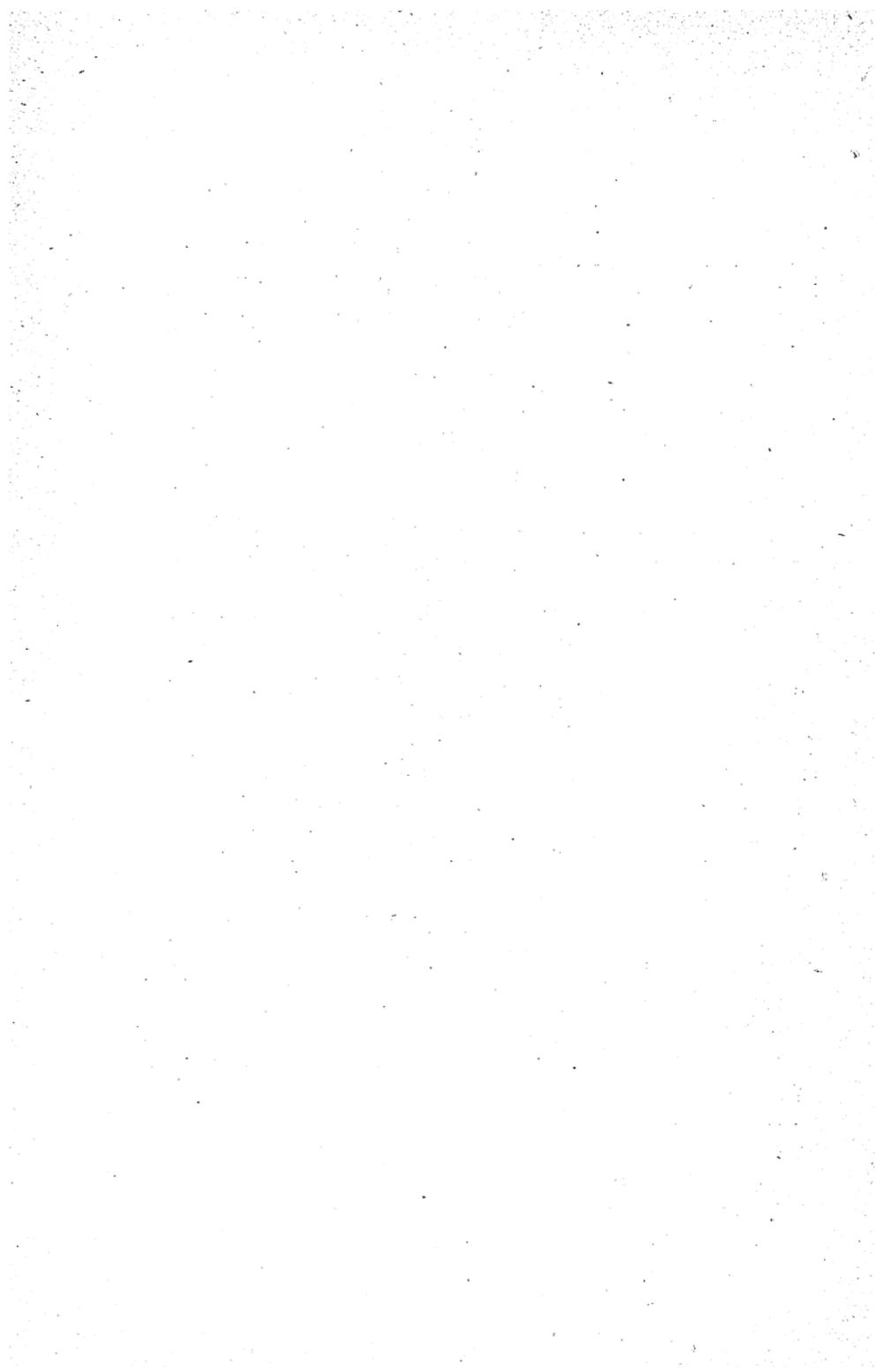
Dans ce cadre sublime, des centaines d'auditeurs sont assis, en habits de fêtes. Les uns, sur les gradins de

Pierre, en plein soleil. D'autres, à l'ombre, sous les oliviers et les chênes verts.

Le chef d'orchestre, un professionnel, se rappelle à mon souvenir : nous nous sommes rencontrés, en 1917, à Pétrograd. Les musiciens et les chanteurs sont, pour la plupart, des haloutzim, venus de l'ancienne Russie, artistes dans l'âme, comme on sait l'être quand on est né en pays slave.

A peine ont-ils commencé, que la même émotion étreint tous ceux qui les écoutent. Tous les auditeurs ne sont pas Juifs. Tous n'entendent pas l'hébreu. Tous — il s'en faut de beaucoup, — ne sont pas des croyants. Mais tous, en des langages divers, ont lu la Bible. Ils sont saisis par la grandeur du spectacle que la nature leur offre et par le génie, si humain, du vieux maître. Cette Création, n'est-ce pas la création, ou la renaissance d'un peuple ? Cette heure, dans le calme splendide de cette après-midi de fête, qui de nous jamais l'oubliera !

Pour finir la journée, nouvelle visite au Mur des Pleurs. Ce n'est plus la grande foule. Des mendigots, qui paraissent groupés en corporation, tendent la main. Quelques vieux Juifs, pareils aux modèles de Rembrandt, leur font l'aumône, se livrent à leurs dévotions rituelles, se lamentent avec les gestes coutumiers sur le sort d'Israël. Et, encore une fois, et d'une manière plus saisissante que l'autre soir, éclate le contraste entre le monde Juif d'hier et celui de demain, entre ceux qui pleurent sur les débris du Temple et ceux qui, dans un élan de joyeuse espérance, veulent bâtir la Cité de l'avenir.



CHAPITRE II

LES COLONIES DE L'EMEK

« L'homme a droit au produit de son travail et même à l'accumulation de ce produit dans la limite où il en a besoin pour sa subsistance, et, un peu, pour son aise et sa sécurité — mais non point au delà. Cette limite indéfinie est pourtant une limite et nous valons mieux à mesure que nous la déplaçons au profit d'autrui. »

JULES LEMAÎTRE
(En marge des vieux livres).

Nous partons ce matin pour une tournée de quelques jours dans les colonies agricoles. Notre compagnon de route est le camarade Zemak, que j'avais rencontré en Russie, au temps de Kerensky. Comme beaucoup de Sionistes, il a dû quitter le pays des Soviets. Il est actuellement attaché à la Station agricole expérimentale de Tel Aviv.

Avant de partir pour la Palestine, je m'étais déjà documenté sur cette question des colonies, qui est pour

le Sionisme d'importance vitale. Les entretiens que je viens d'avoir avec Zemak complètent cette information préalable. J'ai trouvé, en outre, des précisions statistiques dans le recensement de l'agriculture Juive pour 1926 ¹.

Sur quelque 150.000 juifs établis actuellement en Palestine, il y en a 30.500, — hommes, femmes et enfants, — qui vivent dans des colonies ou des établissements agricoles. Mais, parmi ceux qui sont en âge de travail, tous ne sont pas des agriculteurs. Plusieurs milliers de travailleurs, des *haloutzim* pour la plupart, sont employés à des travaux de drainage ou de préparation du sol. D'autres travaillent comme salariés, dans des laiteries ou des caves coopératives, celles de Richon le Zion par exemple, ainsi que dans d'autres industries agricoles.

La population rurale juive se répartit en 130 villages ou hameaux, dont cinq seulement ont plus de mille habitants.

Ce sont :

Petah Tikva (et ses environs)	6.631	habitants.
Richon le Zion	2.143	»
Rechovoth	1.689	»
Hedera	1.378	»
Zikron Jacob	1.260	»

Aucun de ces grands établissements, qui datent de l'avant-guerre, ne dépendent de l'organisation Sioniste. Ce sont des « colonies du baron ». Fondées sous le régime

1. *Report and general abstract of the Census of Jewish Agriculture*, Tel Aviv 1927. V. aussi RUPPIN, *Agricultural Colonisation in Palestine*, London, 1926.

Turc, dans des régions infectées par la malaria, elles ont eu des commencements terribles. Elles doivent leur existence, ou tout au moins, leur survie, aux subventions du baron Edmond de Rothschild. Devenues pour la plupart prospères, elles se rattachent depuis quelques années à la PICA (Société Juive de colonisation Palestinienne), que M. de Rothschild, aujourd'hui plein de jours, a puissamment dotée pour continuer son œuvre.

A la différence des colonies sionistes, les colonies de la PICA sont fondées sur le principe de la propriété individuelle du sol. Ce sont, en somme, des villages qui ressemblent, en tous points, à ceux que l'on rencontre en Algérie ou en Tunisie. Les colons sont propriétaires ou du moins, ont des promesses de vente. Ils emploient des salariés arabes ou juifs. Ce sont plutôt des planteurs que des cultivateurs. Leurs principaux articles de vente sont les amandes, les olives, le vin, et, surtout, les oranges : ces grosses oranges juteuses dites de Jaffa, qui sont, de plus en plus, le principal article d'exportation de la Palestine.

Dans les colonies Sionistes, au contraire, qui sont, en général, de création plus récente, nous trouvons en application des principes diamétralement opposés. La formule du Sionisme, en effet, c'est « la création d'une patrie juive sur un sol national ».

Pour la réalisation de cet objectif, l'organisation Sioniste dispose de deux grandes institutions, le *Kéren Kayémeth* et le *Kéren Hayessod*.

Fondé en 1901, le *Kéren Kayémeth* (Fonds national) s'occupait à l'origine non seulement de l'achat des terres, mais aussi à quelques opérations relatives à la colonisation agricole, telle que amélioration du sol ou

fondation de fermes modèles. Depuis la création du Kéren Hayessod, en 1921, une division du travail, très nette, s'est établie entre les deux organismes.

Le Kéren Kayémeth, désormais, concentre son action sur ce qui avait été son but primitif : l'achat des terres et l'exécution des travaux d'irrigation ou de drainage.

Il s'attache à constituer ainsi un Fonds national qui, dès à présent, sur un peu plus de cent mille hectares mis en culture par des Juifs, en possède à peu près vingt cinq mille.

Ce Fonds national est inaliénable.

Le Kéren Hayessod ouvre des crédits aux colons pour leur frais de premier établissement. Il les aide à construire leurs maisons. Il fait des dépenses à fonds perdus pour régler ou faciliter l'immigration juive en Palestine. Il fonde des institutions sanitaires. Il dépense des sommes considérables pour le développement de l'instruction à tous les degrés.

Dans toutes les colonies du Kéren Hayessod nous trouvons un minimum de collectivisme agraire, caractérisé par les traits suivants :

1° Les terres ne sont pas vendues aux colons. Elles leur sont données à ferme, pour le laps de temps du jubilé mosaïque, c'est-à-dire 49 ans. Ces baux à long terme sont d'ailleurs renouvelables ;

2° Le travail salarié est formellement exclu. Les colons qui, tous ou presque tous, appartient à l'*Histadruth* (Organisation générale du Travail), doivent et, du reste, veulent rester des travailleurs libres, se suffisant à eux-mêmes ;

3° Pour les achats et pour la vente des produits, les colonies se rattachent aux institutions coopératives de l'organisation générale du Travail.

Mais si, dans toutes les colonies Sionistes, on pratique

plus ou moins largement l'entraide coopérative, nous trouverons, sur le domaine du Fonds national, deux types d'organisation coloniale qui s'opposent dans une certaine mesure l'un à l'autre : la *Kvoutza* et le *Moshav Ovdim* ; c'est-à-dire, d'une part, des « groupes », des colonies communistes et, d'autre part, des colonies dites « individualistes », où chacun cultive, pour son compte, le lot de terre qu'il loue à la collectivité.

A l'époque du recensement de 1926, sur 7.603 personnes (hommes, femmes et enfants), habitant des colonies sionistes, il y en avait 1921 (dont 842 hommes) dans les *Kvoutzoth* et 2.553 (dont 948 hommes) dans les *Moshavim*. Les autres se trouvaient dans des colonies en voie d'organisation, des groupes de pionniers, des fermes pour jeunes filles, ou dans des sections de Yéménites, d'ouvriers Juifs du Yemen, qui travaillent comme salariés dans les colonies de la PICA, mais auxquels le Fonds national loue des lopins de terre.

En somme, à l'époque du recensement de 1926 — et la situation n'a pas beaucoup changé depuis lors — sur les trente mille personnes de nationalité juive, habitant des localités rurales, il y en avait un peu plus de vingt et un mille dans les colonies de la PICA et un peu plus de sept mille dans les colonies sionistes ; ces derniers se répartissant, à peu près par moitié entre les groupes et les moshav. A ces chiffres, il faut ajouter treize cents personnes établies dans des *settlements* semi-agricoles.

Cela dit, mettons-nous en route.

EMEK-JESREEL

Il y a quatre heures d'auto de Jérusalem à Afuleh,

dans la plaine de Jesreel, où les Sionistes ont leurs principaux établissements.

Peu après Jérusalem on traverse la colonie d'Ataroth, un *moshav* qui a soixante-dix habitants, et, avec d'autres colonies du même type, approvisionne de lait, de beurre et d'œufs, les gens de la ville.

Le pays, sauf quelques oasis, n'est qu'un morne désert de cailloux, jusqu'aux abords du Puits de Jacob et de Nabluse (Naplouse), l'ancienne Sichem, qui est, avec Hebron, l'une des citadelles du nationalisme Arabe. La ville a été dévastée récemment par un tremblement de terre, mais les campagnes d'alentour, bien arrosées et bien cultivées, sont magnifiques. Elles montrent ce que les Arabes peuvent faire quand ils se trouvent dans des conditions favorables.

On passe encore Sebaste, où se trouvent les restes de Samarie, puis Djenin, aux jolis enclos et aux eaux vives. Enfin, en vue d'Affuleh, on débouche dans cette plaine d'Esdreton (Emek-Jesreel), qui passait jadis pour la plus riche de Palestine et qui, revenue à son ancienne fécondité, est aujourd'hui, l'orgueil du Sionisme.

Emek-Ezreel ! *Here sows God*. Ici sème Dieu !

Dans un discours qu'il fit, le 2 novembre 1925, pour l'ouverture d'une campagne du Kéren Hayessod en Angleterre, le Haut Commissaire de Palestine, sir Herbert Samuel, disait :

« Quand je vis pour la première fois cette grande plaine s'étendant de la mer au Jourdain, entre les coteaux de Galilée et les montagnes d'Ephraïm, c'était une vaste lande, presque un désert. Les rivières et les sources avaient pu former à leur aise des marais ; toute la région était infectée de malaria. Trois ou quatre villages arabes punctuaient, à de grandes distances, la plaine ; la population était clairsemée ; le bétail était peu nom-

breux et toute la région avait un air de misère et de désolation »¹.

Il n'y a pas dix ans de cela.

Aujourd'hui, dans la même région, on ne découvre à perte de vue que de blancs villages à toits rouges dans la mer des verdure printanières. L'eucalyptus des Juifs domine le cactus des Arabes². Ceux-ci sont restés, mais comme les témoins d'une époque disparue. Ils commencent d'ailleurs à subir l'influence de l'exemple.

Le Kéren Kayémeth a acheté ces terres à des effendis Syriens, non sans leur payer des prix élevés, et même surélevés. Il a exécuté les travaux indispensables d'assainissement et de préparation agricole. Sur ce domaine d'environ dix mille hectares — douze mille si l'on compte les acquisitions faites par d'autres institutions Juives, — il a fondé vingt-cinq colonies, avec un peu plus de cinq mille habitants. Cela représente une dépense totale de plus d'un million de livres ; mais Dieu sème de nouveau dans la plaine d'Ezreel.

TROIS COLONIES TYPES

Afuleh, où nous déjeunons, doit devenir le « bourg »,

1. M. Sokolow, au banquet Sioniste qui me fut offert à Paris, en 1928, me parla des conditions dans lesquelles le K. K. fit l'acquisition, à gros prix, des terres de l'Emek. Comme l'affaire était d'importance, une délégation de l'Exécutif dont il faisait partie, se rendit en Palestine et après une visite des lieux, se prononça, à l'unanimité contre l'acquisition (à raison surtout de l'insalubrité du pays).

Or, à leur retour en Europe, les délégués apprirent que, malgré leur avis unanime, on avait passé outre. Ils demandèrent des explications et apprirent que l'achat avait été fait sous l'énergique pression des *haloutzim*, venus de Bessarabie, d'Ukraine, et d'autres pays à pogromes : « Nous aimons mieux, disaient-ils, risquer notre vie en essayant de devenir des hommes libres, que de retourner là-bas, pour être massacrés par des pogromistes. »

2. KESSEL, *La Terre d'Amour*.

le centre d'approvisionnement, de cette région. Kessel, dans *Terre d'Amour*, raconte que l'Organisation Sioniste ayant acheté un village arabe, pour construire ce chef-lieu, dut commencer par en faire sortir 30.000 chariots d'immondices. C'est beaucoup. D'autant plus qu'il en reste. On pourrait à Afuleh se croire dans le Far-West Américain. Cow-boys et cyclistes, arrivant des colonies d'alentour. Jeunes filles, venant vendre un canard ou une oie. Nouveaux arrivants, installés dans des cabanes faites de bidons à essence, ou de tôles ondulées. Peu de maisons encore, mais des boutiques, une synagogue, une école, et, aussi l'hôtel *Herzlia*, que nous trouvons envahi par une *Cook's family* de Juifs Roumains. Propre et bon, au demeurant, comme d'ailleurs, la plupart, des hôtels juifs de Palestine. S'il faut en croire les voyageurs, il est rare que les hôtelleries chrétiennes méritent le même compliment.

Mais voici l'heure d'aller aux colonies. Zemak, qui pratique avec virtuosité l'art de montrer beaucoup de choses en peu de temps, nous fait parcourir sans quitter l'auto quelques-unes d'entre elles : Balfouria, Jougo-Slavian, une autre encore, habitée par des Juifs venus de Bessarabie. Le reste de l'après-midi, sera consacré à trois colonies types : Ain Harod, Geva et Kfar-Ezekiel. Les deux premières sont des « groupes ». La troisième est un *moshav*.

AIN HAROD

Ain-Harod, d'abord, qui date de 1921. — Cent-vingt familles, soit environ cinq cents personnes¹, cultivant un

1. 479 en 1926 (Census of Jewish Agriculture).

domaine de six cents hectares, y vivent sous un régime de communisme radical. C'est la formule de Kropotkine et de Reclus : « De chacun selon ses forces ; à chacun selon ses besoins. » Tout au plus les vêtements sont-ils propriété privée, et encore sont-ils tissés et confectionnés sur place. Le tailleur coud pour tous. Le laboureur mène sa charrue pour tous. Dans cette colonie, comme dans les autres « groupes », d'ailleurs, il n'y a qu'un petit noyau d'agriculteurs professionnels. Les autres, dans la proportion de 80 %, sont d'anciens citadins, et, en majorité des « intellectuels ». Mais tout le monde, hommes et femmes, travaille de ses mains, au mieux de ses aptitudes spéciales. Il y a, outre les cultures ordinaires, une vacherie, un élevage de poules, une orangeraie et une bananerie, des vignes, qui produisent du raisin de table, une pépinière qui pourvoit aux besoins des villages d'alentour et a donné, en 1927, un bénéfice de plus de mille livres ; enfin quelques petites industries : scierie, cordonnerie, tannerie, menuiserie, etc. La tendance est de ne créer que des valeurs d'usage, sauf le minimum indispensable pour payer l'impôt ou le fermage, et pour acheter le peu de choses que la colonie ne produit pas : les machines agricoles par exemple, la benzine pour les moteurs, le sucre et les autres denrées coloniales. Les ventes, comme les achats, au surplus, se font par l'intermédiaire des coopératives de l'Organisation générale du travail.

De même que dans les autres « groupes » les repas se prennent en commun. Les célibataires partagent le même dortoir. Les ménages, seuls, ont leur chambre séparée. Le tout, d'ailleurs, dans des baraquements de bois, d'assez pauvre apparence. Mais ceci n'est que provisoire. On nous montre, à flanc de colline, les maisons

que l'on est en train de construire, et où l'on n'aura plus à craindre la malaria.

Quant aux enfants, la règle est qu'ils n'habitent pas avec leur parents. Il y a pour eux, un *kindergarten*, une école et une maison commune. C'est dans la salle à manger de celle-ci, plus coquettement arrangée et meublée que les autres locaux, qu'on nous reçoit à l'heure du thé. Pendant ce temps, par cette belle fin d'après-midi, les gosses, avec leur instituteur, font des pâtés de sable au jardin. Pauvres petits diables, dira-t-on, que le fanatisme communiste arrache ainsi à leurs mères ! Ils n'ont pas l'air toutefois de se douter de leur malheur, et beaucoup de petits bourgeois pourraient envier leur bonne mine et leur joie de vivre. Lorsqu'ils voient venir leur parents, qui nous accompagnent, ce sont de débordantes effusions de tendresse. S'avise-t-on que cette éducation en commun n'est pas autre chose, en définitive, que celle d'un pensionnat ? Mais d'un pensionnat qui se trouve à côté de l'habitation paternelle et où tous, ont, pour les enfants de tous, les soins les plus touchants et les plus délicats.

A Aïn Harod, comme dans la plupart des « groupes », les colons sont originaires de l'ancienne Russie ; et ceci explique, dans une large mesure, des mœurs et des habitudes communistes, qui n'ont rien à voir, au surplus, avec le bolchevisme.

Nous posons, naturellement, à nos hôtes, la question de savoir si leur colonie est *self supporting*.

La réponse est celle que nous attendions : certaines branches, dès à présent se suffisent, ou réalisent même des bénéfices ; d'autres, au contraire, restent en déficit ; mais, dans l'ensemble, on n'est pas encore en mesure de rembourser les avances du *Kéren Hayessod*.

GHEVA

Gheva, où nous allons ensuite, est aussi un « groupe », une colonie communiste.

Les principes d'organisation sont les mêmes, ou à peu près, qu'à Ain Harod, mais avec une différence, qui n'est pas seulement quantitative ; c'est que, de parti pris, le groupe ne se compose que d'un petit nombre de familles : dans l'espèce 25, plus 3 célibataires ; en tout, un peu moins de cent personnes (cinq fois moins qu'à Ain Harod).

Ces vingt-cinq familles exploitent en commun 250 hectares, avec des plantations et des cultures analogues à celles du grand « groupe » que nous venons de visiter. Il semble que la production pour la vente soit un peu plus développée. A la question de savoir si la colonie noue les deux bouts ou commence à rembourser, on répond que les travaux d'irrigation sont en cours, que les plantations ne sont pas achevées ou ne sont pas en plein rendement ; bref qu'il faudra quelques années encore, avant que la colonie puisse ne plus compter sur la philanthropie et soit définitivement assise sur des bases économiques.

Mais ici, comme à Ain Harod, on paraît avoir très sincèrement foi dans l'avenir et l'on croit que le groupe communiste, le « petit groupe », limité à un nombre restreint de familles, est la forme de colonisation qui a les meilleures chances d'avenir.

KFAR EZEKIEL

Kfar-Ezekiel — notre troisième arrêt — est une colonie dite individualiste (moshav). Le sol, bien entendu,

appartient à la communauté Juive. Le travail salarié est exclu. L'entraide coopérative est fort développée, notamment pour la moisson et le battage, l'achat et la vente des produits. Mais chacun habite sa maison, cultive ses dix hectares (cent dounams) réglementaires, travaille quand et aussi longtemps qu'il veut.

— Ce n'est pas comme à Ain Harod, nous dit-on, où l'on pratique strictement la journée de huit heures. Tout travail s'arrête au coup de cloche.

Autour de la colonie qui groupe environ cent familles (86 en 1926), plus soixante célibataires, il y a, tout d'abord, une ceinture de vignes. Les terres arables sont réparties de manière à donner à tous des lots de fertilité sensiblement égale. Chaque famille a sa basse cour, son étable, ses ruches.

Ajoutons que Kfar-Ezekiel, pas plus que Gheva ou Ain Harod, n'est encore *self supporting*.

Chose caractéristique : à ces trois types de colonies correspondent trois types d'hommes, dont les différences de mentalité et de psychologie se manifestent dès le premier contact.

A Ain Harod, les cinq membres du Comité directeur, avec qui nous avons causé, sont, à l'évidence, des intellectuels et des hommes de foi. Pas de foi judaïque, bien entendu, car presque tous sont des agnostiques et des membres de Poale Zion, le parti socialiste sioniste. Leurs débuts ont été pénibles. Ils habitent encore des baraques inconfortables et mal situées. Néanmoins, les conditions de leur vie matérielle sont devenues assez satisfaisantes. Au surplus ils travaillent moins pour eux que pour l'idée et ces faces hâlées par le dur soleil d'Asie, s'illuminent de mysticisme. Ils sont Sionistes, ils croient de toute leur âme, à cet idéal : la renaissance d'un peuple libre sur un sol libre ; mais leur horizon ne se limite pas

aux frontières étroites du Foyer national. Après avoir répondu à nos questions, ils me questionnent à leur tour, avec une curiosité avide, sur les choses du socialisme international et m'en veulent un peu de ce que je ne puis leur rester, le soir, pour faire, à ce sujet, une conférence.

On me fait du reste la même demande à Gheva. On me pose des questions analogues. Mais, tout de même, on nous y parle un peu plus des rendements du poulailler commun. On insiste aussi sur les avantages d'ordre économique que présentent les « petits groupes », tout au moins pour le petit élevage et les cultures maraichères.

A Kfar-Ezekiel, enfin, où nous sommes reçus par un colon, dans une chambre nette et claire, à l'abri des mouches, notre hôte me fait penser, de suite, à ces paysans du midi de la France, maraichers et vigneron, dont les opinions « écarlates » vont souvent de pair avec un individualisme extrême. Il est socialiste, lui aussi, et, comme ses camarades de Gheva et d'Ain Harod, membre de l'*Histadrout*. Il nous parle avec sympathie de la coopération belge et est lui-même un bon coopérateur. Mais il entend travailler à sa guise et disposer de son lot comme il l'entend. Il a fait partie, au début, d'un « groupe », mais n'aime pas le réfectoire commun. Il affirme que ses poussins — en proportion — sont trois fois plus nombreux qu'à Gheva et six fois plus qu'à Ain Harod. Bref, il met à défendre le *moshav*, toute l'ardeur que ceux de tantôt ont mise à faire l'apologie de la *kvoutza*.

Qui a tort, qui a raison ?

Je le demande à Zemak, dont les préférences intimes paraissent aller plutôt aux « groupes » communistes.

— Expérience en cours, me répond-il. Elle doit se

poursuivre librement. Au début on a créé des groupes, parce que c'était le seul moyen d'assurer l'existence de colonies où il n'y avait qu'un petit noyau d'agriculteurs expérimentés. Livrés à eux-mêmes, les autres ne s'en seraient pas tirés. Mais à un stade ultérieur, les choses se présentent autrement. Il faut reconnaître qu'en général, dans les colonies individualistes on travaille plus dur et qu'il en résulte un sérieux avantage pour les cultures qui exigent beaucoup de soins et de main d'œuvre. Par contre, pour la grande culture, les « groupes » peuvent invoquer les avantages de la « rationalisation » ; et, d'autre part, au point de vue sioniste, les colonies communistes, avec leur foi et leur prosélytisme ardent, ont une valeur que d'autres, plus terre à terre, n'ont pas au même degré.

LA DOYENNE DES COLONIES COMMUNISTES

Il y a quelque soixante ans, Renan parcourait la Galilée, à cheval ou à mulet, pour y trouver le cadre de la Vie de Jésus. Nous y sommes aujourd'hui, en automobile, pour visiter des colonies socialistes. Est-ce à dire que nous ne pensons pas à autre chose ? On ne passe pas à Capharnaüm ou à Magdala sans revivre les Evangiles, sans songer à la pêche miraculeuse ou au sermon sur la montagne. On ne traverse pas, dans la vallée du Jourdain, les vastes landes, merveilleusement fleuries en cette saison, où des Nomades, avec leurs chameaux, campent sous leurs tentes noires, sans que toute la Bible s'évoque. Mais c'est la Bible encore, source commune de trois religions, qui se continue dans l'effort Sioniste.

On n'aura pas cette impression, il est vrai, à l'endroit où le Jourdain sort du lac de Tibériade et où la Compagnie Palestinienne d'électricité, fondée par l'ingénieur Rutenberg, est en train d'installer les turbines de sa Centrale.

On sait qu'il s'agit de la grande pensée technique du Sionisme : utiliser les eaux du Jourdain et de son affluent le Yarmouk, pour répandre dans tout le pays la lumière et l'énergie, irriguer les « terres mortes », rendre aux vallées d'Eretz Israël leur antique fécondité.

Rien qu'à passer sur les lieux, on se rend compte des vastes dimensions de l'entreprise, dont le capital atteindra bientôt un million de livres.

Quatre cents ouvriers, Juifs pour la plupart, y travaillent ; ou, plutôt, y travailleraient, n'était la Pâque. Mais, par ce jour de fête, les chantiers sont déserts, ou presque. L'on ne peut nous montrer, s'étendant sur plusieurs centaines d'hectares, que des baraquements, les voies d'un Decauville, un groupe de maisons ouvrières, spacieuses et coquettes, l'ossature imposante des usines en construction, bref, en pleine Asie, un coin d'Europe.

Les Sionistes s'en réjouissent, et qui leur donnerait tort, quand on songe aux résultats que l'on peut attendre de l'électrification de la Palestine ? Mais que l'on aime, après cela, longer les eaux bleues du lac de Tibériade, voir se profiler, dans une brume transparente, les cimes neigeuses de l'Hermon, ou retrouver à Daganïa, la doyenne des colonies sionistes, des hommes qui, à vingt siècles de distance, font penser, irrésistiblement, aux pêcheurs de Capharnaüm, aux compagnons de Jésus.

Il me faudrait, à peu près, redire de Daganïa ce que je disais hier d'Aïn Harod. Même communisme à la Tolstoï.

Même organisation du travail. Même système d'éducation des enfants. Même division des tâches entre les hommes et les femmes. Par contre, l'aspect extérieur des choses est très différent. Daganian date de 1908 et on a eu le temps de s'établir : les baraquements de fortune ont fait place à de grandes villas collectives, fleuries de clématites et de « bougainvilliers ». Dans cette dépression du Jourdain, à trois cent mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, le climat est presque tropical : au lieu des eucalyptus et des blés de l'Emek, ce sont les arbres et les cultures des pays chauds qui dominent. Une allée de palmiers descend au Jourdain, bordé de lauriers roses, à travers une orangerie qui emplit l'air de ses parfums. Qui veut des figues, des citrons, des bananes n'a qu'à étendre la main pour les cueillir.

Les camarades, qui avaient été prévenus de notre visite, nous introduisent dans leur salle commune, et tandis que l'on apporte du lait, je prends mon questionnaire et me mets en devoir d'interroger.

Au début, il faut le dire, notre travail ne laisse pas d'être un peu pénible. Daganian est un paradis pour les yeux ; mais, dès cette fin d'avril, il y fait une chaleur de four ; et puis il y a les mouches, les horribles mouches, plus insupportables encore qu'à Aïn Harod ou à Afuleh.

Ma femme qui est pour le *moshav*, tandis que j'ai un faible pour la *kvoutza*, prétend que si le nombre des poussins paraît être en raison directe de l'individualisme des colonies, le nombre des mouches par contre, est en raison directe de leur caractère communiste.

Peut-être y a-t-il une âme de sérieux dans cette plaisanterie : un ménage communautaire a des chances d'être moins bien tenu qu'un ménage individuel, ou du moins, que certains ménages individuels.

Autour de nous, cependant, tout est net et en ordre. Ces laboureurs communistes qui portent, à cause de la Pâque, leurs vêtements de fête, sont très soignés de leur personne. La « plaie des mouches » s'explique, sans doute, par le fait que Dagania étant vieille de vingt ans, on a commis l'erreur de placer les étables trop près des locaux d'habitation.

Mais passons.

Je demande à nos hôtes, comme je l'ai fait ailleurs, si la colonie, après vingt ans d'existence, se suffit à elle-même et rembourse les avances qui lui ont été faites ?

On me répond que tout marche bien ; que l'on paie régulièrement les impôts, très lourds, et la rente ; mais pour ce qui est de l'amortissement des capitaux avancés, il y a eu la guerre ; il y a eu ensuite le passage des cultures frumentaires aux plantations, qui ne rapportent qu'après un certain temps ; bref, tout en vivant assez bien, on équilibre les recettes et les dépenses ; on *espère*, dans *quelques années*, commencer les remboursements.

Je demande, ensuite, quels sont les avantages que nos « groupistes » attribuent au régime communiste, comparé à l'individualisme relatif du *moshav* ?

On se met, aussitôt, à parler d'abondance.

« — D'abord, le système des ménages isolés pèse lourdement sur les femmes, qui dans les colonies communistes sont les associées et non plus les servantes des hommes. En second lieu, dans un dur pays comme la Palestine, on résiste mieux, en groupe, aux épreuves du début et à la tentation de revenir à la vie d'autrefois. La plupart d'entre nous étaient des citadins et des intellectuels. Nous avons voulu refaire notre existence. Nous nous sommes groupés autour de quelques

hommes ayant l'expérience de la terre. Nous avons voulu, sans renoncer à nos livres, manier la charrue ou la bêche. Nous étions socialistes enfin : nous avons eu à cœur de mener une vie conforme à nos principes.

« — Fort bien, mais cette union du travail manuel et du travail intellectuel, sur laquelle Tolstoï a dit de si belles choses, persistera-t-elle à la génération suivante, lorsque vos enfants seront devenus des hommes ?

« — C'est là une très grave question, mais ce n'est pas encore pour nous une question actuelle. Le plus âgé de nos fils n'a que quinze ans⁶; vous pourriez peut-être l'interroger : c'est ce jeune homme qui est en train de lire le journal de l'Organisation générale du Travail. Nous avons ici un instituteur, dont le traitement est payé, en majeure partie, par le Keren Haysseod. Il n'est pas membre de la colonie. Son prédécesseur l'était ; mais il a préféré le travail des champs. Nos enfants, pour la plupart, feront sans doute le même choix. Ils seront ce que nous sommes devenus : des cultivateurs. Mais, nous l'espérons, du moins, ils deviendront ce que nous sommes restés : des hommes de foi, pour qui il n'y a pas de salut sans un développement intégral de toutes les facultés physiques et intellectuelles.

« — Vous dites ; des hommes de foi. S'agit-il d'une foi positive ? Les colons de Daganïa restent-ils attachés à la religion Juive ?

« — Fort peu. Chacun est libre, bien entendu. Mais il n'y a pas de synagogue dans notre colonie, et ceux qui pratiquent sont rares. Notre idéal n'est pas au ciel. Il est sur cette terre.

Pendant que cet entretien se poursuit, la salle, peu à peu, s'est remplie. Des gens sont venus des colonies

voisines, de Kinnereth, de Daganïa II, la filiale, par essaimage, de Daganïa I. On nous signale aussi des jeunes gens venus de la Russie soviétique, pour se documenter sur le Sionisme.

Etrange assemblée, où des types qui font songer aux paysans de Laermans ou de Jakob Smits, se mêlent à d'autres, où se marquent plus nettement les traits distinctifs de la race.

Une observation en passant : on a dit que le travail ennoblissait l'homme et enlaidissait la femme. Serait-ce vrai ? Toujours est-il que parmi les travailleurs éssassises, en vêtements frais blanchis, autour de cette table, il en est qui pourraient poser pour Ruth parmi les gerbes ou pour la Samaritaine au Puits de Jacob ; mais d'autres paraissent fatiguées et vieilles avant l'âge. D'anciennes étudiantes, elles sont devenues des paysannes abimées par le dur labeur quotidien.

Chez la plupart des hommes, au contraire, le soleil, l'air des champs, la vie active ont fait merveille. Les pâles et grêles Juifs de Galicie ou d'Ukraine, se sont mués en de robustes gars, pleins de sève et de vigueur. Mais, en devenant des paysans, ils ne sont pas devenus des paysans comme les autres ; c'est avec une émotion grandissante que je les regarde, que je les écoute, que je vois s'allumer dans leurs yeux une flamme d'enthousiasme et d'espoir.

Peu à peu, l'entretien s'est détourné des questions techniques. Il ne s'agit plus de rendements, de choix des cultures, d'amortissement des avances, d'allègement des impôts.

Ce sont là des questions importantes ; si importante qu'à moins de les résoudre d'une manière satisfaisante, la colonisation Palestinienne serait vouée à un arrêt de développement. Mais, tout de même, ici,

l'on sent qu'il y a des choses plus importantes encore : cette foi ardente dans la résurrection d'un peuple, cette volonté, à travers tout, de remembrer une nation, la beauté de cet effort pour créer un type d'homme nouveau, au service du plus noble idéalisme.

Depuis deux heures que nous causons, le soleil est descendu derrière les collines. Le crépuscule vient. Dans cette salle surchauffée, des souffles d'air frais pénètrent. Malgré le fastidieux obstacle des traductions, les âmes se rapprochent. Pendant que Zemak traduit, nous écoutons peut être moins, mais nous songeons, nous rêvons plus. Et tout à coup, dans la pénombre grandissante, il me semble vivre à une autre époque : ce n'est pas le passant, le visiteur, le pèlerin d'Emmaüs, dont la tête s'auréole d'un rayon divin — ce sont ceux qui le reçoivent, qui l'écoutent, au contraire, dont le visage se transfigure, dans le rayonnement de leur foi et de leur idéal.

Nous sommes en Galilée. Nous sommes au bord du lac où Jésus marchait sur les eaux. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, cette terre ne produit pas seulement de riches récoltes. Elle s'éclaire des espérances d'un monde nouveau.

UNE COLONIE INDIVIDUALISTE : NAHALAL

Départ de Tibériade ce matin. Détour vers Capharnaüm et Magdala. Arrêt vers midi à Nazareth.

On nous propose de visiter la grotte de l'Annonciation et l'atelier de saint Joseph. Mais à quoi bon ? Pour s'intéresser à ces choses, il faudrait « croire que c'est arrivé ». Or, on a lu Strauss, Renan ou Loisy ; pour ne point parler de Couchoud et d'autres, à qui l'exis-

tence même de Jésus de Nazareth paraît conjecturale. On perçoit nettement, trop nettement, l'irréalité totale des prétendus souvenirs que tant de chapelles, d'une affligeante laideur, entendent consacrer. Et, dès lors, de la Palestine chrétienne, que reste-t-il ? Le cadre, les sites, l'idéale beauté de ces paysages Galiléens où un monde moral nouveau s'est révélé aux hommes.

En dehors de cela, rien ; rien de ce que l'on éprouve à l'Acropole d'Athènes, aux ruines de Louksor, à Chartres ou à Reims. Les pierres ici ne parlent pas, car en réalité elles n'ont pas d'histoire.

Tout à l'heure, à Capharnaüm, je m'intéressais moins aux fouilles récentes qui ont mis au jour les restes d'une Synagogue, mais du deuxième siècle, qu'aux orangers et aux palmiers de Migdal, une colonie Rothschild, qui montre ce que ce pays, si riche au temps d'Hérode, pourrait redevenir avec de l'eau et du travail.

A Magdala, je tentais vainement de me figurer que, réellement, c'était le village de Marie-Madeleine ; mais je me suis précipité vers une petite maison, au milieu des vignes, lorsque Zemak m'a appris qu'elle était habitée par un beau frère de Gotz, le socialiste révolutionnaire pour qui j'ai plaidé à Moscou en 1922. Six ans déjà. L'on me confirme que Gotz est actuellement en Crimée, où les Soviets l'emploient à des travaux de statistique.

A Nazareth, enfin, dont les maisons grises, à toits plats, doivent ressembler à celles d'il y a deux mille ans, j'ai voulu m'en tenir à cette impression. L'atelier de saint Joseph ? Mieux vaudra revoir à Bruxelles, le tableau du Maître de Flémalle. L'Annonciation ? Il en est de si belles, chez nos peintres flamands, ou chez les italiens. Je laisse donc mes compagnons faire le tour des pèlerins, visiter l'atelier et la grotte. Je

relis, en les attendant, un des évangiles et je regarde là-bas, au pied des montagnes, la plaine de Jezreel, où les villages Sionistes mettent leur note claire sur la nappe verdoyante des blés en herbe.

Nous descendons à Nahalal, qui est sur notre route : la route, rien moins que droite, qui va de Nazareth à la mer et au mont Carmel.

Il y a à Nahalal une école d'agriculture pour jeunes filles et une colonie, fondée en 1922 et groupant aujourd'hui 480 personnes.

Entre la colonie et l'école, il n'y a aucun lien : sinon que toutes deux dépendent de l'Organisation Sioniste et qu'elles ont, naturellement, des rapports de voisinage.

A l'école, qui est le pendant de l'école de garçons de Mikweh Israël, près de Jaffa, il y a soixante élèves : des jeunes filles de 18 à 22 ans. La plupart d'entre elles sont déjà inscrites dans des groupes, qu'elles rejoindront sitôt leurs études terminées. D'autres, qui apprennent à la fois le ménage et l'agriculture épouseront, sans doute, un colon et participeront avec lui au retour à la terre.

Mais c'est la colonie, surtout, qui présente, au point de vue de notre enquête, un intérêt spécial. Aïn Harod et Daganah sont, avec Beth Alfa, les places fortes de la colonisation communiste. Nahalal, au contraire, se vante d'être le boulevard de la colonisation dite individualiste : *moshav ovdim*. C'est ici que vivent, en effet, les théoriciens du moshav, ceux qui, au Congrès Sioniste de 1920, ont défendu et fait admettre cette formule nouvelle. Le noyau de la colonie se compose de vétérans, établis en Palestine depuis une vingtaine d'années. Tous ou presque tous, ont, à un moment donné, fait partie d'un groupe communiste. Ils en sont

sortis à l'amiable. Ils affirment leur conviction que, tout en maintenant très fermes les principes du travail personnel et de la propriété collective du sol, il était indispensable de donner plus libre jeu aux initiatives et de substituer à la culture en commun, la culture familiale.

Nous discuterons cela, tout à l'heure. Mais au préalable, quelques questions :

« — Avez-vous spécialisé vos cultures ?

« — Non. Nous avons des terres à blé, des vignes, de la culture maraîchère ; nous élevons de la volaille ; le lait de nos vacheries est, pour une grande part, transformé en beurre ou en fromage par la Laiterie coopérative de la région d'Haïfa.

« — N'y a-t-il pas de tempérament au caractère individualiste des entreprises ?

« — Il y a l'entr'aide coopérative. Nous sommes tous affiliés à l'Histadrouth et aux institutions coopératives qui en dépendent. La vente individuelle des produits est strictement interdite. Les travaux de la moisson se font en commun. De petits groupes de colons possèdent, également en commun, des mulets et des attelages.

« — Après six ans d'existence, êtes-vous en mesure de tenir vos engagements vis-à-vis du Kéren Hayessod et du Fonds National ?

« — Il a fallu, d'abord, assainir ces terres, qu'avaient dû abandonner, avant-guerre, des colons allemands, les *Templers*, chassés par la malaria. Depuis deux ans, nous nous suffisons à nous-mêmes. Dans trois ans, c'est-à-dire à la fin de la neuvième année, nous avons l'espoir de commencer les remboursements.

« — Comment faites-vous pour l'impôt ?

« — Le Gouvernement a maintenu jusqu'ici les an-

ciens impôts turcs : l'*oscher* (dîme) et le *wergo*, qui est un impôt de 4 % sur la valeur des bâtiments. Pour le paiement de ces impôts, qui pèsent beaucoup plus lourdement sur nous que sur les Arabes, le fisc ne veut connaître que le groupe. Nous effectuons entre nous la répartition ¹.

« — Votre village constitue-t-il une municipalité ?

« — Nous avons une assemblée générale qui se réunit une fois l'an, et qui élit un Conseil et un Comité exécutif de cinq membres. Le Gouvernement a reconnu cette organisation en fait. Il nous a proposé récemment de la reconnaître en droit. Nous nous y sommes refusés afin d'éviter des immixtions officielles dans nos affaires.

Pendant que cet entretien se poursuit, dans la grande salle de l'École d'agriculture, où l'on nous sert le lait et miel, il est arrivé beaucoup de monde. C'est le dernier jour de la Pâque juive. Le village est en fête. Des visiteurs sont venus des colonies voisines : jolies filles, tout en blanc ; *haloutzim* en culottes de cheval, *sombreros* de feutre et chemises khaki, retroussées jusqu'au coude ; « groupistes » chevelus et barbus comme des popes, portant la casquette russe et la blouse d'été, serrée à la taille.

L'un d'eux, dont nous avons remarqué la tête d'apôtre, intervient tout de suite, lorsque la conversation se porte sur les mérites ou les démérites respectifs de la *kwoutza* et du *moshav*.

Il est lui, carrément, pour le communisme. Le communisme seul répond à une conception idéale de la vie.

1. On trouvera une critique serrée du système d'impôts qui existe encore en Palestine, dans l'intéressant petit livre de WEDGWOOD : *The Seventh Dominion*.

Mais, sur le champ, cette affirmation provoque d'abondantes répliques.

Ceux de Nahalal veulent bien admettre qu'au début la *kvoutza* ait pu être utile. Mais ce n'est qu'une étape vers une forme d'organisation supérieure, et cette forme supérieure, c'est le *moshav*, qui répond mieux à la nature de l'homme moyen, qui assure de meilleurs rendements, qui intéresse chacun à déployer le maximum d'efforts et à obtenir le maximum de résultats.

De part et d'autre, d'ailleurs, on est bien résolu à ne pas me laisser en dehors de ce débat contradictoire, amical certes, mais, comme toujours entre Juifs, animé.

Un « individualiste », au langage précis et un peu sec de théoricien, et de lecteur du Talmud, me pose cette question directe :

« — Vous qui êtes un des fondateurs du socialisme international, estimez-vous que la formule communiste soit admissible ; ou, du moins, seule admissible ? Ne trouvez-vous pas légitime, au contraire, que, pour mettre en valeur, rapidement, un pays comme la Palestine, on s'en tienne à une formule moins idéale, sans doute, mais mieux adaptée aux aspirations du commun des mortels ?

« — En principe, je ne fais aucune difficulté à l'admettre. Toute ma vie j'ai versé des larmes d'idéaliste sur les concessions, au moins provisoires, que m'imposait la dure réalité. Dans le domaine de la coopération par exemple, je tiens le système de Saint-Claude (emploi des bénéficiaires à des fins collectives), pour moralement supérieur à celui de Rochdale (distribution des ristournes au prorata de la consommation). Mais le système de Saint-Claude, précisément à cause de la supériorité morale qu'il exige de ses adhérents, n'a guère

réussi qu'à Saint-Claude. En Belgique, au contraire, on fait dans la coopération socialiste, leur part aux fins collectives, mais on se contente, pour le surplus, de pratiquer le système Rochdalien.

« — Vous ne répondez pas tout à fait à ma question. Je vous demande, en somme, si vous condamnez une formule comme la nôtre, qui fait, elle, la part à l'individualisme, tout en maintenant la propriété collective du sol, l'interdiction d'exploiter le travail d'autrui, l'entraide coopérative ?

« — Point du tout. Les diverses formes de la colonisation Sioniste diffèrent beaucoup moins entre elles, qu'elles ne diffèrent, par exemple, de la colonisation Rothschildienne, à base de propriété individuelle. Toutes, en somme, réalisent un minimum de collectivisme agraire. Quant à décider entre la *kwoutza* et le *moshav*, c'est à l'expérience qu'il appartiendra de le faire. Avec les éléments d'appréciation dont je dispose, je n'oserais me prononcer ¹.

Ce qui importe, du reste, c'est que les futurs colons gardent le libre choix entre les diverses formes de colonies. Il y a des gens qui n'aiment comme viande que le mouton. Il y en a d'autres qui réclament du porc. Ce qu'il faut éviter c'est que l'on impose le porc à ceux qui veulent du mouton, ou le mouton à ceux qui préfèrent le porc.

Cette conclusion rallie, pour un instant, les groupistes et les individualistes. Tous d'ailleurs, ont hâte de passer à un autre sujet, de me questionner sur l'Europe et sur le socialisme international, de me demander s'il

1. V. à ce sujet, ELAZARI VOLCANI, *The communistic settlements in the Jewish colonisation in Palestine*, Tel Aviv, Juin, 1927.

ne nous serait pas possible de rester ce soir à Nahalal, pour faire une conférence publique ?

Mais on nous attend à Haïfa. Il faudra se hâter pour être, avant qu'il fasse nuit noire, à l'hôtel du Mont Carmel. Force nous est donc de reprendre la route. Zemak, choisit, pour gagner la côte, le chemin que suivit Guillaume II, lorsqu'il visita la Galilée. On quitte la plaine de Jesreel. On s'engage dans une région de collines boisées, qui rappelle un peu nos Ardennes. On atteint, bientôt, la colonie nouvelle de ces *Templiers* qui, jadis, abandonnèrent Nahalal, ravagée par les fièvres. Leur village, très entouré d'arbres, laisse une impression de prospérité et d'aisance : un coin de vieille Allemagne en Terre Sainte. Mais ceux qui l'habitent sont, depuis longtemps, des bourgeois faisant travailler les autres. On ne voit guère aux champs que des Arabes ou des Yemenites. Nous avons passé la limite des colonies Sionistes. Nous rencontrerons, désormais, à peu près exclusivement à Zikron Jacob, Hedera ou Petah-Tikva des colonies de la PICA.

LES COLONIES DU BARON

Voici une carte de la colonisation juive en Palestine. On a marqué en vert les colonies sionistes ; en bleu, les autres établissements. Dans la plaine de Jesreel il n'y a guère que des taches vertes. Dans la plaine de Saron, au contraire, c'est-à-dire le long de la côte, d'Haïfa à Jaffa, il n'y a, sauf de rares exceptions, que des taches bleues.

C'est ici que commence le domaine, ou, plutôt, le champ d'activité du Baron. Sauf aux abords de Jaffa,

où les plantations « capitalistes » commencent à se multiplier, il n'y a guère, dans cette région de la côte, que des colonies Rothschild. La plupart sont anciennes. Elles furent fondées, il y a quelque trente ans, dans ces Maremmes d'Orient, ravagées par les fièvres. La première génération de colons, ceux que l'on appelle les *Bilu*¹ fut fauchée. C'est alors que M. de Rothschild intervint. Il dépensa des millions. Il en dépense encore par l'intermédiaire de la PICA (*Palestine Jewish Colonization Association*). On se mit à drainer, à assécher les marais, à planter des eucalyptus. Aujourd'hui encore l'on continue et, grâce à cet effort, dont nous mesurerons bientôt l'importance, de gros villages sont nés, qu'habitent une population nombreuse. Rappelons en effet que dans les colonies de la PICA, il y a environ vingt mille personnes, contre sept mille dans les colonies du Keren Kayemeth.

Avant de partir pour la plaine de Saron, nous allons prendre langue à la PICA, où la chance veut que nous rencontrions M. Franck, l'administrateur délégué qui fait tous les ans la navette entre la France et la Palestine.

Ce Juif est tout le contraire d'un Sioniste. C'est un Français, et autant qu'on peut l'être. Il a du Français, la clarté d'esprit et la parole nerveuse, le goût des idées générales et aussi le sens critique, avec une aversion marquée pour tout mysticisme :

« — La Palestine, M. le Ministre ? Croyez bien qu'il ne faut pas venir ici, pour faire fortune, pour réaliser des profits, ou, simplement, pour trouver la rémunération des capitaux que l'on engage. La pays est pauvre,

1. Lettres initiales de Beth Jaakob Lechu Wenelchah (*House o, Jacob, let us go forth*).

irréremédiablement pauvre. Nous y sommes depuis un quart de siècle et, mieux que personne, en connaissons les possibilités. J'ai la plus grande admiration pour ce que ces messieurs (les Sionistes) ont réalisé dans la plaine de Jesreel. Mais leurs colonies et les nôtres occupent, en tout et pour tout, 8 % des terres arables. Et il faut mille ou onze cents livres pour établir un colon. Croyez-vous possible à ce compte, de les multiplier au point d'en faire une communauté nationale ?

Quant à l'industrialisation, dont certains attendent des merveilles, il faudra voir. La Mer Morte ? On n'est encore nulle part. Le port de Haïfa ? Il prendra de l'importance si les Anglais et les Américains s'entendent pour y faire déboucher la *pipe line* des pétroles de Mossoul, au lieu de la faire aboutir à Tripoli ou Alexandrette. Mais rien n'est décidé à cet égard. La Société Rutenberg ? Elle est encore dans la période des débuts. Bref, à l'heure actuelle, il n'y a guère, pour toute la Palestine, qu'une demi douzaine de fabriques employant plus de cent ouvriers. En doubler le nombre ne sera pas facile. Quant aux plantations, aux orangeries surtout, les perspectives, assurément, sont meilleures. Mais elles ne rendent qu'après plusieurs années et, dès lors, il faut des capitaux importants pour les établir. Vous vous rendrez mieux compte de tout cela, en visitant nos colonies. M. Cohen, que voici, se chargera de vous conduire. »

Nous partons donc, ce matin, en direction de Tel Aviv et de Jaffa. La route, si, bien entendu, cette piste peut s'appeler une route, longe d'abord la côte. On s'arrête chemin faisant, pour visiter les grands travaux de drainage, du côté de Kesarieh, la Césarée antique. M. Cohen tient à nous faire voir Zikron Jacob (le Souvenir de Jacob), ainsi nommé par le Baron pour

honorer la mémoire de son père. On déjeune à Hedera, un riche et beau village, où les doyens du Conseil municipal nous reçoivent dans la Maison commune.

Tout de suite, des jeunes gens s'amènent et s'installent, comme chez eux. Ce sont les membres du Comité des ouvriers. De même que leurs camarades, ils travaillent ici, à titre provisoire, comme salariés, en attendant qu'ils aient appris le métier d'agriculteur et puissent s'établir dans une colonie Sioniste.

A voir en présence ces deux groupes d'hommes — patrons et *haloutzim* — tout ce qu'il y a d'extraordinaire, pour ne point dire de paradoxal, dans la colonisation juive, vous saisissez.

D'un côté, les fermiers, gros et gras, ayant l'apparence cossue de vigneron de la Côte-d'Or ou d'herbagers de la campagne normande. De l'autre les salariés, les « pionniers », avec leur face maigre, cuite au soleil, d'étudiants pauvres, et leurs lunettes de *Herr Doktor*, derrière lesquelles brillent des yeux de braise.

A toute évidence, si l'argent est d'un côté, la supériorité intellectuelle est de l'autre, et cela fait la balance.

Il semble bien, cependant, qu'entre ces hommes si dissemblables, les rapports personnels ne soient pas mauvais. Les conflits, paraît-il, ne sont pas rares ; mais la solidarité de race et la communauté des aspirations nationales, ne laisse pas de les amortir.

Hedera, pour le surplus, ne présente d'autre particularité, au point de vue social, que l'existence de cette main-d'œuvre temporaire, dont l'emploi n'a que la durée d'un stage. Pour la compléter, on occupe, dans les plantations, soit des fellahs Arabes, soit des Juifs du Yemen, que tout le monde s'accorde à représenter comme d'excellents travailleurs.

De Hedera à Tel Aviv, en passant par Petah Tikva,

on traverse encore quelques colonies, dont plusieurs de formation récente : Benjamina notamment, qui se spécialise dans la culture des fleurs et la préparation des parfums. Beaucoup d'arbres dans la campagne : de véritables bois d'eucalyptus. En fait de routes, le long de la voie ferrée, des chemins que les colons Juifs, en l'absence de subventions gouvernementales, doivent créer eux-mêmes. Dès l'instant où les besoins d'une exploitation agricole ne les requiert point, ils disparaissent. A un moment donné, toute piste s'efface. Nous roulons à même le *bled*, au milieu de floraisons admirables, où des millions de marguerites se mêlent à quelques touffes de pavots. De temps à autre, une tête de chameau émerge, ou une cigogne prend son vol.

Zemak affirme, cependant, que, bientôt, nous retrouverons une route, une route superbe, la plus belle de Palestine, la route en tapis de billard qui relie Tel Aviv à Petah Tikva ¹ Que Jahvé ou Allah soient loués ! La voici enfin. Nous la rejoignons au moment où, invraisemblablement cahotés, nous allions crier grâce. Il est trop tard pour s'arrêter à Petah Tikva. On nous attend à Tel Aviv, pour une grande réunion en plein air, convoquée par l'Organisation générale du Travail. A demain donc, ou après demain, de nouvelles visites aux colonies du Baron.

1. L'Organisation Sioniste subventionne, pour la construction de cette route, la Gilde coopérative de travailleurs, qui dépend de l'Histadrout.

CHAPITRE III

TEL AVIV (LA COLLINE DU PRINTEMPS)

« Il y a des Juifs dans toutes les villes de Palestine, mais il n'y a qu'une ville juive — et c'est Tel Aviv ».

KESSEL

TEL AVIV : la seule ville au monde — sauf quelques localités sans importance de l'ancienne Russie — qui soit exclusivement habitée et administrée par des Juifs.

Sa fondation date de 1909. C'était, au début, dans la banlieue de Jaffa, un groupe de soixante maisons, occupées par cinq cents habitants. En 1920, lorsque Sir Herbert Samuel vint en Palestine, à titre de Haut Commissaire, il y en avait cinq mille. Cinq ans après, la population avait sextuplé et on l'évalue aujourd'hui à trente huit mille personnes.

Ce chiffre doit être cité tout de suite, car il va directement à l'encontre d'une opinion très répandue, mais non fondée. A force d'entendre parler du retour à la terre

des *haloutzim* sionistes, beaucoup de gens se figurent que les Juifs de Palestine sont, en majorité, des agriculteurs, et, aussi, de nouveaux *Pilgrim Fathers*, ou bien de pauvres hères, sans ressources personnelles, établis à grands frais, par le Kéren Hayessod, sur des terres achetées par le Fonds National.

Nous savons déjà qu'il n'en est pas ainsi. En fait, sur les cent cinquante mille Juifs du Foyer national, les habitants des colonies sionistes ne sont guère plus de sept mille ; la population des centres agricoles de toutes catégories peut aller jusqu'à trente et un mille ; et, d'autre part, dans l'immigration en masse des années d'après guerre, les *baale-battim* (gens de la classe moyenne) ont été plus nombreux que les *haloutzim*.

Or c'est l'afflux de ces *baale-battim* dans les localités urbaines qui a été la cause principale de la croissance exceptionnellement rapide de Tel Aviv. Si les travailleurs y sont en majorité — le Conseil municipal est socialiste — c'est parce qu'ils y ont été attirés par les besoins de main-d'œuvre, pour la bâtisse surtout, de la classe plus aisée.

La rapidité de cette croissance, qui fait songer tout de suite aux *mushroom cities* du Far West américain, n'a pas été, du reste, sans de sérieux inconvénients.

Etant donné que le Fonds National a jusqu'ici limité à peu près son effort d'appropriation collective aux terres arables, le sol, à Tel Aviv est resté objet d'appropriation individuelle. Dès lors, l'accroissement rapide de la population devait, normalement, faire hausser le prix des terrains au profit de leurs premiers acquéreurs. Mais de plus, la spéculation s'y est mise. Il y a eu, lorsque la vague d'immigration de 1923-1924 s'est produite, un *boom* formidable, avec ses conséquences inévitables : l'inflation des prix de vente, la surélévation des loyers,

la hausse, dans des proportions redoutables, du coût de la vie, l'effort des travailleurs pour y adapter leurs salaires et, au bout de tout cela, lorsque, brusquement la fièvre de bâtisse vint à tomber, une crise générale, une crise très dure, se traduisant pas du chômage, des faillites et même à un moment donné, l'exode, le retour en Europe, d'un assez grand nombre d'habitants.

Il y a quelques mois encore, le pessimisme engendré par cette crise était à peu près général. Il n'a point disparu, d'ailleurs, tout au moins à l'étranger. J'en ai eu des échos jusque dans le Palais royal d'Egypte.

Tel Aviv, dit-on, est une création artificielle, sans raison d'être et sans avenir. C'est un produit de la mégalomanie sioniste. On a voulu avoir, tout de suite, une métropole juive pour l'Etat juif que l'on rêvait. On a bâti, d'une pièce, une ville de quarante mille habitants, comme centre d'une région où il y a quelques milliers d'agriculteurs à peine. Elle a gonflé comme une bulle de savon. Elle éclatera de même.

Sur place, cependant, ceux qui sont en situation d'être informés tiennent un langage différent. Dès le lendemain de notre arrivée, par exemple, un des principaux membres du corps consulaire nous disait :

« La crise dure encore. Quantité de marchandises importées sont laissées pour compte sous des divers prétextes, parce que, nombre de commerçants, aux abois, refusent de prendre livraison. Le nombre des chômeurs a diminué, mais parce qu'on les emploie à des travaux publics. En somme, des fautes initiales ont été commises. On a vu trop grand et on l'a payé cher. Néanmoins, les choses sont en train de se tasser : ceux qui étaient en trop ont été éliminés, par la faillite et par l'exode. Ceux qui restent — artisans, ouvriers industriels, commerçants — sont en général, des éléments capables de s'en tirer. Le

commerce de détail, toutefois, reste hypertrophié. Mais, tout de même, nous croyons pouvoir dire que l'on évolue vers un mieux ».

A plus forte raison, l'on pense bien, les autorités locales, les leaders de l'Organisation Générale du Travail, les militants socialistes, sans dissimuler le moins du monde leurs difficultés et leurs soucis, gardent foi dans l'avenir et se montrent, malgré tout, très fiers d'avoir, en si peu de temps, fait naître de rien cette petite capitale.

Le fait est qu'après avoir vu les venelles étroites et puantes de Jérusalem, les bas quartiers poussiéreux et sordides d'Haïfa, c'est un soulagement que de se trouver, tout à coup, dans les rues larges et claires d'une ville moderne comme Tel Aviv.

Certes, les erreurs du début n'ont pas été sans influence, même sur son aspect extérieur. L'individualisme des propriétaires de terrain, en mal de bâtisse, n'a qu'imparfaitement respecté le plan primitif, dressé par le biologiste Patrick Geddes, sociologue à ses heures, et urbaniste. Il y a trop de maisons qui s'entassent au centre. Pas assez d'arbres. Pas assez de verdure. Point de jardins publics. ou de plaines de jeux, tout au moins dans l'agglomération même. On eut souhaité une cité-jardin, avec habitation pour chaque famille. On se met au contraire, à bâtir des maisons à trois étages comme en Europe, en attendant les gratte-ciel, comme en Amérique. Mais en dépit de ces défauts, moins criants, d'ailleurs, que ceux de la plupart de nos villes, Tel Aviv avec sa riche ceinture de palmiers et d'orangers, ses perspectives sur la mer, ses quartiers commerçants animés, reste fort plaisante à voir. Et pendant les quelques jours que nous y passerons, nos hôtes auront à cœur de nous prouver que leur optimisme pour l'avenir, se fonde sur des réalités solides.

LA CITÉ DU PRINTEMPS

Pendant ces quatre jours à Tel Aviv, avec retour pour vingt-quatre heures à Jérusalem, il m'a fallu prendre la parole tous les soirs : pour les « intellectuels », pour les militants socialistes de Poale Zion, pour les sept mille auditeurs — *sept mille*, je souligne le chiffre — qu'avait réunis, dans son vaste amphithéâtre en plein air, l'Organisation Générale du Travail.

On eut pu se croire dans des réunions de chez nous, y compris, à l'Histadrouth, le petit lot d'interrupteurs bolchevistes, qui jettent, au milieu de la foule, des « papillons » injurieux. On les expulse d'ailleurs prestement.

Je ne crois pas, en somme, qu'il y ait beaucoup de villes en Europe, où la classe ouvrière ait une organisation aussi forte, une vie politique aussi intense et, surtout, une instruction générale aussi développée.

L'une des premières choses que le maire socialiste de Tel Aviv, notre camarade Bloch, nous demanda de faire, fut la visite aux établissements scolaires.

Le gymnase, d'abord, où six cents élèves, appartenant en majorité à des familles pauvres, suivent des cours d'enseignement secondaire ; en hébreu, bien entendu. Puis un jardin d'enfants où se mêlent sympathiquement les types les plus divers de *sephardim*, d'*aschkenazim*, de Yemenites, voire de petits Slaves aux cheveux blonds et aux yeux bleus.

Pour une population qui n'atteint pas quarante mille habitants, les écoles primaires de Tel Aviv comptent plus de neuf mille élèves. En somme, malgré l'absence d'obligation scolaire, toute la jeunesse juive passe par l'école. Mais ici encore se marque le contraste entre cette élite,

aussi instruite et plus instruite qu'on ne l'est dans les villes de l'Europe occidentale et la masse des Arabes, chez qui il y a plus de quatre vingt pour cent d'analphabètes. Aussi, entre ces deux groupes de population, l'interpénétration, pour longtemps encore, paraît bien difficile. A de rares exceptions près, elles vivent juxtaposées, avec des mentalités différentes, des salaires inégaux, des niveaux de vie sans commune mesure.

A l'*Histadrouth*, sur un total de 25.000 membres, il n'y a guère que deux cents Arabes : pour la plupart, des ouvriers des chemins de fer. Dans la règle les entreprises industrielles Juives n'emploient que des Juifs, qui ont presque tous la journée de huit heures et des salaires conformes aux tarifs syndicaux. Ajoutons, toutefois, que, dans les petits ateliers et dans les plantations, la crise de chômage contraint beaucoup de travailleurs à accepter des conditions moins favorables.

En somme, c'est seulement dans les entreprises assez importantes que la ligne de démarcation est absolument nette entre le travail Juif et le travail Arabe.

Pendant notre séjour à Haïfa, j'avais visité les trois entreprises qui occupent plus de cent ouvriers : les grands Moulins de Palestine, l'usine *Shemen*, pour la production de l'huile (on y fait aussi d'excellent savon), enfin la grande fabrique de ciment *Nesher*, au capital de 250.000 £. E. Tous ces établissements, fondés par des Juifs, sont dus à l'initiative privée ; Il n'y a que des ouvriers Juifs, sauf à l'Usine *Nesher*, où, malgré les protestations de l'*Histadrouth*, on a embauché quelques Arabes pour les gros travaux de l'extérieur.

Nous visitons de même, à Tel Aviv, les deux seules entreprises qui dépassent le chiffre de cent ouvriers ; la

chocolaterie Lieber, dont les réclames nous montrent Jahvé disant à un fils d'Israël : « Ne mangez que des pralines Sionistes », et une fabrique de tissus et de bonneteries, la *Lodzia*, qui a été transférée de Lodz en Palestine.

Ici, comme à Haïfa, ces usines sont du type le plus moderne et les conditions du travail ressemblent à celles de l'Europe. Une chose frappe cependant : l'extraordinaire liberté d'allures des ouvriers dans leurs rapports avec le chef de l'entreprise. Partout où nous nous présentons, l'accueil est d'une cordialité extrême ; mais le patron n'est pas seul à nous recevoir : les membres du Comité ouvrier sont à ses côtés, au seuil même du bureau directorial et prennent place, comme chose allant de soi, autour de la table où l'on nous donne des renseignements et des explications.

A la *Lodzia*, comme nous passons, avec le directeur, d'atelier en atelier, les petites ouvrières, qui étaient l'autre soir au meeting de l'Histadrout, chantent l'Internationale, à mi-voix, mais sans se cacher le moins du monde. Nul d'ailleurs ne paraît s'en émouvoir. Ce qui, dans les centres les plus « rouges » de l'Europe occidentale, serait considéré comme une infraction passablement scandaleuse au règlement d'atelier, semble ici tout naturel.

A l'évidence, entre ces patrons et ces ouvriers de même race, ayant subi avant de venir en Palestine, les mêmes vexations et les mêmes tribulations, poursuivant, d'ailleurs, le même objectif de reconstruction nationale, il y a et il doit nécessairement y avoir des rapports très différents de ceux qui existent entre les capitalistes et les prolétaires de nos pays.

On peut penser que cela ne durera pas toujours, et que, tôt ou tard, le facteur économique prendra le

dessus. C'est possible. C'est probable même. Mais on ne saurait contester qu'à l'heure actuelle, l'« influence en retour » des facteurs idéologiques soit très sensible.

RICHON LE ZION ET PETAH TIKVA

C'est à peine quitter Tel Aviv que de visiter les colonies Rothschildiennes de Richon-le-Zion et de Petah-Tikva.

Le temps est proche, en effet, où les faubourgs de Jaffa et de Tel Aviv toucheront aux colonies agricoles d'alentour et où toute cette région — nouveau Jardin des Hespérides — ne sera plus qu'une immense orangerie.

A Richon, cependant, les plantations fruitières sont l'accessoire. C'est le vignoble qui domine, produisant des vins rouges ou blancs, dédaignés en France mais qui, avant que l'Amérique ne soit sèche, s'y vendaient beaucoup, notamment parmi les Juifs de New-York. Aujourd'hui, les affaires ne marchent plus aussi bien, mais, nous dit un des colons, on s'en tire tout de même : « Il y a la consommation locale, qui augmente. Il y a l'exportation vers l'Allemagne dans la clientèle Juive. De plus, la prohibition aux Etats-Unis n'est pas absolue : on peut y importer du vin pour les besoins du culte et naturellement, les Israélites donnent la préférence à leurs anciens fournisseurs de Palestine ».

D'après le dernier recensement agricole (1927), il y avait à Richon-le-Zion, qui fut fondé par des Juifs de Russie, en 1882, 2143 habitants, dont 1310 adultes. Mais il s'en faut que tous soient des agriculteurs et surtout des agriculteurs travaillant eux-mêmes.

A côté de quelques travailleurs juifs, stagiaires, plutôt

qu'ouvriers permanents, les colons emploient des Yeménites, qui ont leur quartier distinct, et des fellahs habitant les villages d'alentour.

D'autre part, si l'on fait abstraction des *haloutzim* et des ménagères, sur 718 adultes, 273 seulement étaient des agriculteurs ; 445 étaient employés à des travaux non agricoles ; spécialement dans les caves coopératives.

C'est à Richon, en effet, que se trouve le siège de la coopérative des vins pour les quatre colonies de la PICA cultivant la vigne.

Le Conseil d'Administration, au complet, est là pour nous recevoir. Il faut, naturellement, faire le tour des caves, déguster l'excellent *muscat* que l'on réserve pour les grandes occasions, vider une coupe de vin mousseux en l'honneur de la colonisation Palestinienne. Les délégués ouvriers, bien entendu, se sont joints aux administrateurs. Ici, comme dans les colonies de l'Emek, il y a bientôt chambrée complète ; et, parmi ces vigneron, joviaux, hauts en couleur, également avides d'écouter ou de parler eux-mêmes, on pourrait se croire dans l'Hérault ou le Gard, n'était l'hébreu, qu'il faut traduire, et l'allée de palmiers, l'allée du Baron, que l'on aperçoit par les fenêtres ouvertes.

C'est par cette allée que passa le Baron, âgé aujourd'hui de 84 ans, lorsque déjà chargé de jours, il vint en Palestine pour contempler son œuvre. Lord Balfour, après lui, y chercha un peu d'ombre. Nous nous arrêterons aussi, avant de partir, sous ces palmes vertes, au milieu des orangeries en fleurs.

Petah-Tikva est la plus peuplée, et à certains points de vue, la plus caractéristique des colonies de la PICA. Dans cette grosse bourgade, qui date de près d'un demi-siècle, il s'est développé, peu à peu, après de très dures épreuves, une bourgeoisie rurale, prospère, énergique,

douée d'un réel esprit d'entreprise, qui ne va pas sans un égoïsme de classe assez épais.

« — Arrêtons-nous un instant chez M. X..., qui a des sympathies pour le Sionisme, — me dit le camarade qui nous guide —. On verrait peut-être de mauvais œil que nous visitions Petah Tikva sans qu'il nous accompagne. »

On sait que c'est ici, au mois de décembre 1927, qu'à l'époque de la récolte des oranges, il y a eu des incidents assez graves. Les planteurs, qui avaient vendu leurs récoltes sur pied aux Arabes, se refusèrent à employer, à salaire égal, des chômeurs de Tel Aviv.

A la suite de ce refus, et du recrutement de fellahs dans des villages éloignés, les *sans travail* Juifs commirent des actes de violence. La police anglaise de Jaffa intervint. Il y eut des blessés. On fit une vingtaine d'arrestations. Les ouvriers arrêtés furent, par la suite, condamnés à des peines variant de deux semaines à un mois de prison. Mais le juge britannique déclara que les colons, en préférant à des chômeurs sans pains, des Arabes qui avaient de quoi s'occuper ailleurs, avaient mérité d'être moralement condamnés. L'opinion publique de son côté, réagit avec force et les gens de Petah Tikva durent promettre qu'à l'avenir 50 % des ouvriers travaillant à la récolte seraient pris parmi les Juifs ¹.

1. Voici l'un des attendus du jugement : « Le conflit a été provoqué par suite de l'état économique anormal qui règne dans le pays. Nous voyons, d'une part, des chômeurs sans pain et d'autre part l'emploi de la main-d'œuvre étrangère pour les travaux de la cueillette. Le principe que l'on doit employer d'abord les ouvriers de l'endroit doit prévaloir partout. Les ouvriers de Petah Tikva avaient le droit de priorité. C'est un droit naturel et normal, mais il y a, en dehors du droit naturel et moral, des lois positives qui ne concordent pas toujours avec les lois naturelles. Il y a dans chaque procès un certain formalisme et ce droit formel déclare qu'aucun homme n'est censé de faire valoir son droit par

Cet épisode de lutte sociale n'est pas le seul du reste qui se soit produit à Petah Tikva.

Le jour même de notre visite, le travail est interrompu. C'est l'anniversaire des troubles de 1920. Coup de force bolchéviste à l'origine. Représailles des Arabes qui ne distinguent pas entre Juifs communistes ou autres. Troubles graves à Hedera, à Rehoboth, et aussi à Petah Tikva. Il y eut des morts de part et d'autre¹. Toute la colonie, ce matin, est au cimetière, pour rendre hommage à la mémoire de ceux qui sont tombés pour les défendre.

Pendant ce temps, nous visitons le bourg, dont les rues principales sont bordées de maisons cossues, tapissées de vignes vierges ou de « bougainvilliers » aux feuilles florales d'un violet éclatant. C'est le coin des propriétaires. Voici maintenant, le quartier des Yeménites, des travailleurs Juifs du Yemen, beaux hommes, élégants, souples d'allures, qui forment, en quelque sorte, le chaînon intermédiaire, le trait d'union possible, entre les fellahs autochtones et les Juifs venus d'Europe.

Notre promenade terminée, on nous offre du café, des gâteaux et des fruits dans la jolie maison où nous avons frappé en arrivant. Toute la famille est réunie. Le père raconte les heures difficiles de l'époque héroïque. Son fils, qui était en 1914 étudiant à l'Université de Liège, nous parle de la Belgique comme d'une patrie d'élection. Il est revenu, celui-ci; mais combien d'autres, parmi cette jeunesse, partent en Europe pour n'en plus revenir.

des menaces ou des actes de violence...» (*Palestine* n° 6 Mars 1928, p. 40).

Bref les colons ont eu tort et on les blâme ; mais les ouvriers ont eu tort aussi et on les jette en prison.

1. A. GRAVES, *The land of three faiths*, London, Cape, p. 64.

C'est le grand reproche, on le sait, que les Sionistes adressent aux colonies à l'ancienne mode. Elles font des propriétaires. Elles ne font pas des cultivateurs. Elles créent un salariat. Elles n'enracinent pas au sol des hommes libres, attachés de corps et d'âme à la nouvelle Sion.

A chaque pas que nous faisons, d'ailleurs, nous pouvons nous rendre compte que deux conceptions s'opposent, entre lesquelles la lutte est nettement engagée. Voici la limite de Petah Tikva. Nous passons sur des terres achetées, récemment, par le Fonds national. L'Organisation Sioniste y a établi une colonie *moshav*, qui commence à s'installer, un groupe de jeunes filles qui vivent en commun et, à côté, des baraquements pour les *haloutzim* que, bon gré mal gré, les colons de Petah Tikva ont dû embaucher.

Le Comité des pionniers, fraternellement mêlé aux travailleuses du groupe voisin, nous reçoit et, tout de suite on répond d'abondance à mes questions :

« — Quels sont vos rapports avec les ouvriers Arabes travaillant avec vous dans les plantations ?

« — Bons ; parfois même excellents. Mais, tout de même, il n'y a pas grand'chose de commun entre nous et ces pauvres fellahs, pliés à toutes les servitudes.

« — Et avec les propriétaires ?

« — C'est entre eux et nous qu'est la querelle. Ils ne peuvent digérer la différence de 4 piastres entre ce que nous exigeons et ce qu'ils payent aux Arabes.

« — Mais croyez-vous qu'à la longue, cette différence puisse être maintenue ?

« — Non, sans doute. Mais nous comptons bien que ce n'est pas notre salaire qui baissera. C'est le salaire de nos compagnons de travail qui haussera. Les Arabes

travaillent aussi bien que nous. Même mieux ; car ils ont plus d'expérience des choses de la terre. Ils s'en rendent compte et deviennent plus exigeants. Notre exemple les influence. La différence des salaires, il y a deux ans, n'était pas de *quatre* piastres, mais de *huit*. Avant qu'il soit longtemps, les salaires de tous seront à égalité ».

C'est bien, d'ailleurs, ce qui inquiète, non pas seulement les propriétaires Juifs, mais, plus encore, les *effendis* qui, depuis l'arrivée des Juifs, ne disposent plus d'une main-d'œuvre aussi docile. Il faudra certes longtemps encore avant que les luttes de classe, en Palestine, prennent l'acuité qu'elles ont en Europe. Mais, dès à présent, des questions se posent, qui, soit dans la communauté Juive, soit dans l'ensemble de la population, montrent l'importance grandissante du facteur économique et social.

Ainsi, par exemple, rentrant à Tel Aviv, nous visitons sur le territoire municipal, mais en pleine campagne, un *settlement* ouvrier, qui a été créé par l'action conjointe du Fonds national et du *Worker's Fund* Palestinien. Il est habité par des ouvriers d'industrie qui travaillent en ville, mais qui fuient les quartiers du centre, où les loyers sont surélevés et trouvent avantage, d'autre part, à cultiver une parcelle de jardin.

Première tentative, bien timide encore, de remédier aux inconvénients et aux abus qui sont nés, à Tel Aviv, de l'appropriation capitaliste du sol.

Granovsky, dans son livre : *Land Problems in Palestine*, insiste avec force sur la nécessité d'une politique, dont le *Kéren Kayémeth* prendrait la direction et qui tendrait à faire pour les villes, ce que l'on a fait pour les colonies : créer, à la périphérie des agglomérations urbaines, un domaine collectif et y construire des habi-

tations à bon marché dont l'existence obligerait M. Vautour à réduire ses exigences.

Ces suggestions seront-elles accueillies et, à l'expérience de collectivisme rural poursuivie par le Fonds National, verra-t-on se joindre, dans une mesure qui ne soit pas insignifiante, des expériences de collectivisme urbain ?

Question de ressources, d'abord, et à ce point de vue, les perspectives actuelles ne paraissent pas très favorables. Mais question d'influence aussi : de l'influence que sauront prendre, dans les Congrès et les Associations Sionistes, le *Poale Zion* et l'*Histadrouth* (l'Organisation générale du Travail).

L'HISTADROUTH

Nous ne quitterons pas Tel Aviv sans faire au siège du Comité central de l'*Histadrouth*, après les visites d'amitié, une visite d'enquête et de documentation.

C'est le Président, D. Ben Gurion, qui nous dit les paroles de bon accueil : dès le premier contact, l'autre soir, je m'étais senti attiré vers lui. Un chef, à n'en pas douter, dont la fermeté calme et l'énergie concentrée en imposent.

On apporte du thé, des cigarettes et la conversation s'engage :

« — Vous avez, en ce moment, si je ne me trompe, un effectif de 25.000 membres, pour environ 32.000 travailleurs Juifs fixés en Palestine. Les progrès de votre organisation datent-ils de loin et ont-ils été continus ?

« — Ils ont coïncidé, à peu près exactement, avec l'arrivée d'ouvriers Juifs en Palestine. Le directeur de de notre Département statistique, dans son *Census* de 1927, donne à cet égard les chiffres suivants : ouvriers immigrés en 1922, 5.573 ; en 1923, 1.414 ; en 1924,

2.708 ; en 1925, 4.058 ; en 1926 (1^{er} septembre) 4.426.

A partir de ce moment, la crise éclate. Les départs sont plus nombreux, que les arrivées. Aujourd'hui, le gouvernement ferme les frontières, sauf à ceux qui justifient d'un capital minimum de 500 £. ou qui ont déjà de proches parents en Palestine. ¹

« — Où en êtes-vous, au point de vue du chômage ?

« — Ce rapport, tout récent de Frumkin, extrait de notre *Labour Bulletin* (avril 1928), vous mettra au fait. La crise de chômage a commencé en 1926. Il y avait, à cette époque, parmi les Juifs de Palestine, 2.600 sans-travail. Ce nombre n'a cessé de croître, les mois suivants, pour atteindre en février 1927, son maximum : 7.500 ; soit plus du quart de notre population de travailleurs. A partir de ce moment, on a mis en train des travaux publics qui ont permis d'employer une partie des chômeurs. Mais à Tel Aviv même, il en restait 3.000, n'ayant pour vivre que le *dole*, l'allocation de chômage. Depuis la situation s'est améliorée. Les industries Juives, en 1927, ont trouvé du travail pour un millier d'hommes. D'autres ont été occupés par le Gouvernement, l'Organisation Sioniste ou l'entreprise Rutenberg. D'autres encore ont pu avoir de l'ouvrage, soit dans les colonies, soit dans l'industrie du bâtiment. Bref, on va pouvoir, incessamment, suspendre le paiement d'allocations de chômage.

Mais, bien entendu, l'emploi des chômeurs pour des travaux publics, n'est qu'un expédient temporaire. Cette grave question reste posée : le développement normal du pays permettra-t-il de donner, d'une manière permanente, du travail à tous et d'ouvrir la frontière à de nouveaux immigrants ? »

1. Six cents émigrants, ne réunissant pas ces conditions ont été autorisés à entrer, au cours de l'été de 1928.

Je ne reproduis pas ici la suite de notre entretien. Il y faudra revenir après l'étude des documents, lorsque nous discuterons les perspectives d'avenir du Sionisme. Pour le moment, et pendant que la conversation continue, je songe à ce qu'il y a de paradoxal dans la situation que l'on nous décrit.

L'*Histadrouth* compte 25.000 membres. 25.000, pour 150.000 Juifs établis en Palestine, cela ferait les trois quarts de la population adulte, si la constitution démographique du pays était normale. Mais une heure de promenade dans Tel Aviv suffit pour se rendre compte que ce n'est pas le cas. Les vieilles barbes sont rares. Les jeunes gens des deux sexes sont l'immense majorité. Ils sont ici, pour la plupart, non parce que des capitalistes réclament de la main-d'œuvre, mais parce que soutenus par la solidarité juive internationale, ils ont voulu se soustraire à un milieu hostile et aider à la reconstruction d'Eretz Israël.

Or, d'après le dernier recensement, la petite moitié seulement des travailleurs affiliés à l'*Histadrouth* avait trouvé du travail salarié, soit dans les fabriques, soit dans les colonies de la PICA, soit dans les industries du bâtiment. Les autres étaient des colons, des pionniers ou des membres de groupes coopératifs de production.

Mais, même pour ceux qui travaillaient chez des propriétaires ou des capitalistes, l'état de salarié, dans la majorité des cas, n'était que temporaire. Après un stage de deux ou trois ans, dans une colonie de la PICA, ils avaient l'espoir de s'affranchir et de devenir colons à leur tour.

Et ceci nous amène à parler de deux des faits caractéristiques de la colonisation Palestinienne.

Comme j'interrogeais l'un des membres du Comité exécutif de l'*Histadrouth*, sur les rapports entre ouvriers juifs et ouvriers arabes :

« — Il n'y a pas entre eux — me dit-il — d'hostilité réelle. Dans d'autres pays, les immigrants sont, presque toujours, des ouvriers à niveau de vie inférieure, des gâtes-salaires. Ici, c'est le contraire. Notre exemple encourage les Arabes à se montrer plus exigeants vis-à-vis de ceux qui les emploient, que ce soient des Juifs, ou des effendis Syrio-Palestiniens. Dans d'autres colonies, l'élément colonial s'efforce, soit d'éliminer, ou même de supprimer les indigènes, soit de devenir classe dominante, en les exploitant par le salariat. Nous, au contraire, nous interdisons l'emploi de salariés et, d'autre part, nos colonies agricoles s'installent, exclusivement, sur des terres dédaignées ou volontairement cédées par les Arabes. Elles leur apportent quelque chose : de l'argent et des exemples. Elles ne leur prennent rien. »

Je passe alors à un autre fait qui m'avait été signalé comme la conséquence du caractère temporaire de l'état de salarié : la faiblesse relative des coopératives de consommation.

Tout de suite, Ben Gurion me trace un double diagramme, montrant les liens qui unissent l'*Histadrout*, organisation syndicale et l'*Hamashbir*, qui est la coopérative centrale de consommation et qui se rattache elle-même aux autres formes de la coopération Palestinienne.

Ce diagramme établit clairement que les coopératives agricoles de vente et d'achat, les coopératives de construction, les mutualités, pour l'assurance maladie, la banque du travail, ont une importance relative considérable, mais que les sociétés de consommation urbaines ne jouent qu'un rôle effacé.

A cet égard, l'exemple de Tel Aviv est tout à fait caractéristique.

Dans cette ville, où l'*Histadrout* est si puissante, il y a, d'une part, un tel pullulement d'intermédiaires, de

petits détaillants et, d'autre part, un tel nombre de jeunes salariés temporaires, que l'œuvre coopérative ne peut trouver un milieu propice à son développement. Mais ce fait, qu'il peut être intéressant de constater, ne saurait affaiblir l'impression favorable que laisse, pour l'ensemble de ses institutions, l'Organisation générale du Travail.

On peut, certes, concevoir des réserves sur ce qui s'est fait à Tel Aviv, se demander si les six millions de livres qui ont été consacrés à son développement, n'eussent pu être, en partie, plus utilement employées, regretter aussi que des éléments non productifs, pour ne point dire parasites, y occupent une trop grande place. Cela, c'est le passé ; et un passé certes, qui n'est pas sans réactions fâcheuses sur le présent. Il reste qu'à un endroit où il n'y avait rien, s'élève aujourd'hui une ville dont le Sionisme a le droit d'être fier ; qu'après des heures critiques, sa population a cessé de fléchir, que pour l'emploi des travailleurs qui s'y sont fixés, les perspectives deviennent meilleures et que, pour les tâches de demain, elle dispose de cet avantage inestimable : une classe ouvrière active, instruite, puissamment organisée, en train de donner au monde l'attestation la plus saisissante du fait que l'influence en retour des idéologies peut avoir une action considérable sur le développement économique.

Et maintenant, adieu Tel Aviv, Colline du Printemps. Peut-être, si nous revenons un jour, trouverons-nous achevée ta Synagogue monumentale. C'est un fait symptomatique, ou symbolique, qu'elle ne le soit pas encore.

CHAPITRE IV

LES GRANDES INSTITUTIONS SIONISTES

« Nous pouvons montrer quelque chose, nous pouvons dire au monde qui lui, ne comprend pas notre idée, ne comprend pas notre espoir, mais a des yeux pour voir, nous pouvons lui dire : Voyez, nous ne sommes pas seulement des discoureurs dans le bleu ; nous sommes des gens qui créons des choses positives. Nous ne sommes pas uniquement des rêveurs, nous avons un programme, nous avons commencé à le réaliser. Voilà ce que cela a déjà donné ».

MAX NORDAU

Nos derniers jours à Jérusalem. Visites. Enquête. Documentation. Tour des Instituts de l'Organisation Sioniste.

Deux excursions seulement : à Hébron, la dernière demeure d'Abraham : on l'affirme du moins ; à la Mer Morte, avec retour par Jéricho.

Simple tourisme, à vrai dire. Utile pourtant, du point de vue de notre enquête, pour avoir un coup d'œil d'ensemble sur le pays et situer quelques questions.

Hebron est, avec Nablus, l'un des deux foyers principaux d'un nationalisme musulman assez agressif. Dans cette ville de douze mille habitants, entourée de riches campagnes, il y a une « atmosphère » que l'on ne trouve plus à Jérusalem ni dans les villes de la côte. N'entre pas qui veut dans la grande Mosquée où l'on montre les tombeaux des patriarches : Abraham, Isaac, Jacob, avec Sara, Rebecca et Lia. Il faut, pour être admis dans l'« enceinte sacrée », avoir une autorisation écrite du gouverneur de Jérusalem, accepter les services d'un drogman et payer aux gardiens du lieu un nombre respectable de piastres égyptiennes.

Quant aux Juifs de la ville — les pauvres tout au moins — ils doivent rester dehors : on en voit qui font leurs dévotions, au pied du mur derrière lequel Abraham et Jacob sont censés dormir leur dernier sommeil.

A l'intérieur de la Mosquée, par contre, ce sont des musulmans qui viennent prier sur le tombeau des patriarches. Pour l'infidèle qui obtient licence d'entrer, l'impression est profonde. On trouve ici, ce qui n'existe plus à Jérusalem ni au Caire : un coin de moyen âge, qui n'a plus changé depuis le temps où les Arabes y ont pris la place des Croisés.

Toute la ville, d'ailleurs, a gardé son aspect médiéval. Même la verrerie, où, à deux mille ans de distance, on fabrique encore des objets de même modèle que ceux de Tyr et de Sidon.

Une visite à Hébron fait toucher du doigt des éléments de résistance morale au Sionisme. L'excursion de la Mer Morte fait voir les obstacles d'ordre matériel qu'une nature ingrate oppose à la restauration de la Palestine.

Il est bien peu de contrées au monde qui soient d'une aussi désespérante aridité que cette succession de ravins rocailleux et pelés, qui dégringole de Béthanie vers le ouadi El Kelt et la dépression du Jourdain. A peine, de temps à autre, quelques gazons, demi brûlés, où paissent en liberté des troupes de chameaux. Sur la route, des *smalahs* arabes : les hommes à âne, les femmes et les enfants trotinant derrière eux. Non pas du sable, mais une sorte de marne grise et compacte, craquelée par l'action du soleil. Et l'on descend ainsi pendant une soixantaine de kilomètres jusqu'à Jéricho, la Ville des Palmes, où des Arabes, demi européens, ont de beaux jardins, des eaux vives et de superbes plantations, dont beaucoup paraissent récentes.

Ici encore, comme à Hébron, ou à Nablus, on se rend compte que l'agriculture juive n'est pas la seule qui ait en Palestine des possibilités de développement.

Mais, après avoir roulé deux heures dans la chaleur et la poussière d'un jour de *sirocco*, nous atteignons la Mer Morte.

C'est donc cela ? Ce n'est donc que cela ?

Notre imagination l'avait vue, à travers la Bible, lorsque Dieu faisait pleuvoir du soufre et du feu et qu'Abraham se levant matin et regardant Sodome et Gomorrhe, ne voyait que des cendres montant comme une fumée de fournaise. Nous nous souvenions de l'article : Asphaltite, dans le Dictionnaire philosophique, avec ses histoires, empruntées à Flavius-Josephe, de fruits à l'écorce brillante, remplis de cendre et de poussière, d'eaux pesantes et huileuses, chariant de grosses masses de bitume et tuant par leur seul contact toute vie animale ou végétale. Bref, nous nous attendions à un spectacle d'infenale désolation. Or, nous voici sur une rive plate et sablonneuse, avec des lointains qui

rappellent les eaux bleues et les montagnes du Lac Léman. Un vieux bateau d'excursions, mis au sec, est en train de pourrir. Deux guinguettes se disputent la clientèle des touristes. Il y a même une cabine de bains, pour les gens qui ne craignent pas de s'irriter la peau. La note pittoresque n'est donnée que par des cartes postales illustrées, représentant un baigneur, faisant la planche sur ces eaux lourdes où l'on n'enfoncé guère, feuilletant un livre et tenant en main un parasol, pour se défendre contre le soleil.

A quand donc un hôtel, un chemin de fer, des usines ?

Sir Alfred Mond, récemment, a passé par ici. Un groupe, dont il fait partie, est demandeur en concession pour les sels minéraux de la Mer Morte. D'autres problèmes industriels se posent et, notamment, l'utilisation de la différence de niveau — plus de quatre cents mètres — entre la Méditerranée et la dépression du Jourdain.

Dans ce désert, qu'infestaient, il y a si peu de temps encore, des bandes de nomades pillards, une agglomération industrielle serait-elle à la veille de naître ? Verra-t-on, d'autre part, l'entreprise Rutenberg rendre possible des travaux d'irrigation, qui referaient de cette région ce qu'elle était au temps d'Hérode ?

Inutile de souligner l'importance de ces questions et aussi de la manière dont éventuellement elles seront résolues pour l'avenir du Sionisme.

J'ai interrompu ce journal de voyage avant la fin de notre séjour en Palestine. Nous avons trop de gens à voir, de documents à recueillir ; d'institutions à visiter.

A quoi bon, d'ailleurs, prendre des notes.

Pour les grandes institutions Sionistes, ce qui impor-

tait, ce n'étaient point des impressions personnelles, des détails vécus, mais une étude objective, consciencieuse des rapports très complets qu'elles publient. Les résultats de cette étude trouveront mieux leur place dans la seconde partie de mon livre. Je puis et veux m'en tenir, pour le moment, à une vue d'ensemble, prise pour ainsi dire à vol d'oiseau.

Il y a à Jérusalem quatre institutions Sionistes principales, que j'ai visitées successivement : l'Exécutif Sioniste, le *Kéren Kayémeth*, le *Kéren Hayessod* et le *Waad-leoumi*, organe exécutif de l'Assemblée élue par le suffrage universel de la communauté Juive de Palestine.

Entre ces institutions, naturellement, il y a des liens organiques. Elles ont issues, en réalité, les unes des autres, par un procès de différenciation dont il ne sera pas inutile d'indiquer les phases principales.

L'EXÉCUTIF SIONISTE

A l'origine, nous trouvons la propagande de Herzl, sa célèbre brochure, *Der Judenstaat* (1896) et, l'année suivante, le premier Congrès Sioniste qui se tient à Bâle. Il adopte le programme suivant, complété, mais non modifié depuis lors :

« Le Sionisme tend à établir en Palestine, pour le peuple juif, un foyer (home) qui soit une institution de droit public. Pour la réalisation de cet objectif le congrès estime que les moyens suivants doivent être mis en œuvre : 1^o l'établissement en Palestine d'agriculteurs, d'artisans et de commerçants Juifs ; 2^o la fédération de tous les Juifs en groupes locaux et internationaux, en se conformant à la législation des différents pays ; 3^o le renforcement de la conscience et du sentiment juifs ;

4^o les démarches préparatoires en vue d'obtenir des gouvernements les concours nécessaires à la réalisation du programme sioniste ».

Après Bâle, les congrès Sionistes, qui se réunissent périodiquement, élisent un grand comité d'action et une délégation permanente : l'Exécutif sioniste international. Ces congrès représentent dès le début, plus de 300.000 Juifs. Mais, pendant les années qui précèdent la guerre, l'activité de l'Organisation sioniste est plus propagandiste que réalisatrice. Les démarches de Herzl pour obtenir du Sultan Abdul Hamid l'établissement d'un Foyer Juif en Palestine n'aboutissent point. Une proposition du Gouvernement britannique de mettre à la disposition des Juifs un territoire de colonisation dans l'Ouganda, soulève, de la part des milieux Sionistes, une opposition que l'autorité personnelle de Herzl ne parvient pas à vaincre. En 1904, la mort du leader porte à la jeune organisation un coup terrible. Des dissensions intérieures l'affaiblissent encore. Bref, pendant la période qui précède immédiatement la guerre mondiale, il semble que la situation du Sionisme soit sans issue.

A l'article Sionisme, de l'*Encyclopédie britannique* (1911), Lucien Wolff, un adversaire de vieille date, ancien président de la *Jewish Historical Society*, prononce en ces termes son oraison funèbre :

« Bien que l'Organisation Sioniste fût numériquement forte, le plus puissant mouvement populaire que l'histoire juive eût connue, — l'expérience de 1897 à 1910 rendit fort douteux que ses aspirations nationales puissent, humainement parlant, être jamais exaucées. De la Turquie, qu'elle soit absolutiste ou démocratique, il était vain d'espérer un relâchement volontaire de la domination Ottomane en Palestine. D'autre part, dans l'hypothèse de la dissolution de l'Empire, il était pour

le moins douteux que la Chrétienté — et spécialement les Eglises Romaine et grecque — pût admettre que la Terre Sainte passât aux mains des Juifs, lors même que les Lieux Saints seraient exterritorialisés. A supposer même que ces obstacles pussent être surmontés, d'autres difficultés plus formidables encore, attendraient l'Etat Juif. La principale serait la question religieuse. Le nouvel Etat devrait être orthodoxe ou laïque. S'il était orthodoxe, il voudrait faire revivre toute la civilisation Lévitique et ce serait, ou le chaos à l'intérieur, ou une telle méconnaissance de l'esprit politique moderne, qu'il ne tarderait pas à s'écrouler. S'il était laïque, ce ne serait pas un Etat Juif. La grande masse de ceux qui l'appuieraient, se refuseraient à y vivre et il finirait par être abandonné à une population d'*uitlanders* consistant en Hébreux chrétiens et en Chrétiens millénaires.

Le Sionisme moderne est vicié par l'erreur de ses prémisses. Il est basé sur l'idée que l'antisémitisme est invincible, et, par le fait, tout le mouvement est artificiel. Sous l'action de la tolérance religieuse et des lois de naturalisation, les nationalités perdent tous les jours davantage leur caractère racique. La nationalité de l'avenir sera essentiellement une affaire d'éducation et d'économique, et cela n'excluera pas les Juifs comme tels. Le nationalisme Juif disparaîtra en même temps que l'Antisémitisme. Et si le peuple Juif disparaît avec lui, ce sera uniquement parce que sa mission religieuse dans le monde aura été accomplie ou parce qu'il aura donné la preuve qu'il était incapable de la remplir. »

Ces prédictions pessimistes ne sont pas inutiles à rappeler, au moment où, de nouveau, d'aucuns annoncent la fin de la colonisation sioniste en Palestine. Il en est du Sionisme comme du Marxisme. Tous les quelque dix ans, leurs adversaires les déclarent en faillite, mais

l'idée et le mouvement vont leur train. Après chaque crise, on assiste à des développements nouveaux.

Pour ce qui concerne le Sionisme, en dépit du Professeur Wolff, il continue à vivre, surmonte victorieusement les difficultés de la guerre et de l'après guerre, dans des conditions que Herzl n'eut pas osé espérer et, finalement obtient ce que, depuis 1896, il réclamait vainement.

C'est la Déclaration Balfour, de 1917, reprise, en 1920, par le Préambule de l'Acte accordant le mandat Palestinien à l'Angleterre ¹.

A partir de ce moment le Foyer national Juif est constitué : 80.000 Juifs déjà établis en Palestine viennent s'y asseoir. L'Organisation Sioniste devient une institution de droit public, dont M. Scelle, dans une savante étude, a précisé le caractère ². Le gouvernement britannique reconnaît son Exécutif, comme « public body », à titre d'Agence Juive (*Jewish Agency*). Et par le fait même il devient indispensable que cet Exécutif, tout en gardant son siège en Europe, ait une délégation en Palestine. C'est, jusqu'au Congrès Sioniste de 1927, un seul de ses membres, le Colonel Kisch, qui fait la liaison avec le Haut Commissariat britannique. Depuis, les autorités anglaises ont affaire à un triumvirat, qui se compose du

1. Considérant que les principales Puissances alliées ont, en outre, convenu que le mandataire serait responsable de la mise en exécution de la déclaration originairement faite le 2 novembre 1917 par le gouvernement britannique en faveur de l'établissement d'un Foyer national pour le peuple Juif, étant bien entendu que rien ne sera fait qui puisse porter préjudice aux droits civils et religieux des communautés non juives en Palestine, non plus qu'aux droits et au statut politique dont jouissent les Juifs de tout autre pays.

« Considérant que cette déclaration comporte la reconnaissance des liens historiques du peuple Juif avec la Palestine et les raisons de la reconstitution du son Foyer national en ce pays. »

2. SCELLE, Les caractéristiques juridiques internationales du Foyer national Juif, *Palestine*, N° 8, mai 1928.

Colonel Kisch, de l'avocat Sacher et de Miss Szold. On a fait observer que tous trois, Juifs naturellement, viennent de pays Anglo-Saxons. Il n'en a pas toujours été ainsi, et d'aucuns pensent que cela tient à l'importance accrue du vote de l'Angleterre et des Etat-Unis dans le mouvement Sioniste. D'autres affirment, au contraire, qu'il ne s'agit que d'une pure coïncidence.

Pendant notre séjour en Palestine, deux des membres de l'Exécutif étaient absents. Le Colonel Kisch visitait l'Afrique du Sud. M. Sacher ne rentra de Londres que la veille de notre départ. Restée seule au Foyer, Miss Szold menait de front, avec maîtrise, la direction du département dont elle a la charge (Hygiène et assistance), avec l'intérim de ses deux collègues. Or, les divers départements qui se rattachent à l'Exécutif forment un important ministère. On s'en aperçoit rien qu'à visiter les bureaux.

LE KEREN KAYEMETH

Après l'Exécutif, nous visitons le vaste immeuble occupé par le Fonds national (Kéren Kayémeth). Son Comité Central, au grand complet, nous souhaite la bienvenue. On me fait signer au Livre d'Or, le Tableau d'honneur national. On m'initie aux procédés ingénieux mis en œuvre pour obtenir des souscriptions qui s'élèvent bon an mal an, à 250.000 £. On me montre, par exemple les troncs, avec le Magen David, blancs sur fond bleu, que l'on distribue par milliers à travers le monde et qui ont rapporté pour la seule année 1926, plus de cinquante-huit mille livres, soit 21 % des recettes totales¹.

1. V. pour plus de renseignements les deux Rapports, en Anglais et

Au début, les Congrès Sionistes avaient créé une Banque populaire, connue sous le nom de Jewish Colonial Trust, et d'autre part une Commission de Palestine, avec diverses filiales, pour l'amélioration du sort économique et social des Juifs établis en Terre Sainte. Une somme de 400.000 £. fut recueillie, pour faire face à ces diverses activités. Après une expérience de cinq années, sous l'inspiration du Prof. Hermann Schapiro, le père de l'idée d'un Fonds National, le Congrès Sioniste tenu à Bâle (1901) décida de créer officiellement le *Kéren Kayémeth Leisraël*.

Pendant la première période de son existence le K. K. L. (tous les membres de l'Organisation Sioniste devaient contribuer à ce fonds) ne s'occupait pas seulement d'acheter des terres, mais de faire face à quelques autres besoins de la colonisation Palestinienne. Le siège de son Comité central était en Europe. Il fut transporté successivement de Vienne à Cologne ; de Cologne, pendant la guerre, à la Haye ¹.

Mais, pendant cette période, l'action du K. K. L. comme Fonds National, est assez restreinte. La plus grande partie de ses ressources sert à autre chose que des achats de terres. Les premières expériences de colonisation furent plutôt des insuccès. De grosses sommes

en Français, du Bureau Central du K. K. L. (*Kéren Kayémeth Leisraël*) sur les vingt cinq premières années de son existence (1901-1926)

1. Ses recettes, d'année en année, suivent une marche ascendante :

de 1902 à 1906	£	59.400
1907 à 1911		90.000
1912 à 1916		156.000
1917 à 1921		530 000

Soit, pendant les quatre dernières années, plus de cent vingt-cinq mille livres par an et, en 1920, l'année record : 161.300 £.

durent être dépensées pendant la guerre ou après la guerre à titre de réparations. Bref, en 1921, le K. K. L. possédait en tout 24.000 Dounams, soit à peine un peu plus que 2.000 hectares.

C'est à ce moment que la Conférence Sioniste annuelle réunie à Londres créa le *Kéren Hayessod* (Fonds de colonisation de l'Organisation Sioniste) et formula les « thèses Londoniennes » qui délimitaient les attributions spéciales du *Kéren Kayémeth* ou plutôt les ramenaient à ce qui avait été son but primitif.

Ces thèses qui sont d'une importance décisive pour l'histoire du *Kéren Kayémeth*, étaient formulées comme suit.

Thèse I :

Le principe fondamental de la politique agraire sioniste est de faire passer en propriété collective du peuple juif le sol sur lequel se fera la colonisation juive.

Thèse 2 :

Le Fonds National Juif est l'organe de la politique agraire juive en ville et à la campagne. Ses buts sont : faire passer le sol d'Eretz-Israël en propriété collective juive, en se servant des donations volontaires du peuple Juif ; donner les terrains exclusivement à bail emphytéotique et à bail héréditaire d'exploitation ; coloniser des travailleurs juifs sans ressources ; rendre certaines possibilités de travail aux ouvriers juifs ; surveiller l'exploitation du sol et combattre la spéculation.

Thèse 3 :

Les Institutions de crédit à l'Organisation Sioniste doivent venir en aide en premier lieu à des colons reconnaissant les principes du Fonds National Juif.

Thèse 4 :

L'achat des terrains en Eretz-Izraël par les Juifs, doit

être centralisé entre les mains d'une Institution officiellement reconnue et soumise au contrôle de l'Organisation Sioniste.

Thèse 5 :

En vue d'acquérir le plus rapidement possible de vastes étendus du sol palestinien, le Fonds National Juif doit trouver des moyens par lesquels à côté du capital propre du K. K. L., le capital privé, lui aussi, pourra être utilisé pour l'achat de terres ainsi acquises en propriété nationale.

Thèse 6 :

Pour que le K. K. L. devienne le facteur décisif dans l'œuvre d'acquisition des terres, des moyens suffisants doivent être mis à sa disposition ¹.

Malgré ces promesses, la constitution du Keren Hayesod eut pour première conséquence de faire fléchir sensiblement les recettes du Kéren Kayemeth. Alors qu'en 1920, elles avaient été de 164.000 £., elles tombèrent à 128.000 en 1921 et à 72.000 £. en 1922. Mais, par un remarquable effort de propagande, le K. K. L. ne tarde pas à se reprendre : en 1923 on remonte à 114.000 £. En 1924, on dépasse, avec 167.000 £., le chiffre record de 1920 ; et, ainsi que nous l'avons vu, les recettes moyennes, depuis lors, s'élèvent à environ 250.000 £. par an.

C'est en 1922, au moment où les fonds sont au plus bas, que le K. K. L. quitte la Haye et l'Europe pour établir son Comité Central en Palestine. Une fois sur place, renonçant à sa politique antérieure d'établissements isolés et distants les uns des autres, il décide de tenter un grand coup et de procéder, sur une vaste échelle, aux achats de terrains dans la plaine de l'Emek.

1. V. *Vingt-cinq années du Kéren Kayemeth Leisra'el*, Jérusalem, juillet 1927, p. 39.

Depuis lors, l'étendue des possessions rurales du K. K. L. n'a cessé de croître et elle dépasse aujourd'hui 200.000 dounams¹ dont 140.000, les trois quarts, dans l'Emek².

Par contre, le K. K. L. n'a pu faire grand'chose dans l'autre direction qui lui avait été assignée par les formules de Londres : la politique foncière en ville.

Il a aidé, par un prêt fait à l'*Anglo Palestine Co* la fondation de Tel Aviv. Il a fait des avances ou acheté quelques terrains pour aider à établir des institutions d'intérêt public, tels que le gymnase de Tel Aviv ou le Technicum de Haïfa. Il a procédé à quelques achats de terrains suburbains, pour faciliter l'érection du quartier des « sans domicile » de Tel Aviv, dénommé plus tard « *Nordiah* » en souvenir de Max Nordau ; du quartier « Schounath Borochov », près de Tel Aviv, en mémoire du Dr Borochov, de la « Schounath Yechiel », à Haïfa, du coron des ouvriers de l'entreprise Rutenberg, au lac de Tibériade, ou de certains quartiers de Jérusalem. Mais tout cela n'est en somme, que fort peu de choses. Il faudrait pour agir en grand, des ressources dont le K. K. L. ne paraît pas à la veille de disposer.

D'une manière générale, d'ailleurs, les dirigeants du Kéren Kayémeth gardent beaucoup de mesure dans

1. Environ 10 dounams pour 1 hectare.

2. Accroissement des possessions rurales du K. K. L.

années	dounams
5674	20.785
5680	24.294
5681	71.091
5682	78.000
5683	98.074
5684	141.756
5685	177.530
5686	192.010
1er semestre 5688	200.708

l'appréciation des résultats acquis. Ils terminent en ces termes leur rapport jubilaire de 1926 :

« Le Kéren Kayémeth ne possède encore que le 1 % du territoire mandataire et de 20 % seulement du sol possédé par les Juifs. C'est peu, beaucoup trop peu, et il reste encore énormément à faire. Mais le grand, l'impérissable résultat réalisé par le K. K. L. pendant les vingt premières années de son existence, nous donne la certitude inébranlable que le Kéren Kayémeth peut regarder l'avenir avec confiance et qu'il sera à la hauteur de la tâche qui l'attend. »

LE KÉREN HAYESSOD

Au Comité Central du Kéren Kayémeth nous avons rencontré un président à barbe grise, des vétérans chevronnés ou, tout au moins, des hommes d'âge mûr, avisés et prudents, graves comme des notaires, rassis comme des gérants de propriétés. Il en va autrement au Kéren Hayessod. L'institution est plus jeune. Ses dirigeants aussi. Ils ne surpassent peut-être pas leurs collègues et amis du K. K. L. dans l'art de se procurer des fonds, mais les buts, plus variés, qu'ils poursuivent, exercent une attirance plus grande sur les foules et, en fait, les ressources dont ils disposent représentent plus du double de celles qui vont au K. K. L. Plus de cinq cents mille livres contre deux cents cinquante mille ¹.

1. Voici les chiffres pour les six premières années :

1921	205.011 £.
1922	395.634
1923	467.442
1924	473.099
1925	513.183
1926	596.590

Il y a eu un fléchissement en 1927, mais M. Saöher nous disait que

Mais si les ressources sont plus grandes, elles doivent pourvoir à de multiples besoins. Le Kéren Hayessod, en effet, est — sauf pour ce qui concerne les achats de terres — le Ministère des Finances du Sionisme.

Il prend à sa charge les immigrants sans ressources. Il subventionne les organisations de *haloutzim* et contribue à leur préparation, même avant leur arrivée en Palestine. Il entretient dans les grands centres d'Europe, des « bureaux palestiniens » qui fournissent l'aide matérielle à ceux qui partent. Il a, dans les ports de Palestine, à Jaffa et à Haïfa, des « hôtels d'immigrants », où les nouveaux arrivants sont nourris et logés durant les premiers jours. Il pourvoit les familles de colons des crédits nécessaires à une complète mise en état de leur installation, leur construit des maisons et des étables, leur fournit le cheptel, les machines, les instruments agricoles ou domestiques. Il dépense, chaque année des sommes considérables pour la Station expérimentale de Tel Aviv, pour le reboisement, pour les plantations d'arbres fruitiers. Il a un budget des travaux publics pour les nouvelles villes Juives. Il a un Office spécial de colonisation urbaine. Il supporte la plus grande partie des dépenses occasionnées par les institutions scolaires juives, et son budget d'enseignement, pour les seuls Juifs, égale le budget d'enseignement de la Puissance mandataire pour tout le pays. D'accord avec le *Worker's Fund*, qui commence seulement à prendre quelque importance, il subventionne l'éducation ouvrière. Il prête, enfin, son

L'étiage était au plus bas et que l'on pouvait s'attendre, pour les années qui viennent à un sérieux accroissement de ressources. Les recettes au mois d'août 1927 ont été néanmoins exceptionnellement faibles, mais le mois de septembre a été meilleur.

concours financier à deux organisations très importantes : la Caisse des malades de l'*Histadrout* et la *Hadassa*, qui s'occupe de l'état sanitaire des émigrants, de la lutte contre la malaria et le trachome et à qui incombe l'inspection médicale des écoles ¹.

Pour couvrir les dépenses de ces services si nombreux et si complexes, le *Kéren Hayessod*, pendant les cinq premières années de son existence, est parvenu à obtenir de la solidarité Juive, plus de deux millions et demi de livres sterling, auxquels il faut ajouter les sommes recueillies par le *Kéren Kayémeth*.

C'est un chiffre, assurément, mais un chiffre dont l'insuffisance éclate, lorsqu'on le met en rapport avec tout ce qui doit être fait.

D'autre part, il faut noter qu'une notable partie de ces sommes sont consacrées à des dépenses — travaux publics, hygiène, enseignement, etc... qui, dans tout autre pays, seraient supportées par l'Etat ou par d'autres pouvoirs publics. On ne doit pas s'étonner, dès lors, que l'opinion Juive réclame, avec une insistance croissante, des interventions financières plus effectives de la Puissance Mandataire et que d'autre part, la

¹ Entre ces diverses branches d'activité, les dépenses du K. H. se sont réparties de la manière suivante, du mois d'avril 1921 au mois de décembre 1926 :

	£	%
Colonisation agricole	846.447	32.39
Instruction publique.....	489.119	18.72
Colonisation urbaine des capitaux et Placements publics.....	487.445	18.65
Immigration....	303.949	11.63
Hygiène et Santé.....	208.167	7.97
Institutions religieuses et commu- nales.....	159.177	6.11
Frais-généraux d'administration..	118.268	4.53
	<u>2.613.112</u>	<u>100.00</u>

Communauté Juive de Palestine se préoccupe de tirer de son propre fonds, des ressources complémentaires.

C'est ce que l'on va nous dire, d'ailleurs, à l'Exécutif du *Waad leoumi*, l'Assemblée Palestinienne.

LE WAAD LEOUMI

À l'époque de la constitution du Foyer national en 1920, il y avait à peu près 80.000 Juifs en Palestine. La grande vague d'immigration des années suivantes en a amené environ 90.000¹. mais il y a eu des sorties. Il y a eu depuis la crise, la fermeture des frontières. Bref, à l'heure actuelle, le nombre des membres de la communauté Juive doit être plus près de 150.000 que de 160.000.

Quoiqu'il en soit, les nouveaux venus, surtout, ne laissent pas d'être désireux de s'administrer eux-mêmes. Ils réclament de l'autorité britannique les pouvoirs de taxation nécessaires pour faire couvrir par l'ensemble de la population juive les frais de services publics tels que l'enseignement, les institutions sanitaires ou la voirie.

Jusqu'à présent, il faut le dire, l'organisation des pouvoirs locaux en Palestine a été purement empirique et offre la diversité, pour ne point dire le désordre, qui a caractérisé longtemps, en Angleterre même, les institutions administratives.

Quelques municipalités — celles de Jérusalem, de

1. Voici les chiffres des entrées :

1921	8 517
1922	9.481
1923	9.478
1924	16.297
1925	36.933
1926	(6 premiers mois) 9.547.

Tel Aviv, de Petah Tikva, par exemple — sont officiellement reconnues par le pouvoir central ; d'autres n'ont qu'une existence de fait.

Immédiatement après l'entrée en exercice du mandat, il y eut une tentative de créer, à titre consultatif, une Assemblée élue, qui eut représenté, par catégories, les Arabes, les Juifs et les Chrétiens. Mais, à raison de l'hostilité des Arabes, cette tentative avorta. Depuis, on a constitué pour l'ensemble de la communauté Juive, un Conseil, également consultatif, le *Waad leoumi*, qui est élu, sous le régime de la R. P. par le suffrage universel des deux sexes, à 18 ans, et qui choisit, parmi ses membres, un Comité exécutif.

Ce sont les membres de ce Comité qui me reçoivent en corps, la veille de notre départ de Jérusalem. Je me retrouve, parmi eux, en pays de connaissance.

Nous les avons rencontrés, depuis que nous sommes ici, presque à toute occasion. Ainsi que le fait observer le Président, ils représentent toutes les nuances du Sionisme : la droite, le centre et la gauche, travailliste ou socialiste. Mais il ne semble pas que ces nuances soient assez tranchées pour entraver l'action commune et il y a complet accord entre eux sur ce point : la nécessité du *home rule* de la communauté Juive, s'administrant elle-même, démocratiquement et disposant de ressources propres, au lieu de dépendre, comme aujourd'hui, de subventions du dehors.

Seulement, de la conversation qui s'engage, il résulte que la conquête de ce *home rule* ne se fera pas sans difficultés et sans résistances, de la part même de certains éléments Juifs.

Aux premières élections qui eurent lieu, en 1922, pour le *Waad leoumi*, 80 % des Juifs établis en Palestine prirent part au scrutin : c'était une proportion qui

n'est pas souvent atteinte dans les pays de l'Europe, même occidentale ; ceux du moins qui n'ont pas le vote obligatoire.

Quelques éléments, toutefois, parmi les Juifs orthodoxes, surtout à Jérusalem, s'abstiennent de voter, pour des raisons de principe. Ils le disaient du moins. Leur attitude d'opposition s'est accentuée depuis lors et, aux élections dernières, le nombre des abstentions s'est notablement accru : 33 %.

Leur opposition prétend se fonder sur ce que le droit de vote est accordé aux femmes : or, une section de Juifs orthodoxes — pas tous — tient cette égalité politique des sexes pour inadmissible.

Mais, s'il faut en croire ce que l'on dit, cet argument de principe ne serait, dans une large mesure, qu'un prétexte. Le vrai, c'est que, parmi les autochtones de Jérusalem et d'ailleurs, il y a pas mal de gens habitués, depuis longtemps, à dépendre d'autrui, à compter sur des aumônes ou des secours, plus ou moins déguisés. Ceux-là se soucient, aussi peu que possible, de devoir participer aux charges que le *Waad leoumi* voudrait imposer dans l'intérêt général.

Un des dirigeants Sionistes nous disait à leur propos :

« Ils savent bien que, malgré tout, nous ne les mettrons pas à la porte des hôpitaux s'ils tombent malades, ou que nous ne refuserons pas à leurs enfants l'accès de nos écoles. Dès lors, et sous n'importe quel prétexte, ils se refusent à voter, de crainte d'avoir à payer. »

Nonobstant cette opposition, au surplus, le Gouvernement de Lord Plumer, l'an dernier, a fini par conférer au *Waad leoumi* un statut légal et à lui donner certains pouvoirs, pour autant que cinquante pour cent au moins des Juifs établis en Palestine, participent au scrutin. On votera prochainement et on espère que

malgré le boycottage de certains orthodoxes, le quorum sera atteint. Néanmoins, on n'accepte la nouvelle charte que sous bénéfice d'inventaire ; de revision aussi ; et, dès à présent, on y signale des lacunes et des défauts qui paraissent de nature à compromettre son existence.

Le *Waad leoumi* est investi, en effet, du pouvoir d'établir certaines taxes, mais seulement à l'égard de ceux qui entendent faire partie de la Communauté. Ses pouvoirs de taxation viennent à cesser, au contraire, dès l'instant où ils déclarent leur volonté d'en sortir. Prime évidente à la scission qui soustrait aux pouvoirs de taxation, précisément, cette partie de la population Juive à l'égard de qui des pouvoirs de contrainte seraient utiles.

Dans ces conditions, le *Home rule* Palestinien reste essentiellement précaire et l'existence même du *Waad leoumi* pourrait être mise en question, si la tendance à l'autonomie n'avait point pour elle la force des choses.

Un fait important se dégage, en somme, du bref exposé que nous venons de faire : c'est que, de plus en plus, le centre de gravité du Sionisme se déplace vers la Palestine. Au début, tous les pouvoirs émanent du Congrès Sioniste. L'Exécutif est en Europe. Le Fonds National est à Cologne, à Vienne, ou à La Haye. Les colons palestiniens n'ont d'autres ressources que celles qui leur viennent du dehors. Aujourd'hui, l'Exécutif à des délégués et des bureaux à Jérusalem. Le *Kéren Kayémeth* s'y est établi. Le *Kéren Hayessod* y a son centre. Le *Waad leoumi* tend à l'autonomie. Il s'efforce de se procurer des ressources sur place. Il agit en liaison avec les groupes de la Diaspora, mais il s'affirme, de plus en

plus, comme la représentation d'une communauté qui entend disposer d'elle-même. On ne pourrait concevoir autrement, d'ailleurs, la réalisation de cet idéal Sioniste: des hommes libres sur un sol libre.

CHAPITRE V

TROIS JOURS EN SYRIE

« Quand Maurice Barrès visita la Syrie, le pays était sous la domination turque et l'on comptait là cinq cent mille chrétiens des différents rites dont toute l'espérance se tournait vers la France. Grâce à l'enseignement des établissements religieux notre langue était parlée partout. On nous aimait ; aveuglément et sans profit. Les musulmans eux-mêmes nous faisaient une place à part parmi les infidèles. « Parole de Français ! » disait-on, couramment, pour un serment d'honneur. Et ils nous respectaient.

« Après sept ans d'occupation, que restait-il de tout cela ? De la défiance, des déceptions, de la rancœur... »

DORGELÈS

(*La Caravane sans chameaux*).

ALLER de Jérusalem à Beyrouth et à Damas, c'est passer de la morne Judée, que Renan considérait comme une des plus tristes régions du monde, dans cette terre de Chanaan que le vieux Jahvé avait promise à son peuple, mais qu'il ne lui donna jamais.

C'est une joie, après avoir traversé les *causses* de la Palestine, d'y trouver de la verdure et des eaux vives. Le Liban, du côté de la mer, c'est la rivière de Nice, avant les palaces et les casinos : on commence d'ailleurs à y venir *estiver* d'Egypte et quelques hôtels convenables vers 800 mètres d'altitude, permettent, à la saison chaude, d'y retrouver le printemps. Sur l'autre versant, par contre, le spectacle change. On était en Europe. On est en Asie. Mais ici encore l'eau bienfaisante fait son œuvre : la Bekaa, vers Baalbek, a quelques belles cultures, et les alentours de Damas sont une immense oasis.

On ne s'attend pas, je suppose, à ce que je parle ici du mandat français, du mouvement nationaliste arabe ou des perspectives d'avenir de la Syrie.

Ce n'est pas en faisant du tourisme pendant trois jours, en admirant Baalbek ou la mosquée des Om-miades, et en goûtant le vif plaisir d'être l'hôte de la France, qu'il m'eût été possible d'ajouter ou de modifier quelque chose aux opinions que je puis avoir sur cette affaire syrienne, dont les comités syro-palestiniens venaient, si souvent, nous parler à Genève.

Tout au plus ai-je pu, grâce à M. le haut commissaire Ponsot, prendre brièvement contact, à Damas, avec quelques personnalités du monde arabe : nationalistes, certes, mais dont le nationalisme est plus tempéré que chez d'autres, par des sympathies pour la France et la culture française.

Tel, par exemple, M. Mohammed Kurd Ali, président de l'Académie arabe, qui me parla de Paris, et même de Bruxelles, en homme très averti et tint à me montrer lui-même les magnifiques manuscrits de la Bibliothèque et les collections, fort intéressantes, pour les ver-

rières phéniciennes, par exemple du Musée régional.

« — Il vous faut maintenant — me dit-il — aller voir le tombeau de Saladin. Voici d'ailleurs M. Abd... (j'entendis mal le nom) qui va vous y conduire. »

Chemin faisant, mon guide — un homme jeune, aux traits accusés, vêtu à l'européenne, mais coiffé du tarbouch — me raconta que, s'il était né à Damas, l'Algérie était son pays d'origine.

« — N'avez-vous pas eu l'occasion (ajouta-t-il) de visiter la tombe de mon grand-père ?

« — Votre grand-père ?

« — Oui, l'émir Abd-El-Kader. »

Alors seulement je sus à qui j'avais affaire et me souvins de ce que l'on m'avait dit la veille : les descendants d'Abd-El-Kader établis à Damas ; un de ses fils encore en vie ; l'émir lui-même, en 1860, reprenant une dernière fois les armes, pour défendre les chrétiens de Syrie que les Kurdes massacraient.

C'est un beau témoignage que la France peut se rendre, d'avoir su rallier un tel adversaire.

Arrivera-t-elle, de même, par le libéralisme de sa politique syrienne, à faire la conquête morale de ceux contre qui, il y a deux ans, le général Sarrail devait faire parler le canon ?

Pour le moment, à vrai dire, il me semble bien que l'on soit assez loin de compte.

Chacun sait que le territoire à mandat est soumis, pour ses diverses parties, à des régimes différents.

Au Djebel druse, où quelques féodaux, grands exploiters de fellahs, restent irréductibles, c'est l'administration directe, par des militaires. Administration directe, aussi, mais par des civils, chez les Alaouites. Dans le Grand-Liban, par contre, république autonome. Au-

tonomie, également, dans les Etats de Damas et d'Alep, dont on ne sait encore si l'on fera un royaume ou une république de Syrie, mais où existent déjà des institutions représentatives.

Il y avait des élections, précisément, pour 70 députés, le jour même où nous étions à Damas. Elections à deux degrés, mais où la foule s'efforce, par des manifestations *in extremis*, d'influencer les délégués du suffrage universel. Beaucoup de gendarmes dans les rues. Quelques bagarres, pas bien graves. Point de partis réguliers. Seulement des groupes en présence, se réclamant les uns et les autres du nationalisme arabe, mais se divisant en modérés et en extrémistes.

La veille au soir, chez M. Ponsot, les membres du gouvernement, qui étaient des modérés, ne laissaient pas de manifester quelque inquiétude sur l'issue finale. Leurs adversaires extrémistes avaient trouvé le moyen de mettre la main sur toutes les automobiles destinées à conduire au scrutin MM. les délégués électoraux. Pour parer le coup, il avait fallu en faire venir cinquante autres de Beyrouth ! Mais qu'arriverait-il encore à la dernière heure ? Et comment voterait-on dans les autres circonscriptions électorales ?

Nous fûmes fixés à cet égard dès notre retour à Beyrouth.

Je ne sais ce qu'ont pu être les communiqués officiels ou officieux. Mais, à dire le vrai, du point de vue gouvernemental, les élections étaient franchement mauvaises. Sur sept membres du gouvernement, cinq n'étaient pas élus. Tous les leaders extrémistes, au contraire, passaient haut la main. Un corps électoral où il y a 90 % d'analphabètes se faisait représenter par des hommes dont les uns ne sont guère plus lettrés que lui et dont les autres en veulent surtout à l'administration française parce

qu'elle fait un effort, d'ailleurs timide encore, pour morceller et démocratiser la propriété féodale.

De tels résultats à Beyrouth, furent accueillis par des mouvements en sens divers

Dans le Grand-Liban, en effet, où les populations chrétiennes sont en majorité, l'état d'esprit n'est pas le même. Le pays a subi fortement l'influence de la France. On ne demande qu'à voir en elle une protectrice et une collaboratrice. On y vit, à peu près, comme on vit dans la province française, et dans tel village de la Bekaa, où l'on nous servait le petit vin blanc « qu'aime M. le haut commissaire », nous eussions pu nous croire aux environs de Toulouse ou de Gaillac.

Est-ce à dire que dans cette république libanaise, où tout rappelle ainsi la grande sœur de France, il n'y ait, pour le nouveau régime, que des éloges et des témoignages de satisfaction ?

Je me garderais de l'affirmer.

Les Turcs, certes, n'ont pas laissé de regrets, même chez les musulmans. Ils ne faisaient rien pour le Liban, à moins que ce ne soit faire quelque chose que d'y construire d'énormes casernes. D'autre part, une simple traversée du pays en auto permet de constater, à voir le très grand nombre de maisons neuves à toits rouges, que leur départ a marqué le début d'une ère nouvelle. Mais on se plaint avec amertume de ce que, si les Turcs sont partis, leurs impôts, fort mal répartis, sont restés. On signale les effets fâcheux des nouveaux droits d'entrée de 25 % qu'il a fallu établir pour se procurer des ressources. On déplore la discontinuité d'action causée par des mutations trop fréquentes dans le haut personnel administratif. On raconte enfin que, jusqu'ici, les résultats obtenus, au point de vue économique, laissent beaucoup à désirer.

Une personnalité syrienne, touchant de près au gouvernement de la République libanaise, nous disait par exemple :

« Vous êtes venus de Haïfa. Vous avez vu les plantations magnifiques qui entourent Saïda, la Sidon phénicienne. Eh bien, tout le long de la côte, jusqu'au delà de Tripoli, nous avons, comme à Saïda, de l'eau et du soleil. Il faudrait peu de chose — quelques travaux d'irrigation relativement peu coûteux — pour faire un immense jardin de ces terres qui restent presque partout incultes. Il en est de même en Cœlésyrie, où les environs de Kerak et de Mouallaka montrent ce que l'on peut faire. Or, qu'a-t-on fait jusqu'à présent ? Peu de chose. Quand se décidera-t-on à faire plus ? Nous nous le demandons et nous attendons. »

Mais, à répéter ces propos, j'ai l'air, contrairement à ce que je disais au début, de vouloir me mettre moi-même à parler politique.

Je n'y songe pas, cependant. Je ne garde, de notre trop bref passage en Syrie, que le souvenir ébloui de paysages admirables et le vif désir de pouvoir quelque jour prendre un contact moins superficiel avec un pays qui offre, à bien des points de vue, de vastes possibilités. L'accueil si cordial qui nous a été fait m'a permis tout au moins de m'en rendre compte. Je veux en exprimer ici, à nos amis Français et Syriens, toute ma reconnaissance.

DEUXIÈME PARTIE

RÉFLEXIONS SUR LE SIONISME

Renan dit quelque part : « ce qui crée une patrie c'est le sentiment d'avoir fait ensemble de grandes choses ».

Si l'on adopte ce critère, le Sionisme a le droit de prétendre qu'il crée, ou, plutôt recrée une patrie. Ce sont de grandes choses, en effet, pour ne point parler des souvenirs glorieux du passé, que le retour de milliers d'hommes à leur terre d'origine, la renaissance d'une langue que les Israélites eux-mêmes, il y a quelques années, tenaient pour morte, la restauration économique, par le travail personnel ou collectif, d'un sol que d'autres occupants avaient laissé en friche, et, plus encore que tout cela, la révolution intellectuelle et morale qui a fait du Juif conventionnel, relégué dans des professions non productives, le « pionnier », le haloutz Palestinien, type magnifique d'homme libre, qui semble avoir adopté la devise de l'Ulenspiegel des légendes flamandes :

« J'ai mis vivre sur mon drapeau,
« Vivre toujours à la lumière. »

En dépit de ces résultats, cependant, sinon à cause de ces résultats, l'Organisation Sioniste est et n'a jamais cessé d'être aux prises avec un monde d'ennemis ou, du moins, d'adversaires et de sceptiques.

Parmi ces opposants, les Juifs, certains Juifs, ne sont ni les moins ardents, ni les moins nombreux. Les uns reprochent au Sionisme sa laïcité : ils craignent qu'à vouloir renforcer entre Juifs le lien national, on n'arrive qu'à affaiblir le lien religieux qui les rapproche depuis des siècles. D'autres, au contraire, dans des pays d'assimilation comme la France, répugnent à reconnaître — suivant le mot de M. Scelle — une nationalité différente de leur citoyenneté. D'autres encore, conservateurs avant tout, s'inquiètent des préoccupations sociales qui s'affirment de plus en plus dans le Sionisme.

Quant aux non juifs, c'est pour d'autres motifs que le Sionisme inspire à beaucoup d'entre eux, de la méfiance ou du scepticisme. Les antisémites invectivent contre les sionistes parce qu'ils sont juifs. Les bolchevistes ne veulent voir en eux que des instruments de l'Angleterre. Au Palais royal d'Égypte, au contraire, on les accuse d'avoir partie liée avec les Sovièts et d'être une menace pour la paix sociale dans le Proche Orient. Pour certains socialistes, d'autre part, le nationalisme sioniste est la négation des principes de l'Internationale. Pour beaucoup d'Arabes, enfin, ce nationalisme apparaît comme une menace pour leur propre nationalité.

Ces griefs ou ces critiques, on le voit, ne laissent pas de se contredire. Nous serons mieux en mesure d'en apprécier la valeur, lorsque nous aurons défini les objectifs, les résultats et les perspectives d'avenir du Sionisme.

CHAPITRE PREMIER

LES OBJECTIFS DU SIONISME

« Un centre national spirituel de Judaïsme, vers lequel tous les Juifs se tourneront avec affection et qui créera des liens entre eux ; un centre d'études et d'enseignement, de langage et de littérature, de travail du corps et de purification de l'esprit ; une véritable miniature du peuple juif tel qu'il voudrait être, si bien que tout Hébreu de la Dispersion tiendrait pour un privilège de visiter ce « centre de Judaïsme » et pourrait dire à son retour : « Si vous voulez voir un vrai type de juif, qu'il soit un Rabbín, un étudiant, un écrivain, un fermier, un artiste ou un homme d'affaires, allez en Palestine, et vous le verrez. »

ACHAD-HA-AM

LE but final poursuivi par le Sionisme a été clairement défini, au début du mouvement par ce Congrès de Bâle (1897), dont nous avons cité déjà la résolution essentielle :

« Le Sionisme tend à la création en Palestine, pour le peuple juif, d'une patrie qui soit une institution de droit public. »

Lorsque, par la suite, l'Angleterre d'abord, puis la Société des Nations, ont accueilli, non pas cette revendication fondamentale, mais une forme atténuée de cette revendication, elles ont eu soin de spécifier que rien ne serait fait qui puisse porter préjudice aux droits civils et religieux des communautés non juives de Palestine, non plus qu'aux droits et au statut politique dont jouissent les juifs de tout autre pays.

Dans la pensée, par conséquent, des fondateurs du *Foyer national pour le peuple juif*, il ne s'agissait ni de dénationaliser les Juifs de la Diaspora, citoyens d'autres pays, ni de créer en Palestine un Etat Juif dont la souveraineté s'étendrait sur les autres populations occupant ou habitant le territoire.

En fait, d'ailleurs, pour la Puissance mandataire, il n'y a ni citoyens Juifs, ni citoyens Arabes ; il n'y a que des citoyens Palestiniens.

Mais, jusqu'à présent, les droits de ces citoyens ne sont guère définis. Les rapports entre le Haut Commissaire britannique et l'Agence Juive ou les autorités Arabes, ne sont qu'imparfaitement et provisoirement réglés ¹. La notion même du Foyer national, malgré tous les commentaires officiels, reste fluide et, par sa fluidité même prête aux interprétations les plus diverses ².

Pour autant, d'ailleurs, que l'on en puisse juger du dehors, il semble que les milieux sionistes eux-mêmes soient passablement divisés à l'heure présente, sur la politique à suivre.

1. On trouvera une critique très serrée du régime gouvernemental actuel dans WEDGWOOD, *The seventh dominion*, Londres 1928,

2. V. GRAVES, *Palestine. The land of three Faiths*, pp. 199 et s

Les uns prêchent le retour à Herzl, au Sionisme intégral *hic et nunc*, à la constitution en Palestine d'un véritable état Juif, disposant de la majorité et de la souveraineté.

D'autres, tels que M. Kadmi-Cohen, dans un article récent du *Mercure de France*, nous parlent d'un Sionisme économique, dont les entreprises seraient fondées sur des bases strictement commerciales et qui commencerait par réaliser des économies sur la propagande, sur les écoles, sur le financement des colonies coopératives, bref, sur tout ce qui fait l'originalité du Sionisme.

Pareille thèse, naturellement, est trop excessive pour n'être pas négligeable.

Quant au retour à Herzl, au nationalisme exclusif des débuts, je ne crois pas qu'il soit possible, à qui rentre de Palestine, de ne pas reconnaître la vérité des paroles que prononçait le Dr Weizmann, il y a quelques années déjà, dans son discours d'ouverture à un Congrès de la Fédération Sioniste anglaise :

« On lit constamment dans la presse, on entend dire par nos amis Juifs et non Juifs que le but poursuivi par le mouvement sioniste est de créer immédiatement un Etat Juif en Palestine. Nos amis d'Amérique renchérissent là-dessus et ont même déterminé la forme de cet Etat, en demandant une République Juive. Tout en saluant du fond du cœur toutes ces démonstrations comme une manifestation sincère de la volonté nationale juive, nous ne pouvons toutefois les considérer comme émanant d'une saine politique. Quelle que soit la puissance du sentiment qui anime présentement les sionistes, il doit être évident, pour tous ceux qui prennent part à l'œuvre de l'organisation sioniste que les conditions ne sont pas encore mûres pour l'établissement d'un Etat Juif. Les Etats doivent être édifiés lentement, gra-

duellement, systématiquement et patiemment. Nous déclarons, par conséquent, que, tout en nous assignant comme but final la création d'un Etat juif en Palestine — un idéal pour lequel toute l'organisation Sioniste travaille — nous devons passer par une de ces phases intermédiaires qui, je l'espère, sera l'une des résultantes de cette guerre : c'est que la plus belle contrée de Palestine sera sous le protectorat d'une Puissance aussi juste et puissante que la Grande Bretagne. Sous l'égide de cette Puissance, les Juifs pourront se développer et obtiendront le degré d'autonomie qu'ils méritent. »

Je sais que, dans la Diaspora, cette déclaration a valu et vaut encore à son auteur de vives critiques.

L'Exécutif actuel dans certains milieux n'a pas bonne presse. On lui reproche son opportunisme. On dit que son « sionisme pratique » est la négation même du « sionisme intégral. » On prétend qu'il relègue le futur Etat Juif au magasin des accessoires, qu'il se plie, avec un excès de complaisance, à toutes les volontés de la Puissance mandataire, bref qu'un redressement s'impose et qu'il faut en revenir à l'objectif du début : « arriver, coûte que coûte à être en Palestine une *majorité* ».

Mais, à le dire franchement, si cette conception « majoritaire » du Sionisme devait reprendre le dessus, elle justifierait certains septicismes et légitimerait diverses objections.

Je ne crois pas, en effet, qu'un examen objectif des possibilités agricoles, industrielles et commerciales de la Palestine permette de croire sérieusement que le temps approche où la population juive dépassera la population Arabe et où, devenue majorité souveraine elle réduira celle-ci à l'état de minorité nationale.

A supposer, d'ailleurs, que ce soit possible, encore faudrait-il établir que ce serait désirable et qu'un pa-

reil afflux de population Juive pourrait se produire sans provoquer de la part des autochtones, menacés d'expropriation nationale, un mouvement de résistance qui n'irait pas sans violences et sans heurts.

Dès à présent, le seul fait que de tels espoirs s'affirment, que de telles prétentions se manifestent, apporte, dans le monde arabe, un sérieux aliment à des réactions xénophobes.

Aussi n'est-il pas douteux que ceux qui se trouvent sur place, directement exposés à de telles réactions, sont pour une politique de prudence et, comme la majorité du Congrès Sioniste, d'ailleurs, donnent raison au D^r Weizmann.

Il y a deux ou trois ans encore, ce dernier, répondant à un visiteur français qui lui demandait si pareille politique pourrait résoudre la question Juive, s'écriait :

« La question Juive ? Si je pouvais la résoudre, je le ferais. Mais s'il faut vingt ans pour cela, qu'y puis-je ? Proposerait-on une légion armée ? Illusion ! Essayez de trouver des hommes, des armes pour la constituer ! Et si, par rêve, elle l'était, la Société des Nations, l'Angleterre la stopperaient vite, même si le judaïsme mondial voulait l'entretenir. Et admettons-le encore, c'est conquis, et après ? La guerre encore, avec les millions d'Arabes qui pousseraient les Juifs à la mer. Le Foyer national ? Je le veux dans la paix. Un seul Arabe tué, c'est le mouvement arrêté net... Dans la paix tout est possible. Dans la guerre et l'opposition, rien ¹. »

Que telle soit, à présent l'opinion de l'immense majorité, si pas de la totalité des Juifs de Palestine, il n'y a pas de doute.

1. Concos, *A travers la Palestine juive*, p. 102, Paris, Jouve, 1925.

Ceux même qui y ont songé jadis, ne songent plus réellement à créer un Etat Juif majoritaire.

On se rend compte que l'immigration en masse, fut-elle possible, serait dangereuse ; qu'il ne peut être question d'envoyer en Palestine plus d'hommes que le pays n'en peut nourrir ; que ce serait déjà un résultat énorme de doubler, en dix ans, le nombre des agriculteurs Juifs ; que, d'autre part, les possibilités industrielles d'Eretz-Israël sont limitées ; que, s'il n'est interdit à personne de faire des rêves d'avenir, ce n'est pas, à tout le moins, la génération actuelle qui verra les Arabes devenir minorité et les Juifs majorité.

Remarquons-le, au surplus, il n'en va pas autrement dans d'autres pays occupés par les Arabes, et où, cependant, la colonisation est plus ancienne.

En Algérie, par exemple, en 1926 sur une population totale de 5.981.231 habitants, les indigènes étaient au nombre de 5.147.872, soit 86 pour cent.

Or cela n'empêche pas qu'en Algérie, comme en Tunisie ou au Maroc, la population européenne gouverne, sous des formes plus ou moins enveloppées, la population Arabe. Mais, entre la Palestine et d'autres colonies de peuplement — car, en définitive, la Palestine est pour les Juifs une colonie de peuplement — il y a cette différence essentielle, qu'ailleurs, le Gouvernement de la minorité européenne s'est établi et se maintient par la force ; qu'en Palestine, au contraire, le Gouvernement britannique, qui seul dispose de la force, est, à la fois, moralement engagé et fermement résolu à tenir la balance égale entre la communauté Juive et les communautés non Juives établies dans le pays.

Dès lors, étant donné que des recours à la force ne sont pas en question, que les Juifs Palestiniens ne disposent d'aucun des moyens de contrainte, directe ou in-

directe, usités ailleurs pour occuper les meilleures terres et imposer aux indigènes des formes larvées d'esclavage ou de servage, il n'y a pour eux de perspectives d'avenir que dans une entente, une coopération pacifique, entre les fils d'Israël et les fils d'Ismaël.

Certes, les Sionistes peuvent espérer et espèrent qu'un jour ils arriveront à prendre, dans leur pays d'origine, l'ascendant que donne — quelles que soient les formes du droit public — la supériorité du savoir, de l'initiative, des ressources. Mais, pour une conquête de ce genre, la quantité des immigrants importe moins que leur qualité.

Lors de la conférence que je fis à Paris, le 23 mai 1928, à mon retour de Jérusalem, M. Sokolow, Président de l'Exécutif Sioniste, commentait en ces termes les chiffres que je venais de citer — 7.000 habitants dans les colonies Sionistes, 31.000 Juifs dans les villages agricoles, et 150.000 dans toute la Palestine, contre 650.000 Arabes et 887.000 habitants ¹ :

« A ces chiffres, tout à fait exacts d'ailleurs, je n'attache qu'une importance relative. Ce qui donne à notre effort sa portée véritable, ce n'est pas le nombre, c'est la valeur morale et intellectuelle de nos immigrants. Il n'y a dans les colonies Sionistes que 7.000 personnes ;

1. *Report of the Executive of the Zionist Organisation, Londres 1927, p. 31.*

Population juive de la Palestine	
Recensement 23 Octobre 1922...	82,800
fin of 1922.....	85,300
» 1923.....	93,300
» 1924.....	100,000
» 1925.....	147,000
» 1926.....	158,000

La population totale, y compris les Bédoouins, est estimée à 887,000, de telle sorte que les Juifs représentent 18 %.

c'est entendu. Il n'y a que 25.000 travailleurs dans la Histadrout, l'Organisation générale du travail. Il n'y a, anciens et nouveaux, que 150.000 Juifs au milieu de 650.000 Arabes, donnant la main, par dessus les frontières politiques, à des millions d'autres. Mais ce que nous sommes en train de créer, sur la terre de nos aïeux, par nos colonies de travailleurs libres, par nos organisations coopératives, par nos groupes de haloutzim, par nos écoles ouvertes à tous, par cette Université hébraïque, foyer intellectuel de notre race, c'est un type d'homme nouveau, un type en société nouvelle, fondé sur la justice, sur la coopération, sur l'entente des travailleurs, quelle que soit leur religion et leur race. »

J'ai tenu à noter ces paroles, comme à rappeler les déclarations antérieures du Dr Weizmann, car elles me paraissent refléter, fort exactement, la moyenne actuelle de l'opinion Sioniste.

Certes, dans un mouvement de ce genre — mais on pourrait à bien plus forte raison dire la même chose du mouvement socialiste —, il y a place pour des vues d'avenir ou même des vues actuelles, très diverses.

Je crois bien, par exemple, que notre camarade Ben Gourion, Juif de Russie, syndicaliste et socialiste, ne conçoit pas le Sionisme tout à fait comme sir Alfred Mond, M. Warburg ou ce banquier Juif Américain, avec qui, chez Miss Szold, nous ouvrons la Pâque, en mangeant du pain azyne, tandis que circulait la coupe rituelle, pleine de vin blanc fait à Richon-le-Zion.

Parmi les Juifs que nous avons rencontrés en Palestine et surtout hors de Palestine, il en est qui sont restés Herzliens plus que ne le fut jamais Herzl lui-même ; qui caressent le rêve, non seulement d'un Etat Juif Palestinien, mais d'une plus grande Palestine

s'étendant à la Transjordanie ; qui continuent à croire avec une exaltation mystique que tôt ou tard, du Mont Carmel à Jéricho, de la mer au Jourdain et au delà du Jourdain, la Terre Promise sera peuplée, non point de centaines de milliers, mais de millions d'Israélites venus de tous les points du monde.

Seulement ces Sionistes extrémistes ne sont qu'une assez faible minorité, même parmi ceux de leurs coreligionnaires, qui ne sont ni socialistes ni internationalistes ; et ils comptent pour moins encore, si l'on veut se souvenir que quarante pour cent des Sionistes de Palestine adhèrent à la *Histadrouth*, affiliée à l'Internationale syndicale d'Amsterdam et que, dans la *Histadrouth* elle-même, la majorité appartient aux membres du parti socialiste *Poale Zion*.

Or, il n'est pas besoin de dire que *Poale Zion* est exactement à l'opposé d'un nationalisme exclusif, qui ne cesserait d'être une chimère que pour devenir une menace et un danger.

Un de ses leaders, récemment, définissait en ces termes le but qu'il poursuit :

« Le *Poale Zion* cherche à créer en Palestine un foyer juif à base de principes socialistes. Le *Poale Zion* adopte le point de vue de la lutte des classes. Dans la colonisation de la Palestine, il défend le système de colonisation basé sur le travail, en faveur des travailleurs ; il estime que ce système est en même temps conforme aux intérêts du Sionisme en général, c'est-à-dire à la formation d'une majorité juive en Palestine. Dans l'Internationale socialiste, le *Poale Zion* défend les intérêts communs de la classe ouvrière, tout en faisant appel au concours et à la sympathie du socialisme universel. »

Pas plus que le Dr Weizmann, on le voit, le *Poale-Zion* ne renonce à assigner, comme but lointain, au Sionisme,

la formation d'une majorité Juive en Palestine. Mais tout, dans son action, comme dans l'action de la *Histadrout* montre que ce n'est là qu'une formule de style ou, au plus, une pieuse espérance.

L'essentiel est que, pour les travailleurs Palestiniens, il n'y ait d'autre politique admissible que l'entente, la coopération des Juifs avec les Arabes, sans chercher à faire pression sur la Puissance mandataire pour obtenir des faveurs, des privilèges et surtout des moyens d'action indirects en vue de dominer et d'exploiter les populations indigènes.

A l'égard du Sionisme ainsi compris, il est clair que bien des objections tombent que l'on pourrait légitimement opposer à un nationalisme agressif constituant une menace pour les occupants antérieurs du pays.

Alors qu'avant la guerre, dans l'Internationale socialiste, il y avait un courant anti-sioniste assez fort, les préventions d'antan ont fait place, presque partout, à des sympathies de plus en plus agissantes.

De même qu'avant la chute de l'Empire Russe, la Pologne et la Finlande étaient déjà reconnues par l'Internationale comme nationalités distinctes, le *Poale Zion* y représente, aujourd'hui, le Parti socialiste Juif en Palestine ; et, dans ces dernières années, on a vu Debs aux Etats-Unis, Mac Donald et Henderson en Angleterre, Léon Blum et Renaudel en France, Lœbe et Bernstein en Allemagne, apporter, sans réserves, leur appui moral au Sionisme socialiste ¹.

Ce qui les détermine, ce n'est pas seulement le souci d'assurer un refuge aux victimes d'odieuses persécu-

1. Un comité international, auquel adhèrent la plupart des personnalités ci-dessus a été constitué à Bruxelles, au mois d'août 1928, en marge du Congrès socialiste international.

tions ou la reconnaissance des droits d'une nation dispersée depuis deux mille ans, à se refaire un « Foyer » ; c'est encore leur admiration pour l'œuvre de régénération, spirituelle autant que matérielle, qui est en train de s'accomplir dans Eretz Israël.

Je le dis en vérité, ce qui fait pour nous, socialistes et internationalistes, la force et la grandeur du Sionisme, ce sont moins les résultats matériels, qui ne sont cependant pas négligeables, que le fait d'avoir réveillé chez des milliers d'hommes, le sens de la justice, rendu « aux humiliés et aux offensés », la fierté d'être de leur race et, sur ces hauteurs du Mont Scopus, où campèrent les soldats de Titus, rallumé un Foyer de civilisation.

Ainsi que le dit magnifiquement Edmond Fleg ¹ : « Voici qu'à l'heure même où l'Humanité commence à sentir son unité, le retour des Juifs en Palestine, attaché, dans les paroles des prophètes au miracle de cette unité, commence avec elle. Dispersé partout, le Judaïsme se reconcentre sur la terre des ancêtres, et le sol que recréent les Sionistes, la langue qu'ils y rapprennent, tout l'effort de leur résurrection rend impossible, pour les Juifs dispersés, et pour les hommes dispersés, l'oubli d'Israël et de son idéal. »

1. FLEG, *Pourquoi je suis Juif*, Aux éditions de Franco, Paris 1928.

CHAPITRE II

LE RETOUR A L'HÉBREU

Rak Ivritt ; (seulement l'hébreu).

« C'était un samedi, jour de fête, un jeune ouvrier tanné par le soleil, était assis sur un banc d'un boulevard de Tel Aviv, et, les yeux clos, fumait. Un vieux Juif — lévite noire, papillottes grises et calotte luisante, — passa. — Tu n'as pas honte, dit-il en yddisch, de cette cigarette, un samedi ?

Le jeune homme ouvrit paresseusement les paupières, toisa le réprimandeur, et répondit en hébreu :

— Juif, parle le juif.

KESSEL

A Paris, chez Pierre Mille, on parle du Sionisme. Mille lui-même s'intéresse à l'expérience, mais il estime que l'effort Juif ne profite, en définitive qu'à l'Angleterre et ne le considère, dès lors, qu'avec une sympathie désintéressée et platonique.

Un de ses amis, qui déclare d'ailleurs connaître beaucoup mieux l'Afrique du Nord que la Palestine, intervient :

— « Je rentre de Jérusalem, où j'ai passé quatre ou cinq jours. Ce n'est évidemment pas assez pour se faire une opinion. D'autant que j'ai passé le meilleur de mon temps avec les Dominicains de Saint-Etienne. Il m'a semblé, toutefois, que les Sionistes étaient plus soucieux d'enseigner l'hébreu que l'agriculture. Je ne parle pas l'hébreu, au surplus. Mais j'ai une oreille de linguiste et, à entendre les Juifs causer entre eux, en articulant toutes leurs syllabes, j'ai pu me rendre compte qu'ils parlaient la langue des aïeux comme on parle une langue étrangère, ou une langue artificielle, *esperanto* ou *volapük*... N'est-ce point le symbole de ce qu'il y a d'artificiel, de factice dans le Sionisme lui-même ?

— « Pour ce qui est de la langue, dis-je à mon tour, vous avez peut-être raison. Au moins dans une certaine mesure. Certes, on ne peut pas dire que l'hébreu était une langue morte. Il y a toujours eu des commentateurs du Talmud pour s'en servir. La presque totalité des Juifs Palestiniens à dû, néanmoins, le réapprendre. Mais ils l'ont réappris et, que des milliers d'hommes, en beaucoup moins de temps qu'une génération, aient renoncé à leurs dialectes, aux diverses formes de leur Jiddisch, pour adopter cette langue commune, n'est-ce pas une des preuves les plus éclatantes de ce qu'il y a, non pas d'artificiel, mais d'exceptionnel, d'extraordinaire, dans le Sionisme ?

— « Les frères Tharaud ont raconté cette histoire...

— « Oui, c'est devenu un thème de littérature courante que l'histoire de ce petit Juif Russe, Ben Yehuda, étudiant en médecine à Paris, qui, malade, crachant du

sang, obligé de se rendre dans un climat chaud pour se rétablir, laisse tout, devient Sioniste, part pour Jérusalem, s'y marie et fonde le seul foyer où l'on parlât hébreu comme langue usuelle. Son exemple est suivi d'abord par deux ou trois familles ; puis, à la longue, par la masse des Sionistes ; si bien qu'aujourd'hui, dans toute la Palestine, l'hébreu est, à la fois, langue officielle et langue d'enseignement. »

Remarquable exemple, assurément, de l'influence que peut avoir un seul homme, à condition que le terrain soit favorable et que son initiative réponde à un besoin profond.

L'effort de Ben Yehuda n'eut rien donné s'il n'avait été prolongé par un effort collectif. Il a réussi parce que l'afflux en Palestine de Juifs venant de partout, a créé le besoin d'une langue commune et que, d'autre part, les citoyens d'*Eretz Israël* poussent jusqu'au paradoxe cette particularité, ou ce privilège, d'être, sans contredit, le groupe social le plus intellectuel, le plus instruit qui soit au monde.

Groupe minuscule, évidemment : à peine la population d'une des petites parmi les grandes villes de France. Mais où trouverait-on ailleurs un groupe de même importance où les intellectuels forment la majorité de la classe productive, où quarante-quatre pour cent des travailleurs organisés ont fait des études supérieures, où cette proportion s'élève à cinquante-six pour cent, chez ceux qui sont d'ordinaire au plus bas de l'échelle : les travailleurs agricoles ¹.

Il est vrai que pour beaucoup de gens, cette superintellectualité est plutôt un motif de scepticisme que d'admiration.

1. W. PRUSS, *Die jüdische Arbeiterschaft in Palästina*, Tel Aviv.

Situation anormale, dit-on ; explicable seulement parce qu'il s'agit de quelques milliers d'hommes. Ces docteurs en droit, ces étudiants en philosophie, ces élèves de gymnases ou d'instituts agricoles, que l'on voit pousser la charrue ou casser des cailloux sur les routes, se sont fait « pionniers » par enthousiasme mystique. C'est du tolstoïsme collectif : sympathique, du reste. Mais combien de temps cet enthousiasme durera-t-il ? Et, surtout en admettant qu'il dure, qu'advient-il à la génération suivante ? Que feront les fils ou les filles ? Auront-ils l'idéalisme des pères ? Resteront-ils dans les colonies ? Deviendront-ils, loin des grands foyers intellectuels, de simples paysans, des fermiers pareils à ceux que l'on voit à Petah-Tikva ou à Richon-le-Zion ? S'en iront-ils, au contraire, vers d'autres professions ou vers d'autre pays ? Que restera-t-il en définitive de cette union, tant vantée, du travail intellectuel et du travail manuel ?

1927. Répartition, au point de vue de l'instruction, des travailleurs Juifs :

	Chiffres absolus		Pourcentage		
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Moyenne
Instruction supérieure..	770	288	4,4	4,3	4,4
Instruction secondaire..	6 755	2 960	38,3	44,5	40,4
Instruction primaire...	5 470	1 147	31,5	26,2	30,0
N'ayant reçu qu'un enseignement à domicile..	3 867	1 390	22,2	20,9	21,8
Suivi des cours à l'école technique	206	58	1,2	0,9	1,1
Analphabètes	231	214	1,9	3,2	2,
N'ont pas répondu.....	3 071	4 688	—	—	—

Graves questions, à vrai dire. Lorsque nous étions à Daganïa, la doyenne des colonies communistes, les chefs de famille se les posaient eux-mêmes. Mais sans trop savoir comment elles se résoudraient. Qui le saura, d'ailleurs ? Quand on a affaire à un mouvement comme le Sionisme, il faut compter, de la manière la plus large, avec des développements imprévus et imprévisibles. Tout ce que l'on peut dire à présent, c'est l'émouvante grandeur de l'effort qui s'accomplit pour réaliser « cette ambition Juive : faire de la Palestine un pays à l'avant-garde de la pensée humaine. »

On se souvient du mot de Bernard Lazare : le Juif est un homme qui a appris à lire depuis des siècles. Il continue. Les Arabes de Palestine ont quatre-vingt-dix pour cent d'illettrés. Malgré l'absence d'obligation scolaire les Israélites n'en ont pour ainsi dire pas.

Sur un budget de cinq cent-mille livres, le Kéren Ha-yessod en dépense plus de cent mille pour l'enseignement à tous les degrés ; à l'exemple de ces hôteliers qui annoncent : 100 chambres, 100 bains, il pourrait dire : 100 colonies, 100 écoles. Les parents, de leur côté, y mettent du leur ; plus de cinquante pour cent d'entre-eux paient l'écolage. La Puissance mandataire elle, ne fait pas grand'chose ¹, mais si les subventions gouvernementales, qui viennent d'ailleurs d'être augmentés, restent

1. Les frais de l'enseignement juif se partagent entre l'Exécutif Sioniste, le Jishub (Communauté Juive de Palestine) la Pica et le Gouvernement mandataire.

Jusqu'en 1927 le Gouvernement, malgré de pressantes demandes, n'intervenait que pour la somme plus que modique de Liv. égypt. 2.500. Depuis la crise qui a mis l'Organisation Sioniste dans une situation très difficile, il a augmenté le chiffre de ses interventions, mais en soumettant l'octroi de ses subsides à des conditions de contrôle plus rigoureuses.

(V. *Rep. of the Executive of the Zionist Organisation, 1927, p. 387*).

maigres, les donations individuelles pour le gymnase de Tel Aviv, le Technicum de Haïfa, l'Université et la Bibliothèque de Jérusalem, y ont suppléé largement.

Avant le Sionisme, il n'y avait guère, pour les Juifs, en Palestine, que les écoles de l'Alliance Française, où l'enseignement se donnait en français. Aujourd'hui ces écoles, fort bonnes du reste, sont passées à l'arrière-plan tandis que s'élève, imposante, la pyramide de l'enseignement hébraïque ¹.

A l'heure actuelle, c'est, pratiquement, l'Organisation Sioniste qui contrôle l'enseignement pour les Juifs à tous les degrés.

Tout d'abord, les Kindergarten, les jardins d'enfants, qui ont la prétention justifiée d'être des modèles et auxquels, à Tel Aviv surtout, la population juive s'intéresse particulièrement.

En second lieu, les écoles primaires, qui se divisent en trois groupes d'importance inégale : les écoles orthodoxes de l'organisation *Misrachi*, où l'on consacre de longues heures à l'étude du Talmud ; les écoles de l'Or-

1. Le nombre total des élèves Juifs en 1926 s'élevait à 26.832, soit 58,2 % du nombre total des enfants fréquentant les écoles en Palestine (gouvernementales, Juives, Musulmanes ou Chrétiennes). Ils se répartissaient comme suit entre les diverses écoles :

Ecoles de l'Exécutif Sioniste.....	16.243
» d'institutions juives diverses.....	1.467
» privées	1.272
Talmud Thoros.....	3.172
Institutions d'Agudah Israël (orthodoxes)..	883
Ecoles de l'Alliance Israélite.....	2.942
» de l'Anglo Jewish Association.....	502
» chrétiennes.....	334
« du Gouvernement.....	17
	<hr/>
	26.832

Pour 80 % de ces écoles la langue d'enseignement était l'hébreu.
(Rep. of the Executive of the Zionist Organisation, 1927, p. 379.)

ganisation générale du Travail, dont l'enseignement est influencé par la mentalité spéciale qui règne dans les *Kvouzoth* ou les *Mochavim*¹ mais qui présente ce caractère commun de n'attacher aux études religieuses qu'une importance très restreinte ou même nulle ; les écoles générales, enfin, où il y a des cours de religion, mais où les pratiques religieuses ne sont pas obligatoires.

Au degré suivant, 8 écoles secondaires et normales et 7 écoles professionnelles et techniques, notamment l'Institut technique Juif (Technicum) de Haïfa, le gymnase de Tel Aviv qui a sept cents élèves, les fermes-écoles pour jeunes gens et pour jeunes filles de Mikve Israël et de Nahalal.

Au sommet enfin, l'Université Hébraïque dont l'inauguration, en 1925, a été l'une des grandes dates du Sionisme².

On aime à relire aujourd'hui, dans le livre de Corcos par exemple, dans le *Sionisme au Travail*³, les discours qui furent prononcés à cette occasion. Ils valent à la fois par les paroles qui furent dites et par la personnalité de ceux qui les dirent.

Le grand rabbin *askenaz* Kook, d'abord, vêtu de noir, en bonnet de fourrure, consacrant l'édifice par une prière et parlant ensuite sur ce thème :

1. Le nouveau modèle d'écoles créées par l'organisation ouvrières doit son existence à des raisons toutes différentes. Dans les villages agricoles ouvriers, qu'ils soient organisés sur le modèle communiste (*kvouzot*) ou sur le modèle individualiste (*mochav*), les parents, le père et la mère, travaillent toute la journée aux champs. Dans les *kvouzot* il n'existe même pas de ménages privés, mais une cuisine et un ménage communs. Dans ces conditions l'école est appelée à une tâche bien différente. Il ne suffit pas de donner des leçons aux enfants et de les laisser ensuite libres de disposer d'eux-mêmes. Le maître d'école doit passer la journée entière avec les enfants, les instruire, les élever, travailler et jouer avec eux.

2. V. *Report of the Executive of Zionist Organisation, 1927 (Report of the Educative Department)*. pp. 376 et s.

3. CORCOS, *Le Sionisme au travail. A travers la Palestine*, Juin 1925.

« Puisse cette Université être le commencement de la Rédemption. »

Après lui, le D^r Weizmann, Président et animateur de l'organisation sioniste mondiale :

« Une université doit être universelle. Elle doit être ouverte librement à toutes les religions et à toutes les races... l'Université continuera les conditions antiques de l'enseignement de l'hébreu et de la lutte Juive avec les mystères du monde. »

Sir Herbert Samuel, à son tour, qui trouve cette formule heureuse :

« Dans cette maison de la sagesse, on étudiera côte à côte la langue la plus ancienne et la science la plus moderne ».

Enfin, dans sa robe universitaire rouge, lord Balfour, le père du Foyer National, qui parle d'abondance, en s'excusant de ne pas savoir l'hébreu :

« Sur ce mont, les Romains qui y campèrent sous Titus, pensèrent avoir achevé la destruction d'Israël ; sur ce mont, commence aujourd'hui une nouvelle ère. Dans les circonstances particulières d'aujourd'hui, nous cherchons à adapter les méthodes des Universités occidentales à un pays asiatique et à une langue orientale... »

« A moins que je ne comprenne pas les signes du temps, à moins que je ne me trompe sur le génie du peuple Juif, l'expérience tentée réussira... Dans les dernières années seulement, trois théories scientifiques nouvelles ont attiré l'attention du monde : l'une est la théorie philosophique généralement connue sous le nom d'Évolution créatrice et a pour auteur mon ami M. Bergson, un juif ; l'autre a créé une nouvelle psychologie et elle a pour auteur, M. Freud, un autre juif ; la troisième, la plus importante de toutes, le relativisme, est de

M. Einstein, génie scientifique et mathématique, encore un juif. Cela est bon à noter pour montrer la part que la race juive prend à l'étude des problèmes qui préoccupent l'humanité.

Nous voyons en Palestine, combien les influences religieuses peuvent diviser l'humanité. Nous savons que ces divisions sont inévitables ; nous devons tendre à les diminuer. La science, elle, ne connaît pas ces divisions... la création d'une Université est un lien et non une cause de séparation parmi les hommes. Je déclare ouverte l'Université de Jérusalem ¹. »

Il y a trois ans de cela. L'Ecole de Jérusalem fait pendant désormais à l'Ecole d'Athènes. L'Occident et l'Orient s'y rencontrent. Par sa Bibliothèque hébraïque, puissamment dotée, qui compte déjà 150.000 volumes, son Institut Balfour-Einstein de physique et de mathématiques, ses chaires d'études Juives et orientales, l'Université du Mont Scopus est déjà, dans le Foyer National, un centre de rayonnement dont les Juifs sont légitimement fiers. Bien entendu, comme le disait M. Weizmann, elle devra parcourir une longue route avant de pouvoir réaliser les espoirs de ses fondateurs. Mais la Sorbonne, elle aussi, n'a pas été créée en six jours. Lorsque l'Université hébraïque aura ses quatre Facultés et, par une organisation complète de l'enseignement supérieur, couronnera les deux premiers degrés d'enseignement, les colons de Daganïa ne devront plus se creuser la tête pour savoir ce que deviendront leurs enfants. Plus encore qu'aujourd'hui, il y aura, d'un bout à l'autre de la Palestine, des sources de savoir à la portée de tout le monde. Les fils des *haloutzim*, pourront comme leurs pères, garder des moutons, en lisant un conte de Panaït

1. CORCOS, *Loc. cit.* pp. 25 et s.

Istrati ou de Zangwill ! Les mieux doués de la jeunesse juive auront le moyen de parcourir le cycle complet des études, pour ainsi dire sur place, sans devoir s'expatrier, même pour un temps. Et ils pourront le faire dans *leur* langue, sans être obligés de recourir à des manuels écrits en d'autres langues que l'hébreu.

J'entends bien qu'ici, d'autres objections surgissent, dont notre interlocuteur, chez Pierre Mille, se faisait l'écho :

« La question des langues met en Palestine toutes les têtes Sionistes à l'envers. On proscriit le yiddish. On fait pression sur l'Alliance israélite pour qu'elle n'enseigne plus en français. On ne tolère de conférenciers étrangers à l'Université hébraïque que moyennant un résumé préalable de la conférence, lu dans la langue d'Israël. Bref, le mot d'ordre est général : Tout par l'hébreu. Tout pour l'hébreu. Réussira-t-on ? Peut-être. Mais admettons qu'on réussisse : le résultat final, c'est que les nouvelles générations juives seront coupées du reste du monde, isolées, murées pour ainsi dire, dans un langage que parleront à peine quelques milliers d'hommes. »

Nous connaissons l'argument. Nous l'avons entendu ailleurs : à propos de nos Flamands, par exemple, ou des Irlandais, qui essaient de maintenir ou de faire revivre, à côté des langues de grandes diffusion, une langue, leur langue, dont les possibilités d'expansion sont limitées. Mais, à vrai dire, je n'ai jamais cru que cet argument vaille grand chose et ce n'est point ce que j'ai vu en Palestine qui me fera changer d'avis.

Remarquons, au surplus, que si l'objection de l'isolement, du rétrécissement des horizons intellectuels est partout la même, le problème des renouvellements linguistiques se pose en des termes très différents selon les pays.

En Irlande, où tout le monde parle anglais, les tentatives de résurrection du gaélique semblent n'avoir d'autre but que le renforcement de l'originalité nationale.

Dans les Flandres, d'autre part, où la majorité ne parle que le flamand, alors que les classes maîtresses ont pour langue usuelle le Français, il s'agit, avant tout, de mettre fin à la situation d'infériorité des classes populaires qui étaient, naguère, jugées, administrées, commandées dans une autre langue que la leur.

Pour les Juifs de Palestine, le retour à l'hébreu a une toute autre signification. Il n'est pas question pour eux de relever un parler populaire, dégénéré ou abâtardi ; mais, au contraire, de rendre à une langue savante son ancienne diffusion ; et si, pour y arriver, les Sionistes font des efforts que d'aucuns trouvent excessifs, ils ne le font pas ou pas seulement pour des raisons d'ordre sentimental.

Ainsi que le dit fort bien M. Corcos, dans un de ses livres :

« On se demande quelle langue pourraient bien parler les habitants juifs de la Palestine, si ce n'est l'hébreu. La moindre maîtresse d'école expliquera éloquentement cette nécessité. Elle se trouve en présence d'enfants espagnols, perses, boukhariens, géorgiens, turcs, russes, roumains, polonais, yéménites, ukrainiens, grecs, et j'en passe, sans parler des enfants qui parlent yiddish, judéo-espagnol, allemand. Quel est, pour ces enfants, le lien commun, le véhicule qui peut servir à tous ? Evidemment ce sera la langue dont, parce qu'elle est celle de leur religion, ils connaissent les éléments, celle qui, organiquement, est le plus près d'eux. Et, de fait, après quelques mois, tous ces enfants, d'origine si dissemblable, parlent hébreu. »

Bref, la constitution d'un Foyer national impliquait l'adoption d'une langue nationale. Les Israélites qui arrivaient en Palestine, en avaient une, mais ils ne la parlaient plus, ou guère¹. Ils la parlent de nouveau. C'est étonnant ; nous l'avons dit ; mais d'autre part on voudra reconnaître que c'est naturel.

Quant à l'argument de l'isolement linguistique, l'exemple des petits pays, ayant leur langue à eux, le met à néant. Voyez la Hollande : en fait, l'usage d'une deuxième ou d'une troisième langue est d'autant plus répandu que la langue nationale l'est moins. Voyez aussi la Palestine : si tout le monde, ou peu s'en faut, parle hébreu, bien rares, parmi les Juifs, sont ceux qui ne parlent pas aussi et n'apprennent pas à parler l'allemand, l'anglais, parfois le français, bref une langue de diffusion mondiale. Si bien qu'en définitive, dans le langage, comme dans les sentiments, l'exaltation même du nationalisme Sioniste, loin d'exclure l'internationalisme, aboutit à lui donner des développements nouveaux.

1. *Rep. of the Executive of Zionist Organisation, 1927* : sur 100 émigrants en 1925 et 1926, 32 parlaient l'Hébreu.

CHAPITRE III

LE RETOUR A LA TERRE

« Triompheront-ils ? Peut être. Si la foi suffisait réellement à déplacer les montagnes, la chaîne de Galaad s'amincirait en plaines et les crêtes du Moab fondraient à l'horizon. Que le peuple errant ne reprenne pas son éternel exode, que les donateurs d'Europe ne referment pas leurs coffres, que l'Angleterre continue sa protection, que l'Arabe reste tranquille, et la nouvelle Sion transformera la Palestine. Les jardins de Salomon refleuriront aux portes de Bethléem, et il n'y aura plus de cotteaux sans vignes, de vallées sans épis, de pâtures sans troupeaux. »

DORGELÈS

(La Caravane sans chameaux).

LES pires adversaires du Sionisme doivent le reconnaître : tous les voyageurs qui visitent les colonies agricoles de la Galilée ou de la plaine d'Ezreel, en reviennent enchantés. Mais cette impression

favorable, cette première impression, résisterait-elle à un examen plus approfondi ?

Assurément, il y a, dans la colonisation Sioniste, comme en toutes choses, « ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas ».

Ce que l'on voit, dès l'abord, c'est l'importance des travaux d'assainissement et d'irrigation qu'exécutent des « gangs » de haloutzim ; c'est le grand nombre de toits neufs, à tuiles rouges, dans des régions qui, hier encore étaient désertes ; c'est, à côté de quelques gourbis Arabes, témoins d'une époque disparue, un chalet de beaux villages entourés d'arbres, depuis Afouleh jusqu'aux rives du Jourdain. Des cow-boys, bien montés, circulent. Des tracteurs aident au labourage. Des troupes rieuses d'enfants, élevés en commun, s'ébattent dans les jardins.

Ce que l'on ne voit pas ou pas tout de suite, c'est le faible rendement du sol, les prix excessifs qu'il a fallu payer aux effendis pour avoir des terres, la concurrence difficile, soit avec des fellahs qui vivent de rien, soit avec des producteurs établis dans des régions plus riches, avec des capitaux plus abondants.

Mais ce que l'on ne verrait pas, les Sionistes eux-mêmes nous l'apprennent, avec la plus courageuse sincérité.

Qu'on veuille lire, notamment, les études d'économie rurale d'Elazari-Volcani, chef de la station expérimentale de Tel Aviv ¹.

Je ne connais guère que certaines publications officielles des Soviets, pour étaler pareille franchise dans

1. ELAZARI-VOLCANI, *The communistic settlements in the Jewish Colonisation in Palestine*, Tel Aviv 1927 — *The transition from primitive to modern agriculture in Palestine*, Tel Aviv 1925.

l'aveu des erreurs ou des points faibles d'une expérience sociale.

On y trouvera, par exemple, des choses comme celle-ci :

« Que notre population agricole soit dans un état de crise permanente, c'est ce que pratiquement tout le monde admet. On ne peut même pas dire que notre crise est chronique, car elle ne connaît point de périodes de rémittence. »

Ce constat pessimiste, bien entendu, date déjà de trois ou quatre ans. Volcani admettrait sans doute que, depuis lors, il y a du mieux. Néanmoins, les causes qu'il assignait à la crise sont trop profondes pour que, dans une mesure moindre, elles ne continuent pas à agir.

D'abord, l'insuffisante productivité du sol, tout au moins dans l'état actuel des méthodes culturales : « 80 kilos de blé, environ, par dunam (10 ares), et, en beaucoup d'endroits, 60 kilos seulement, contre 150 kilos pour une terre de productivité moyenne et 240 pour une bonne terre. »

Cela peut aller pour le fellah, qui n'a pour ainsi dire pas de frais, mais non pour le travailleur juif, qui emploie un machinisme coûteux, sans tirer du sol beaucoup plus que l'Arabe, avec sa charrue des temps bibliques.

En second lieu, la faible valeur qualitative des nouveaux venus, intellectuels et gens des villes, qui, trop souvent, manquent à la fois d'expérience et de savoir agronomique : « N'ayant ni tradition, ni science, écrivait E. V., nous créons des cultures défectueuses, qui ne sont qu'à moitié modernes et à moitié intensives : modernes et intensives, pour les frais : primitives, par contre, pour le revenu. Si bien qu'en définitive, du point de vue purement économique, nos fermes sont à un niveau inférieur à celles des fellahs, bien qu'im-

mensément supérieures, du point de vue technique. »

Enfin, comme troisième cause d'infériorité, la concurrence victorieuse des pays voisins, et avant tout l'Égypte, qui se trouvent dans des conditions agricoles plus favorables :

« Même aux meilleures époques, beaucoup de nos produits ne pouvaient lutter avec ceux de nos voisins. Mais aujourd'hui, sous bien des rapports, notre situation est devenue plus difficile. Grâce au progrès des communications, l'Égypte est en mesure de nous envoyer des produits de laiterie et des légumes. Par contre, il nous est impossible à nous de mettre notre beurre sur le marché, aux prix égyptiens. On peut, il est vrai, envisager le moment où nous pourrions trouver en Égypte un marché pour nos raisins. Mais ceci n'est encore qu'un projet, tandis que les beurres égyptiens sont déjà en Palestine. On sait que les raisins de table sont en quelque sorte pour nous un produit de monopole ; mais la production des légumes, des fourrages, provenant des terres irriguées, ainsi que l'élevage des animaux qui s'en nourrissent, sont un monopole du Delta égyptien, vaste, fertile, bien arrosé. Or, c'est précisément sur la vente du lait et des légumes, sur notre marché intérieur que nos petites fermes, en maints endroits, doivent pouvoir compter pour s'établir ¹. »

Voilà de sérieuses difficultés ou infériorités. Il en est ou il y en a eu d'autres. Les questions de change, par exemple, ou les embarras financiers du Kéren Hayessod.

Néanmoins, les colons Sionistes poursuivent leur effort, avec toutes les ressources que peuvent donner les seules choses par lesquelles ils l'emportent, mais immensément, sur tous ceux qui leur font concurrence : la

1. *Loc. cit.* p. 7.

supériorité de l'intelligence et la conscience de travailler pour un idéal.

Et c'est une chose admirable, vraiment, que de les voir en action.

A la Station d'expériences de Tel Aviv, groupés autour de Volcani, des hommes de science, qui sont en même temps des hommes d'œuvres, font passer sous le microscope tout ce qui peut intéresser l'agriculture juive. Ils se livrent à la recherche patiente des moyens les plus efficaces de destruction des parasites, dont la Bible énumère la série redoutable. Ils font des études approfondies, techniques et économiques, sur les plantations ou cultures qui conviennent le mieux aux diverses catégories de sols : la vigne, et accessoirement, les amandiers viennent bien, mais les débouchés sont restreints ; l'orange et la banane sont indiquées pour les terres légères des environs de Jaffa ; le blé, mais, longtemps encore, avec des procédés de culture extensive, pour les « terres noires » de l'Emek ; les légumes et les produits de la laiterie ou de la basse cour, pour les fermes aux abords de Jérusalem, de Tel Aviv et des autres centres de population.

Dans les écoles d'agriculture, à Mikvé Israël, à Nahalal, dans les camps de *haloutzim* et de *haloutzoth*, dans les groupes qui travaillent aux plantations de Petah-Tikva ou de Sikron Jacob, toute une jeunesse, pour qui le retour à la terre est une vocation religieuse, met une ardeur de conquête à s'assimiler des connaissances pratiques qui lui font défaut. Ce sont des novices encore. Mais le temps viendra où ils en sauront assez pour être des membres utiles dans un *kvoutza* ou un *moschav*.

Je sais que de tels efforts n'inspirent pas la même sympathie, et surtout la même confiance, à tout le monde.

Peut-être, du reste, a-t-on fait trop de littérature sur ces pâtres qui lisent Anna Karenine en russe et en hébreu, ces étudiants à lunettes, qui se mettent en khaki pour creuser des tranchées de drainage, ces halou-zoth, à cheveux et jupons courts, qui partagent leur temps entre la préparation d'un manuel de culture potagère et la construction de baraquements pour de nouvelles recrues.

Feux de paille, disent les gens pratiques. Ce n'est pas avec du mysticisme qu'on fait de la colonisation. Nos bacheliers, costumés en agriculteurs, arrivent en Palestine avec beaucoup d'illusions. On les verra bientôt partir ou souhaiter de partir, avec beaucoup de déceptions.

Il en part, assurément ; bien moins, du reste, que d'autres voudraient le faire croire¹ : et parmi ceux qui restent, il en est, sans doute, à qui manque seulement la possibilité de partir. Mais c'est la destinée commune de toutes les entreprises qui exigent un effort au-dessus de la normale ; et, à ceux qui disent que l'agriculture Sioniste ne durera pas, la réponse est aisée : elle dure ; elle dure depuis près d'un quart de siècle ; avec des hauts et des bas, mais suivant une spirale ascendante.

Sans parler des colonies de la PICA, dont les plus

1. *Rep. of the Executive of the Zionist Organization (1927)*. Les chiffres officiels de l'immigration et de l'émigration en Palestine, depuis l'institution du Mandat sont les suivants :

	<i>Immigration</i>	<i>Emigration</i>
1922.....	7,824	1,503
1923.....	7,421	3,466
1924.....	12,856	2,033
1925.....	33,801	2,151
1926.....	13,081	7,365
1927.....	820	1,547
	<u>75,823</u>	<u>18,069</u>

anciennes datent de quarante ans, les premières colonies de l'Organisation Sioniste comptent déjà une vingtaine d'années d'existence ; et c'est merveille, en somme, que, depuis lors, leur nombre n'ait cessé de croître et leur population d'augmenter.

Losqu'il s'agit de jeunes haloutzim, frais arrivés de Galicie ou d'Ukraine, on peut se demander chez combien d'entre eux l'exaltation des premiers temps survivra aux premières épreuves. Et, certes, les déchets sont nombreux. Mais il y a les colons. Il y a les vétérans de l'agriculture sioniste : ces gens de Dagania, de Ain Harod, de Nahalal, qui étaient jadis des citadins, des intellectuels, à peine capables de distinguer un navet d'une betterave et qui sont là, depuis des années, travaillant à la dure, se contentant de gagner leur pain quotidien, mais avec cette récompense de voir la terre des ancêtres retrouver, peu à peu, quelque chose de son antique fécondité.

On objectera, sans doute, que, malgré leur persévérance, leur esprit de sacrifice, leur magnifique solidarité dans le travail, ils eussent échoué, ils échoueraient encore s'ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes, et si le Kéren Hayessod n'était point là, pour couvrir les pertes des années maigres et supporter, peut-être à fonds perdus, les dépenses de premier établissement ¹.

Ce n'est pas contestable.

Il suffit pour s'en convaincre de lire l'étude de Volcani : *The communistic settlement of the Jewish Colonisation in Palestine*.

Et ce que Volcani dit des *kvouzoth*, Granowski le dit également des *mochavim* ² :

1. Voir tableau, note 1, p. 146

2. *Land problems in Palestine*, p. 22, Londres, 1926.

« Le problème le plus difficile pour le colon Palestinien est d'arriver à ce que sa ferme « paie ». Il travaille dans des conditions d'extrême sévérité : le sol est épuisé et requiert beaucoup de fumures ; les crédits du Fonds de colonisation lui arrivent irrégulièrement et par petits paquets, si bien que l'achat de l'outillage, la construction des bâtiments de ferme ou d'habitation et les autres opérations nécessaires se font avec des retards qui les font plus onéreux. Les dépenses à faire avant la récolte, soit pour des buts communs, soit

1. Profits et pertes de 12 Colonies de 1924 à 1926.

Kevutzah	1924		1925		1926	
	profit	perte	profit	perte	profit	perte
Kiryath-Anabim	—	807	—	705	—	356
Gan-Samuel ...	—	411	290	—	145	—
Ginegar.....	—	155	329	—	8	—
Merhavyah....	—	371	11	—	—	211
Geva.....	—	617 ¹	49	—	7	—
Deganiah A....	—	359	—	1,093 ²	4	—
Deganiah B....	—	651	—	2,048 ²	—	193
Kinnereth.....	—	102	—	722	—	90
Hefsibah.....	—	582	—	1,179	—	1,274
Beth-Alpha....	—	1,401	—	2,66 ³	—	2,461
Tell-Joseph....	—	1,118	—	3,068 ³	—	2,743
Ein-Harod.....	—	273	—	1,406 ³	—	2,796

¹ Année d'absolue sécheresse dans la vallée du Jourdain.

² Sécheresse partielle.

³ Perte due à une invasion de sauterelles.

V. pour renseignements complémentaires le *Rapport de l'Exécutif Sioniste pour 1927* pp. 353 et s.

A la fin de 1926, pour les douze principaux *Kvoutzoth*, le Kéren Haysod avait investi 275,014 £. E. ; le déficit s'élevait à 45,537 £. E. soit 18 % du capital.

pour l'entretien journalier des colons sont considérables. Dans de telles conditions, le colon peut s'estimer heureux s'il arrive à vivre sur sa ferme et à l'exploiter sans déficit ou sans être obligé d'avoir recours à des emprunts. Bien peu d'établissements en Palestine ont atteint jusqu'ici le stade où ils commencent à payer. »

Constation peu encourageante, dira-t-on ; et, dans son étude sur la Colonisation agricole en Palestine¹, le Dr Ruppin ne se montre guère plus optimiste. Mais il met, d'autre part, en lumière, des considérations dont il est indispensable de tenir compte si l'on veut juger équitablement la colonisation Sioniste.

D'abord, ce n'est pas en Palestine seulement que l'agriculture subit une crise. Les fermiers de l'Ouest-américain en savent quelque chose. D'autre part, et surtout, il ne faut pas perdre de vue que, partout, la colonisation agricole exige pendant les premières années des avances considérables. La seule différence, c'est qu'ailleurs, en Algérie par exemple, ces avances ont été faites par la métropole ; en Palestine, elles l'ont été par les Juifs de la Diaspora.

Mais si les colonies, jusqu'à présent, ont coûté plus qu'elles n'ont rapporté, n'est-ce rien, du point de vue de l'avenir, que d'avoir planté, boisé ou remis en culture des terres délaissées depuis des siècles, fait sortir du *ghetto* des milliers de travailleurs pour en faire de libres colons et aussi, introduit en Palestine des méthodes et des variétés de culture ou d'élevage, qui sont en train de modifier la face du pays.

Avant l'arrivée des Juifs, les Arabes ne connaissaient que deux formes d'agriculture. Le fellah ne produisait guère que du blé ; toute son existence dépendait de cette

1. RUPPIN, *Agricultural colonisation in Palestine*, London 1926.

seule récolte, il ne possédait outre ses instruments de travail, qu'une misérable vache, à moitié morte pendant la saison sèche, un maigre troupeau et quelques poules. L'Arabe riche, l'effendi des villes avait des plantations d'oranges ou d'oliviers où il occupait des travailleurs salariés.

Ce sont les Juifs et spécialement les Sionistes, qui ont substitué à cette monoculture, le *mixed farming*, la combinaison, à dosages divers, du grand et du petit élevage, de la culture du blé, des légumes, du tabac, des bananes, des raisins, des oranges, de manière à donner toute l'année de l'emploi à leur main-d'œuvre, à compenser par des succès dans d'autres branches, l'échec possible d'une de leurs activités, à réagir, par la variété des occupations, contre la monotonie de l'existence rurale et aussi, à se suffire, autant que faire se peut, à eux-mêmes, en produisant des valeurs d'usage plutôt que des valeurs d'échange.

Il importe d'insister sur ce dernier point, à raison de sa grande importance pour l'appréciation des résultats de la colonisation Sioniste.

Ceux qui prétendent juger celle-ci, uniquement, d'après les bilans de profits et pertes, oublient que, surtout dans les *kvouzoth*, la production pour le profit ne joue qu'un rôle secondaire.

La préoccupation dominante, pour les colons, c'est de vivre, de vivre le mieux possible, des produits qu'ils tirent du sol, des produits de leur travail ; et, comme le fait observer justement le D^r Ruppin, les produits qu'ils consomment eux-mêmes ont beaucoup plus de valeur pour eux, que s'ils les destinaient à la vente, car ils ont une plus grande valeur que la monnaie qu'ils en pourraient obtenir :

« Pour rendre ceci plus clair par un exemple : un

colon qui produit dans sa ferme une certaine quantité de blé, de pommes de terre, de tomates, de lait, de beurre, d'œufs, de volaille, de miel, au moyen desquels lui et sa famille peuvent vivre confortablement, ne parviendrait pas, s'il consacrait la même somme de travail à des buts commerciaux, à réaliser, par la vente de ces produits autant de moyens de subsistance. La raison en est que s'il vend des produits, il doit supporter les frais de transport au marché, avec d'autres charges accessoires et adapter ses prix à ceux du fermier Arabe dont les frais de production sont moins élevés¹. »

On pourrait donc concevoir des colonies prospères qui ne réaliseraient aucun bénéfice. Mais ceci, naturellement, n'est qu'une conception théorique. Les colons sont obligés de vendre une partie de ce qu'ils produisent, ne fût-ce que pour payer leurs impôts ou leurs redevances ; et l'on ne pourrait concevoir qu'indéfiniment leurs bilans annuels se soldent par un déficit, à charge du Fonds national ou du Kéren Hayessod. Sous peine d'être supplantées par d'autres formes de colonisation, les colonies sionistes doivent devenir *self supporting*.

Mais nous avons vu qu'à Daganja, comme à Nahalal, dans les *kvoutzoth*, comme dans les *moshavim*, on envisage l'avenir avec optimisme : l'amélioration du régime des impôts, le développement du système des transports, le perfectionnement des méthodes culturales, la création de marchés intérieurs pour la croissance des agglomérations urbaines, sont des raisons sérieuses pour espérer de bons résultats.

Il n'empêche que, dans les milieux non sionistes, beaucoup se montrent sceptiques et prennent texte des difficultés indéniables de l'agriculture Palestinienne,

1. RUPPIN, *Loc. cit.*, p. 15.

pour soutenir que mieux vaudrait, à tous points de vue, diriger les émigrants juifs vers d'autres centres de colonisation.

Somme toute, nous dit-on, le baron de Rothschild, avant de doter la PICA avait dépensé quelque 60 millions de francs-or, pour créer les colonies du type de Sikron-Jakob ou de Richon-le-Zion. Depuis, le Kéren Kayémeth et le Kéren Hayessod ont dépensé plus de deux millions de livres pour établir et équiper les colonies Sionistes.

Or, à quels résultats est-on arrivé ?

Il y a actuellement, dans l'ensemble des colonies Palestiniennes 31.000 habitants, dont 7.000 dans les colonies Sionistes.

Que l'on compare ces résultats numériques, à ceux qui ont été obtenus, à plus bas frais, dans d'autres pays, moins difficiles.

Au Canada, au Brésil, en Argentine, les colonies agricoles juives de l'ICA comptent, respectivement 4.835, 2.118, et 33.124 personnes. Les chiffres de la Palestine sont donc, dès à présent, dépassés.

En Russie Soviétique, il y a 12.500 familles Juives — 60.000 personnes au moins — établies en Ukraine, en Crimée, en Russie blanche, ailleurs encore ; et, sans parler de la colonisation nouvelle que l'ICA vient d'entreprendre, le Gouvernement Soviétique lui-même a pris la décision, au cours des prochaines années, de faire passer dans l'agriculture dix mille familles juives par an, pour arriver, dans dix ans, à un total de cent mille familles ¹.

Dès lors, ces questions se posent : qu'est-ce que sept mille habitants de colonies Sionistes, auprès de ces

1. *Jewish Colonisation Association, Rapport pour 1926. Paris 1928.*

milliers, et avant peu d'années, ces centaines de milliers de Juifs, installés, [ou en voie d'être installés dans d'autres colonies agricoles ? Ne vaudrait-il pas mieux consacrer les millions que l'on engloutit dans l'œuvre particulièrement malaisée de la colonisation Palestinienne, à des entreprises plus faciles et plus rémunératrices ? Se figure-t-on, en tous cas, que c'est en doublant, ou en triplant, le nombre des colons Sionistes, que l'on absorbera le trop plein de population Juive qui existe dans la plupart des pays de l'Europe orientale ?

Il va sans dire que si l'on pose les questions en ces termes, du seul point de vue économique et quantitatif, les réponses à donner ne sauraient être douteuses. Mais les Sionistes, précisément, se refusent à les envisager sous cet angle, ou plus exactement, à ne les envisager que sous cet angle.

S'il ne s'agissait que de trouver du travail et des terres pour des Juifs persécutés ou en surnombre, il n'y aurait aucun motif pour les diriger de préférence vers la Palestine ; et, à ce point de vue, les autres entreprises de colonisation juive ont, indiscutablement, leurs raisons d'être. En méconnaître l'importance et la valeur serait une profonde injustice.

Par contre, si l'on admet avec les Sionistes qu'il a lieu de créer un Foyer national Juif, que pareil Foyer ne peut trouver de fondement solide que dans une agriculture développée, que, par conséquent, le retour à la terre, *et au travail de la terre*, est la condition même pour atteindre le but, il devient facile d'établir que seule, la colonisation en Palestine, dans la forme adoptée par l'Organisation mondiale Sioniste, répond aux objectifs poursuivis.

Supposons, en effet, que le Gouvernement sovié

tique donne réellement suite à cette idée du Président Kalinine : accorder à la colonisation Juive en Russie une autonomie toujours plus grande, pour aboutir, peut-être à la fondation d'une République Juive, membre de l'Union des républiques socialistes.

On ne conçoit pas bien, tout d'abord, les fondements territoriaux de ce nouveau Foyer national, que les Soviets voudraient opposer au Foyer de la Société des Nations. Le Dr Ruppin, dans une étude, très objective, sur la colonisation Juive en Russie et en Palestine ¹ fait observer que les colonies juives en Crimée et en Ukraine sont intercalées entre les colonies ukrainiennes, russes, allemandes, tatares et qu'il n'existe pas un seul district comptant 100.000 ou même cinquante mille habitants où les Juifs forment la majorité de la population.

On ne voit pas non plus que, dans les circonstances actuelles, tout au moins, un Foyer national judéo-soviétique, puisse devenir le rendez-vous de Juifs non communistes, venant d'autres pays. Les libertés élémentaires feraient défaut : ne voit-on pas en Palestine même de nombreux Juifs qui ont été chassés de Russie parce qu'ils étaient des adeptes de Poale-Zion ?

Mais, dira-t-on, en Argentine la situation est tout à fait autre. Et n'est-ce pas un résultat remarquable qu'après le même laps de temps, la population agricole juive, avec beaucoup moins de sacrifices, soit déjà plus nombreuse qu'en Palestine ?

Certes, et nul ne contestera que l'émigration Juive vers l'Argentine, le Brésil et le Canada, puisse être un succédané utile, nécessaire même, de l'émigration vers les Etats-Unis, réduite aujourd'hui à des chiffres insignifiants.

1. V. *Palestine*, N° 8, Mai 1928.

Mais si l'on se place au point de vue du retour à la terre, les résultats obtenus sont-ils aussi satisfaisants ?

Il y a trente trois mille Juifs, c'est entendu, dans les provinces d'Entre-Rios, de Santa-Fé, de Buenos-Ayres et de la Pampa. Les uns sont des agriculteurs ; les autres sont des artisans, des ouvriers, des commerçants. La plupart d'entre eux sont dans une condition prospère et, d'autre part, cet afflux de population juive a eu pour conséquence de provoquer une hausse considérable de la valeur du sol.

Or, à d'assez rares exceptions près, les colons de l'Ica ne sont pas encore propriétaires du lopin de terre qu'ils occupent. Ils ne le seront qu'après s'être acquittés, pendant trente ans, des annuités que le contrat d'établissement leur impose. Mais la plus-value des terrains a été telle que la plupart d'entre eux n'ont qu'une pensée : s'acquitter tout de suite, et en bloc, vis-à-vis de l'Ica, puis vendre leur terre avec un gros bénéfice et s'en aller en ville, pour faire de l'industrie ou du commerce.

Ici encore, au point de vue des intéressés, la colonisation juive, tout en prêtant à des abus, peut donner des résultats favorables. Mais, du point de vue Sioniste, elle ne constitue, en somme, que le déplacement de quelques milliers de personnes, d'un point à un autre de la Diaspora.

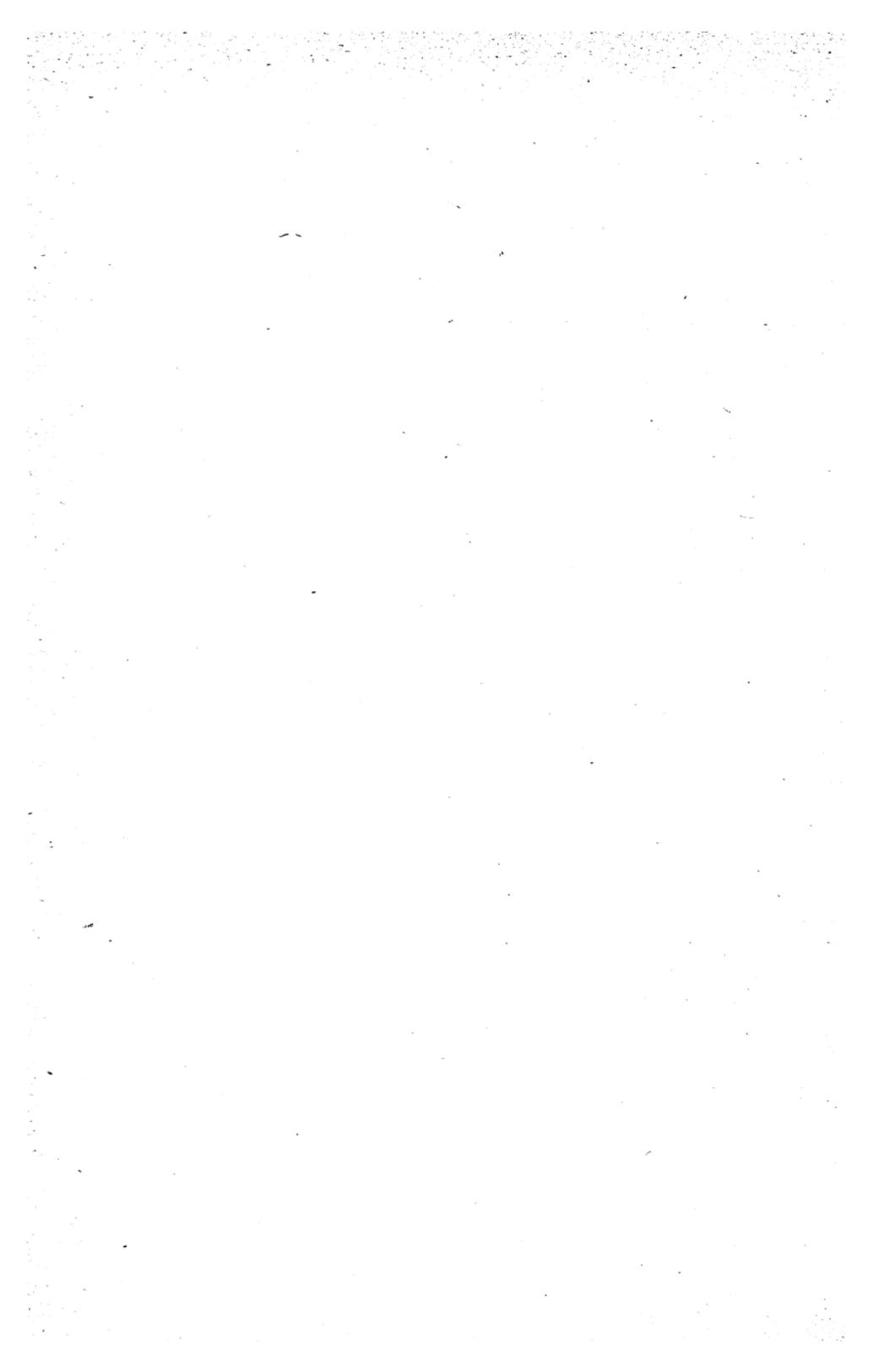
Quant aux colonies Palestiniennes de l'Ica, elles présentent, aux yeux des Sionistes, cet avantage incontestable d'avoir accru numériquement la population juive de la Palestine. Antérieures, pour la plupart, aux Colonies sionistes, elles comptent plus d'habitants. Leurs débuts ont été pénibles, mais grâce au puissant concours du baron de Rothschild, la plupart d'entre elles ont fini par connaître le succès. Seulement le principe d'appropriation individuelle du sol, qui est à leur base,

devait avoir et a eu les mêmes conséquences qu'ailleurs. Dès l'instant où ils ont atteint un certain degré de prospérité, les colons, — comme leurs voisins des colonies de Templiers Allemands, — ont cessé d'être des cultivateurs travaillant eux-mêmes. Au lieu de bêcher la terre, ils sont devenus des planteurs, faisant travailler autrui. Disposant d'une main-d'œuvre indigène, qui se contentait de salaires infimes, ils se sont orientés vers des travaux de surveillance ou d'administration. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, dès la seconde génération, ont saisi toutes les occasions favorables pour redevenir des commerçants ou des intellectuels.

C'est précisément pour réagir contre cette tendance que les colonies Sionistes ont été fondées : d'abord, sous la forme de *kvoutzoth*, de colonies communistes ; ensuite sous une forme qui tient plus largement compte de l'intérêt individuel, le *Moshav Ovdim*. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, les principes fondamentaux restent les mêmes. L'appropriation communautaire du sol, l'interdiction du salariat, l'entraide coopérative, allant d'un individualisme mitigé à un communisme radical, ne sont que des moyens. Le but, c'est de créer sur un sol libre, de libres colonies, où il n'y a ni exploités ni exploités, ni patrons, ni salariés, mais seulement des travailleurs, qui reçoivent le produit intégral de leur travail, sous la seule déduction des prélèvements exigés par l'intérêt général. Et à ceux qui objecteraient que ces cellules coopératives ou communistes ne sont encore que bien de peu chose au regard des latifundia Arabes et des plantations à salariés des colonies de la PICA, les Sionistes sont en droit de répondre :

« On disait de même, il y aura bientôt un siècle, lorsque, dans leur sombre boutique de la rue des Cra-pauds, les Pionniers de Rochdale ouvrirent leur premier

magasin coopératif. Et cependant, aujourd'hui, la coopération est en train de conquérir le monde, car elle se fonde sur un principe moralement supérieur à celui du profit capitaliste. Nos Pionniers, à nous, les Pionniers du travail libre, ne sont encore qu'une poignée, parmi la multitude de ceux qui continuent à vivre sous la loi du capitalisme. Mais ils incarnent une morale plus haute, un principe plus juste, un idéal plus élevé. Et c'est pourquoi l'avenir, malgré tout, est à eux. »



CHAPITRE IV

LES INFLUENCES CAPITALISTES EN PALESTINE

« L'âge d'or est terminé. L'âge des rêves, l'âge de l'aventure, l'âge chevaleresque. Ce fût beau, ce fût nécessaire. Nous lui dûmes notre croyance juvénile et, ne l'oublions pas, c'est par là que nous avons gagné la sympathie du monde.

Mais voici venue maintenant, au sortir de la création, l'heure de marcher, de tâter nos membres, de regarder s'ils s'ajustent, s'ils peuvent fonctionner, si nous sommes viables, *l'heure surtout de résister aux tentations* ».

DR WEIZMANN

Lors de notre passage au Caire, je reçus la visite d'un socialiste Juif, qui habite Haïfa, où il est correspondant de divers journaux allemands. Il voulait me parler et il me parla longuement, du Sionisme, de la crise, que vient de traverser la Palestine et, aussi, des signes d'amélioration qui se manifestent de toutes parts. Mais,

à son avis, le mouvement Sioniste serait arrivé à un point tournant. La phase messianique, caractérisée par l'influence prépondérante des Juifs de l'est, toucherait à sa fin. Les temps héroïques seraient révolus. Le réalisme anglo-saxon se substituerait, de plus en plus, au mysticisme judéo-slave :

« — Le Sionisme, — me dit-il, s'embourgeoise. Il s'accommode de n'être qu'une *minorité nationale* dans une Palestine britannique. Il accepte, par le fait, de coopérer avec les Anglais au développement du pays, d'après les principes d'un impérialisme colonial éclairé. L'un des signes extérieurs de cette transformation de l'idée sioniste a été le déplacement du centre de gravité qui s'est produit au cours de l'année dernière dans la direction du parti sioniste : les Juifs de l'est ont dû céder le pas aux Anglo-Saxons. Actuellement la représentation politique de l'Organisation Sioniste en Palestine se compose de MM. Sacher et Kisch, Juifs anglais, et de Miss Szold, Juive américaine. Rien ne symbolise mieux le passage du romantisme oriental au réalisme anglo-américain. L'influence anglo-saxonne apparaît également dans les grands projets de mise en valeur du pays. C'est à une société d'assurances anglaises que l'on fait appel pour financer l'entreprise Rutenberg. C'est un groupe anglais qui, sous le couvert de M. Novomeysky, est en instance pour la concession des richesses minérales de la Mer Morte. D'autre part, la *Haïfa Bay Development Company*, qui est propriétaire des terrains de grande valeur d'avenir autour du futur port d'Haïfa, est sur le point de passer entre les mains d'un groupe ayant à sa tête un banquier Juif de New-York, M. Warburg. On peut noter des tendances analogues dans l'agriculture : l'année dernière (1927), de grands capitaux anglais et américains ont été investis dans les plantations

d'orangers de la région de Jaffa. Ajoutons que les chances pour une nouvelle orientation de la politique sioniste en Palestine sont accrues par la décroissance de l'opposition des Arabes, qui s'efforcent de faire la paix avec les Anglais et les Juifs, sur la base de respect des droits de chacun. L'expérience de ces dernières années a dissipé la crainte des effendis et de la bourgeoisie arabe d'être submergés par les vagues de l'émigration juive. Les propriétaires Arabes commencent à se rendre compte qu'ils ont plus à gagner qu'à perdre au développement d'un capitalisme Palestinien avec la collaboration des Juifs. Quant à la majorité des fellahs, elle est, pour longtemps encore, incapable de toute action sur les événements politiques ou économiques, quelle que soit l'influence que ceux-ci doivent exercer sur leur avenir ¹. »

Pour autant que je puisse m'en rendre compte, il y a dans ces appréciations une part, mais seulement une part de vérité ; ou, plutôt, une vision exacte, mais unilatérale des choses.

Jusqu'à présent, en effet, le capitalisme n'a joué qu'un rôle secondaire dans la colonisation de la Palestine. Il y a fait de la philanthropie. Il n'y a pas fait de grandes affaires.

M. Kadmi Cohen, dans un article récent ² n'a pas tort de dire qu'il y a en Palestine beaucoup de vieux Juifs pieux, venus à Jérusalem pour y mourir ; une masse hypertrophiée de petits commerçants et détaillants qui ont eu particulièrement à souffrir de la crise de 1925-1927 ; quelques milliers de colons et de futurs

1. Mon visiteur de Caire, qui est correspondant en Palestine du *Vorwärts* et de la *Germania* a écrit à peu près les mêmes choses dans une lettre adressée de Haïfa à ce dernier journal, au début de 1928.

2. *La faillite du Sionisme*, *Mercure de France*, 1^{er} juin 1928.

colons, employés dans l'agriculture, le bâtiment ou les travaux publics ; mais, en somme, peu d'industrie proprement dite et moins encore d'industrie capitaliste.

A ces deux derniers points de vue toutefois, la situation tend à se modifier.

Le Rapport de la *Jewish Agency*, sur le développement du Foyer national pour 1926-1927, constate qu'il y avait dans le pays, en 1926-1927, 592 fabriques juives, avec un capital investi de 2.000.000 de livres.

Sur ce nombre, il n'y avait, à vrai dire qu'un petit nombre d'entreprises réellement capitalistes, telles que la *Lodzia* ou la chocolaterie Lieber de Tel Aviv, les grands Moulins ou la fabrique de ciment, occupant 350 ouvriers, d'Haïfa, ou bien encore les stations d'électricité de Jaffa et d'Haïfa.

Mais, ainsi que le disait notre interlocuteur du Caire on doit s'attendre pour les années qui viennent, à des développements considérables dans le sens du capitalisme.

M. Sacher, de l'Exécutif Sioniste, que nous rencontrâmes à Jérusalem, la veille de notre départ, s'en explique comme suit :

« Dans dix-huit mois les travaux hydroélectriques Rutenberg seront achevés. A la fin de 1928 les travaux du port d'Haïfa commenceront. Dans le même laps de temps on se mettra à travailler du côté de la Mer Morte. Il est permis de supposer que vers cette époque une décision sera prise au sujet de la *pipe line* de Mossoul, et si, comme on peut l'espérer, l'on choisit Haïfa pour point d'aboutissement, cela impliquera la construction d'un chemin de fer d'Haïfa à Bagdad. De tels développements feraient de la Palestine le centre d'une importante industrie chimique et d'Haïfa l'un des grands ports à pétrole du monde, en même temps que le port d'une

partie considérable de la Mésopotamie et de la Perse ¹. »

De telles perspectives, assurément, n'ont rien de chimérique. Mais il est naturel que l'on se demande l'influence que pourrait avoir leur réalisation sur l'avenir du Sionisme ?

N'oublions pas, en effet, qu'à la suite de la crise de ces dernières années, l'Organisation Sioniste se trouve dans une situation financière difficile ; que le déficit, pour le dernier exercice, s'est élevé à cent cinquante-six mille livres, etc., que les recettes du Kéren Hayessod, surtout aux Etats-Unis, sont ou étaient en baisse, qu'il a fallu que de grands Juifs Américains, tels que Strauss et Warburg, interviennent et que, d'autre part, les capitaux qui doivent financer les entreprises nouvelles ont été souscrits à peu près exclusivement en Angleterre et aux Etats-Unis.

On ne doit pas s'étonner, dans ces conditions, que les influences Anglo-Saxonnes, s'avèrent de plus en plus puissantes à mesure que les capitaux de Juifs d'Angleterre et d'Amérique, ou même de non-juifs, mais aussi d'Angleterre et d'Amérique, se font plus abondants.

Certes, les travaux du port d'Haïfa présentent de l'intérêt au point de vue Sioniste, en ce qu'ils donneront de l'ouvrage à un grand nombre d'ouvriers dont une partie, au moins, seront des juifs. Mais si la *Haïfa Bay Development Co* ² fait construire sur ses terrains de rapport, des maisons ouvrières, nul doute qu'elle ne fasse payer de gros loyers.

De même il n'est pas douteux que M. Novomeysk

1. SACHER. *The position in Palestine. The New Judea*, 30 Mars 1928

2. Ses terrains viennent d'être acquis par le Keren Kayemeth (Décembre 1928).

et sir Alfred Mond, demandeurs en concession pour les potasses et autres sels minéraux de la Mer Morte soient de fervents Sionistes ; mais quand on voit à tout instant des députés anglais interroger le gouvernement, demander si les Allemands ne se mettront pas dans l'affaire, s'il est bien certain que tous les actionnaires seront anglais, on peut comprendre qu'un correspondant de la *Germania* en conclue que l'idéalisme Sioniste risque de n'y gagner rien.

Quant à la concession Rutenberg, c'est, ou du moins, c'était, à l'origine, autre chose.

L'ingénieur Rutenberg, Juif russe, ancien socialiste-révolutionnaire, qui, à Pétrograd en 1917 et plus tard à Odessa, mena énergiquement la lutte contre les bolcheviks, est aujourd'hui un des hommes de confiance du Sionisme. Les capitaux, pour lui, ne sont pas des moyens de profit, mais des moyens d'action. L'Organisation Sioniste contrôle son entreprise et y participe financièrement ¹.

Mais l'affaire est considérable.

Il s'agit, en ordre principal, de dévier le cours du Jourdain, depuis le lac de Tibériade jusqu'à son embouchure dans la Mer Morte, le long des crêtes qui encadrent sa vallée. Cette déviation, par l'effet de la différence de niveau, qui atteint 400 mètres sur une distance à vol d'oiseau de 100 kilomètres, pourrait procurer une énergie électrique plus que suffisante pour éclairer et fournir de la force à toute la Palestine. On estime même qu'à l'heure actuelle, l'industrie et l'économie palestiniennes pourraient utiliser à peine un sixième de la force que produira l'entreprise Rutenberg. Mais on

1. V. à ce sujet un article sur l'Electrification de la Palestine, dans *Palestine*, Juillet 1928, p. 227.

compte beaucoup sur elle pour développer l'agriculture canalisée : l'eau provenant des chutes viendrait irriguer, dans toute sa largeur, la vallée du Jourdain et lui rendrait son antique fertilité.

Il se comprend, dès lors, que l'exécution de ce plan soit une des grandes pensées du Sionisme. Mais, pour le mener à bien il faut, naturellement, de très gros capitaux. La *Palestine Electric Corporation* fondée par Rutenberg en 1926, possède un capital en actions d'environ 700.000 livres sterling, dont 150.000 livres sterling ont été souscrites par le Jewish Colonial Trust, et un peu plus de 25.000 par d'autres groupes Sionistes. Mais pour compléter ce capital, il a fallu faire appel à des non Juifs et négocier un emprunt de 250.000 livres sterling, qui ont été prêtées par une Compagnie d'assurances anglaise, sous la garantie du Gouvernement britannique. L'avenir de la *Palestine Electric Corporation* paraît donc assuré et l'on escompte l'achèvement de ses travaux pour la fin de 1929. Mais on peut se demander dans quelle mesure l'Organisation sioniste garde le contrôle qu'elle avait au début. ¹

Le succès de l'entreprise Rutenberg accroîtra sans

1. L'Office central Sioniste a bien voulu m'envoyer le relevé suivant des principaux souscripteurs (366 mille l. sionistes, 150 mille l. non sionistes, 150 mille l. non juives).

Jewish Colonial Trust.....	£ 150.000
Pica.....	150.000
Mr Nassatisin.....	50.000
Lord Melchett.....	20.000
Mr. Baron.....	100.000
Sir Ely Kadoorie.....	20.000
Groupe sioniste belge.....	16 000
Groupe sioniste égyptien.....	10.000
Différents groupements non-juifs.....	150.000

Ces chiffres ne comprennent pas de *Government Guarantee Loan* pour £ 250.000.

doute, d'ici quelques années, la richesse et la population du pays ; mais on peut craindre que le monopole accordé à la *Palestine Electric Corporation*, sans garanties suffisantes pour la collectivité, en arrive à profiter moins au Sionisme qu'à dix ou douze personnes, en majorité juives d'ailleurs, qui détiennent, de gros paquets d'actions.

De plus, il est un autre point sur lequel, dans son article du *Mercur de France*, M. Kadmi Cohen, Sioniste, mais critique passionné des méthodes sionistes actuelles, semble n'avoir pas tort d'insister.

L'irrigation de la vallée du Jourdain confèrera une plus-value considérable aux terres riveraines, actuellement incultes et désertiques. Ces terres, qui semblaient devoir être considérées comme des « *crowns lands* », dont le gouvernement pourrait disposer pour la colonisation agricole, ont été âprement revendiquées par les groupes de nomades qui y font paître leurs troupeaux à la bonne saison ¹. Il va sans dire que la reconnaissance de ces droits d'usage s'impose. Mais si, en définitive, le gouvernement mandataire considère ces terres comme propriété privée, il faut s'attendre à ce que la spéculation s'en empare.

1. Cf. WEDGWOOD, *The Seventh Dominion*, p. 28. Londres 1928 :

« Le cas des terres de Beisan est typique. Elles forment un marais de 30.000 acres dans la vallée du Jourdain au sud du lac de Tiberiade. Les Bédouins nomades y font pâturer des troupeaux en hiver. Les Juifs qui avaient besoin de terrains à drainer, demandaient au Gouvernement de les lui prendre en location. Le Gouvernement examina l'affaire et fit un « *settlement* ». Les droits des indigènes devaient être respectés. Dès que l'enquête fût ouverte, les Bédouins surgirent et réclamèrent tout le lot. Leurs demandes reçurent un accueil favorable, et, en fin de compte, les intentions excellentes de sir Herbert Samuel ont eu ce résultat de reconnaître aux Arabes des titres de propriété sur ces terres latifonduaires et incultes, sans que rien ne soit laissé à la Couronne, pour être donné en location aux Juifs. Ce ne sont pas seulement les Juifs qui ont subi un préjudice de ce fait, mais la Couronne et la Communauté entière qui eussent bénéficié de plus de production et de moins de malaria. »

Peut-être est-il temps encore de régler ces questions délicates en tenant un compte équitable des divers intérêts et, notamment, de doter le Fonds national Juif d'une partie de ces « terres mortes ».

S'il devait en être autrement, ce serait grave. On verrait fatalement, se reproduire, sur une échelle élargie, les abus qui ont marqué la croissance de Tel Aviv, et que l'on voit renaître, en ce moment même, dans la zone des plantations, aux environs de Jaffa.

Nous lisons, en effet, dans *The New Judea* du 27 avril 1928 :

« Il y a quelques semaines, le Dr Weizmann, qui est, de nos hommes d'Etat, celui qui voit les choses de plus loin, se déclarait moins préoccupé des difficultés financières de l'heure présente, que des conséquences sociales du nouveau boom qu'il prévoyait en Palestine. L'événement a rapidement confirmé ces prévisions. Nous voyons réapparaître les symptômes de fièvre qui se sont produits à Tel Aviv, pendant les jours de la quatrième Alijah. Il est vrai que l'objet de la concurrence pour le sol n'est plus un lot de terrain à bâtir. Le champ de la spéculation a été transféré dans la zone des orangeraiés, mais le mal est identique. Nous entendons, derechef, parler de Juifs qui enchérissent sur d'autres Juifs, ou de manœuvres sur les options, exécutées par des agents qui spéculent sur l'ignorance ou sur le désir d'acheter des Sionistes. On ne parle que d'affaires et nombre d'étourdis se laissent, une fois de plus, fasciner par l'appât de fortunes rapides. »

De tous ces faits, et de bien d'autres encore, on peut conclure, assurément, comme on me le disait au Caire, que l'on assiste, en Palestine, aux débuts d'un essor capitaliste qui ne correspond certes pas aux idéaux, aux visions d'avenir du sionisme primitif.

Mais ceci n'est qu'un aspect des choses.

Si les principaux bailleurs de fonds du Sionisme sont, à l'heure actuelle, des Anglo-Saxons et, quelques-uns, du moins, des capitalistes d'esprit conservateur, qui ont une tendance naturelle à vouloir imposer leurs idées, leurs méthodes, leurs formules, les travailleurs Sionistes, eux, continuent à être en immense majorité des Juifs de l'est, qui ne manifestent pas la moindre tendance à s'embourgeoiser, qui gardent intact leur idéal de « construction sur la base du travail sans exploitation », qui n'ont pas attendu que la politique des concessions s'inaugure, pour s'organiser, politiquement et syndicalement, sur le terrain de la lutte des classes.

Dès lors, il semble que la caractéristique du moment actuel de l'évolution du Sionisme soit bien moins le passage du romantisme Judéo-Slave au réalisme Anglo-Saxon, que la prédominance croissante des préoccupations sociales sur des préoccupations purement nationalistes.

Au début, le rêve était la constitution d'un Etat Juif, disposant de la majorité, et pour avoir cette majorité, on se souciait du nombre plutôt que de la qualité des nouveaux arrivants. Aujourd'hui, par contre, d'autres idées se font jour. On ne veut pas seulement créer un Etat Juif, mais un Etat ou tout au moins un Foyer Juif, fondé sur la justice sociale ; et, d'autre part, à l'intérieur du Sionisme, ou du *Yishub* Palestinien, on voit, par le cours naturel des choses, se développer des antagonismes de classe, que la communauté de race peut amortir, mais ne supprime point.

En résumé il faut prévoir que les développements prochains du Sionisme, en Palestine, se feront en partie et, probablement, en grande partie, sous le signe du

capitalisme. On peut le regretter. On peut se demander si mieux ne vaudrait pas une croissance plus lente, par la coopération et le « travail sans exploitation ». Mais cela n'empêchera pas les sociétés immobilières de spéculer, les propriétaires de faire des plantations, les capitalistes, Juifs ou non Juifs, de financer les affaires de pétrole, de potasse ou d'électricité.

Comme je disais à M. Harry Sacher que je doutais fort qu'en Palestine, ou dans d'autres pays coloniaux, il soit possible d'éviter la transition capitaliste et de passer, par la coopération, des formes sociales primitives aux formes sociales les plus hautes, il me répondit :

« — Avez-vous jamais pensé qu'il fut possible de faire l'économie du stade capitaliste ? »

A vrai dire, je suis trop marxiste pour le croire. J'ai la conviction, au contraire, que ce qui arrive devait nécessairement arriver.

Le capitalisme se développera en Palestine, comme ailleurs ; mais, à la différence de ce qui s'est passé ailleurs, il trouvera devant lui, dans des syndicats, des coopératives, des colonies agricoles, une élite de travailleurs, puissamment et *préalablement* organisés.

Comment, dès lors, s'établira le parallélogramme des forces, entre l'argent et le travail, l'économie capitaliste et l'économie coopérative, l'utilitarisme des financiers et l'idéalisme des *haloutzim*, l'esprit positif du Sionisme pratique et les aspirations messianiques d'un Sionisme qui veut avant tout, fonder, dans *Eretz Israël*, la justice sociale ? Il n'est point facile de le prédire. Mais il sera passionnément intéressant de l'observer.

CHAPITRE V

LA PALESTINE OUVRIÈRE ET SOCIALISTE

« La Palestine tient une place à part parmi les pays sous mandat. Elle est le foyer naissant d'un peuple qui aspire à réaliser une synthèse complète entre l'esprit des civilisations orientales et les formes les plus évoluées de la civilisation occidentale et elle possède, dès à présent, une classe ouvrière qui ne le cède à celle de l'Europe, ni en capacité de travail, ni en besoins de toutes sortes ».

ALBERT THOMAS

LA Revue Internationale « Palestine » éditée à Paris sous les auspices de l'Association France-Palestine, publiait récemment une étude substantielle sur l'action ouvrière et socialiste à l'intérieur du Sionisme.

A l'origine du mouvement, vers la fin du siècle dernier, cette action fut assez faible.

Dès cette époque, la pénétration du capitalisme dans les milieux Juifs y avait opéré une différenciation sociale

assez considérable. On y trouvait toutes les classes ; la bourgeoisie, grande, petite et moyenne, la classe des artisans, des ouvriers salariés, des employés, des intellectuels appartenant à des professions libérales.

Mais en Autriche, en Russie, dans les ghettos de Pologne, de Galicie ou d'Ukraine, les agriculteurs ou les salariés étaient plutôt rares. La masse des communautés juives se composait de petits bourgeois, souvent très pauvres, d'artisans ou de commerçants, étrangers à l'agriculture et aux travaux exigeant de la force physique, distincts de la population ambiante par le costume, la langue, le religion, les mœurs, vivant à l'ombre de la croix, comme en terre étrangère ¹.

Or, de toutes les classes sociales, la petite bourgeoisie dans tous les pays, est la plus accessible aux propagandes nationalistes. Aussi est-il naturel que le Sionisme de Herzl, nationaliste avant tout, libéral, mais assez conservateur, en somme, ait recruté la plupart de ses adhérents dans les classes intermédiaires. A de rares exceptions près, les grands Juifs restèrent indifférents ou hostiles. Quant aux prolétaires, sous l'influence cosmopolite de Marx, Juif lui-même, mais baptisé à 6 ans et antisémite à 20, ils s'orientèrent vers un socialisme de lutte de classe, le socialisme de l'Internationale.

Par la suite, cependant, deux tendances divergentes se sont manifestées dans le mouvement Sioniste.

1. L'article de *Palestine* (Février 1928) fournit sur la répartition des Juifs selon les groupements sociaux en Russie (1897) et en Autriche, le pays de Herzl (1900) les données statistiques suivantes :

	Russie	Autriche
Commerce et intermédiaires..	1.957.000	430.000
Artisans et apprentis.....	1.794.000	351.000
Ouvriers salariés.....	365.000	67.000
Employés.....	201.000	38.000
Professions libérales.....	265.000	80.000
Agriculteurs.....	179.000	140.000

Nous avons vu, d'une part, que dans certains milieux Anglo-Saxons, le Sionisme intégral tend à se transformer en un Sionisme pratique ou opportuniste, qui fait de l'Etat Juif un royaume d'utopie, se contente, au moins pour le moment, d'un Foyer national sous le protectorat britannique et, pour construire ce Foyer, compte au moins autant sur l'action de la haute finance que sur celle du travail libre et associé de quelques milliers de *haloutzim* : développons les forces économiques, par n'importe quels moyens ; le reste viendra de surcroît.

Mais, d'autre part et parallèlement, un autre Sionisme s'est développé dans les milieux prolétariens, qui cherche, lui, à construire le Foyer Juif sur la base de principes socialistes. Il adopte le point de vue de la lutte des classes. Il défend le système de colonisation basé sur le travail coopératif. Il s'efforce, en un mot, de réaliser la synthèse du Sionisme et du Socialisme, en adhérant à l'Organisation Sioniste et à l'Internationale, en agissant, à la fois, comme partie du peuple Juif et comme partie de la classe ouvrière du monde entier.

Bien plus que des tentatives assez vaines de retour à Herzl, c'est-à-dire à un nationalisme intégral et exclusif, ce Sionisme socialiste, représenté par les partis du Poale-Zion, constitue le plus puissant contre-poids à des déviations possibles du côté financier et capitaliste.

C'est en lui que s'incarne le mieux cet idéal de messianisme social, procédant de Moses Hess, l'ami de Marx, plutôt que de Herzl, qui vise moins à créer un Etat juif majoritaire, qu'à donner aux Juifs du monde entier, un Foyer commun, terre d'asile certes et expression d'une individualité nationale, mais avant tout, centre de culture et cité de justice sociale.

N. Sokolow, dans sa magistrale *Histoire du Sionisme*, raconte qu'au Congrès sioniste de Vienne en 1913, les vieux

délégués, traditionnalistes et paisibles, éprouvèrent quelque inquiétude à se voir envahis par des éléments nouveaux, étudiants, intellectuels, membres de sociétés pour la renaissance de l'hébreu, aussi éloignés que possible de l'esprit petit bourgeois et étroitement nationaliste ¹.

On y vota la résolution suivante :

« Il est clair pour nous que la colonisation de la Palestine ne peut être qu'un processus graduel et progressif et qu'elle ne saurait du jour au lendemain résoudre la question juive dans toute son ampleur. Ce que nous désirons faire en Palestine c'est y concentrer l'énergie de notre peuple, y créer un Foyer Juif, lequel, vu les conditions de l'émigration juive et les conditions économiques de la Palestine, ne sera pas en état, dans un avenir prochain, de recevoir la totalité de la majorité des Juifs. La création d'un semblable foyer doit pouvoir contribuer à maintenir le Judaïsme dans le désir de rénover la solidarité nationale. Il conduira à cela que le Judaïsme du monde entier se haussera à un niveau plus élevé au point de vue économique et culturel » ².

Créer en Palestine des institutions culturelles et sociales qui, pour les Juifs de tous les pays soient un modèle, un exemple, telle était la mission principale que, par cette résolution mémorable, s'assignait le Sionisme, sous l'influence directe ou indirecte, des socialistes du Poale-Zion ; et, comme, depuis lors, cette influence n'a fait que croître, cet idéal reste intact, chez l'immense majorité des travailleurs Palestiniens.

1. N. SOLOLOW, *History of Zionism II*, Chapitre XLIX, London 1919.

2. Cité par G. BATAULT, dans un article du *Mercure de France* (15 avril 1921) où il dénonce avec une indignation comique cette tendance du Sionisme, à « sortir des voies honnêtes d'un nationalisme légitime pour entrer dans les voies ténébreuses d'un internationalisme panjudatque. »

Certes, même en Palestine l'organisation du Poale-Zion (*Achdouth Haavodah*) ne groupe pas, sur le terrain politique, la totalité des éléments travaillistes. A côté de ses 5.000 membres, nous trouvons les deux mille affiliés d'un autre parti de travail, (*Hapoël Hazaïr*), qui reconnaît également « la construction à base de travail sans exploitation » mais n'est pas affilié jusqu'ici à l'Internationale. Il y a aussi des communistes ou communistes, en nombre infime¹ et un groupement d'ouvriers religieux (*Hapoël Hamisrachi*).

Mais si l'unité politique de la classe ouvrière n'est pas encore faite, — et il serait bien souhaitable que les deux principaux partis la réalisent — l'unité syndicale existe déjà.

Sauf un groupe de deux à trois cents bolchévistes, et quelques ouvriers des quartiers pauvres d'Haïfa ou de Jérusalem, tous les travailleurs Juifs sont groupés dans l'Organisation générale du travail (*Histadrouth Haklalth*), créée en 1921, sur l'initiative du Poale-Zion ; et c'est, avant tout, cette puissante association qui, sur le terrain syndical comme sur le terrain coopératif se dresse devant les futurs barons du pétrole, de la potasse et de la houille blanche.

1. Sur l'insignifiance du mouvement communiste en Palestine, v. dans *Palestine* (mai 1928) la lettre de Jérusalem répondant à un article sur « le danger communiste » publié dans le *Daily Mail* par un correspondant, sir Persival Phillips. Cf. AGRONSKY, *Talk about Communism in Palestine, New Judea*, mars 1928.

Le Gouvernement mandataire refuse d'ailleurs l'accès du territoire aux immigrants suspects de « bolchevisme », et réprime impitoyablement toutes tentatives de désordre. Il y a eu récemment dans la presse Juive, de violentes et légitimes protestations contre le fait que des prisonniers politiques communistes, qui avaient fait, dans la prison de Jérusalem, la grève de la faim pour protester contre les agissements du personnel à leur égard, ont été punis de la peine de forçat.

V. DAVID FARBERSTEIN, *Gegen die Prügel-Infamie in Jerusalem*, Jüdische Presszentrale, 13 juillet 1928.

On sait que la Histadrouth, qui avait cinq mille membres au début, en compte aujourd'hui vingt-cinq mille. Chiffre énorme si l'on songe que la Palestine commence seulement à s'industrialiser, que l'industrie proprement dite n'emploie guère plus de cinq mille ouvriers, que la plupart des autres travailleurs sont ou bien des membres de colonies agricoles, ou bien des jeunes gens, des *haloutzim*, attendant l'heure où ils trouveront place dans un groupement coopératif.

Nulle part au monde, d'ailleurs, on ne rencontre une proportion aussi forte de travailleurs industriels ou agricoles, qui soient occupés dans des associations coopératives plutôt que dans des entreprises individuelles ou capitalistes.

Le *Census* de W. Preuss, pour 1926, fournit à cet égard, des chiffres caractéristiques : il y avait, à cette époque, dans les coopératives de production, 2.472 travailleurs dans les villes et 4.834 dans les campagnes ¹,

1. PREUSS, *Census of Jewish Labour in Palestine*, Tel Aviv. 1927 :
Travailleurs occupés dans des groupements coopératifs :

	Ville	Campagne
1. Coopération industrielle de production..	588	75
2. Groupes communistes de l'industrie du bâtiment.....	1.064	2.000
3. Groupe de pionniers pour la préparation du sol arabe (<i>Charouroth</i>).....	19	453
4. Groupe de communistes de colonisation agricole, avec divers sous-groupes en ville ou à la campagne (<i>Kibuzim. Artziem</i>)	495	983
5. Groupes de pionniers ne vivant pas encore en colonies (<i>Irgunim-Hityashvutim</i>)	306	85
6. Coopératives agricoles à base individuelle (<i>Moshve Ovdim</i>).....	—	1.232
	2,472	4.834

V. pour plus de renseignement l'étude de CHARLES GIDE, *La coopération en Palestine* (Revue « Palestine », novembre 1927).

soit plus de sept mille travailleurs, le quart de la population ouvrière totale, qui échappent à l'isolement ou à l'emprise capitaliste et s'efforcent, conformément à l'idéal sioniste, de construire le Foyer national « sur la base du travail sans exploitation ».

C'est pour cela que, même « émancipés », ils restent membres de l'Organisation générale du travail. Les *haloutzim*, qui font leur stage à Hedera ou à Petah-Tikva, les agriculteurs communistes de Dagania ou de Aïn-Harod, les individualistes de Nahal, s'y rencontrent avec les artisans ou les salariés d'Haïfa et de Tel Aviv. Colons et ouvriers, tous sont des travailleurs. Tous, par des moyens divers, tendent à s'affranchir. Tous font partie également des institutions coopératives qui dépendent de la *Histadrout* : l'*Hamachbir*, la *Koupath Holim*, la *Vidath Hatarbouth*, qui groupent respectivement les coopératives alimentaires ou d'approvisionnement, les mutualités contre la maladie, les sociétés pour la création d'écoles, de crèches, de cours du soir, de bibliothèques ou d'éditions littéraires, ainsi que la Banque ouvrière coopérative¹.

Bref, si l'on peut dire que le Foyer national Juif est, en puissance, un Etat dans l'Etat Palestinien, la *Histadrout*, à son tour, est un Foyer dans le Foyer national : foyer de culture ; foyer d'assistance mutuelle ; foyer de libération par le travail associé.

C'est pour donner à cet effet autonome d'affranchissement son maximum de puissance que les travailleurs

1. La Banque ouvrière coopérative a pour but de financer, aider et contribuer par des crédits à la création et au développement des coopératives ouvrières des différentes sortes. La Banque possède un capital de 100.000 £. Le bénéfice net pour 1927 était de 4.700 livres ; le fond de réserve : 7.185 livres ; dépôts à la Banque le 31 décembre 1927 26.737 livres. Les prêts consentis par la Banque au 31 décembre 1927 pour les coopératives étaient de 103.497 livres.

Sionistes s'efforcent, dans tous les pays, de développer le Fonds ouvrier Palestinien (*Palestine Workers Fund*) qui joue, dans l'organisation ouvrière un rôle analogue à celui du Kéren Hayessod dans l'Organisation générale Sioniste.

Mais entre ces institutions, bien entendu, il peut y avoir division du travail, appel à des catégories sociales différentes ; l'une s'adressant plutôt aux milieux bourgeois, l'autre aux milieux prolétariens ; il ne saurait y avoir de concurrence hostile, car elles ont un objectif commun : établir sur un sol libre, des travailleurs libres, ayant la pleine jouissance des fruits de leur travail.

Si grande que puisse être, au surplus, l'importance que prendra le Fonds ouvrier Palestinien, les sionistes socialistes n'ont pas l'illusion de croire que le Foyer national Juif pourra être construit par leur seul effort et que le capitalisme ne jouera pas un rôle, et un rôle grandissant, dans la colonisation de la Palestine.

Ausis, la *Histadrouth* ne se borne-t-elle pas à encourager la coopération. Elle consacre, au contraire, le principal de son activité à ses œuvres syndicales, ne négligeant rien pour assurer le maintien et le développement du niveau de vie des travailleurs salariés ¹.

D'une manière générale, et jusqu'à présent, on peut dire qu'elle y a réussi.

D'après le Censur de 1926, la journée de 8 heures

1. A ceux qui pourraient se figurer que, grâce à la solidarité de race ou de religion, les rapports entre patrons et ouvriers Palestiniens ont un caractère idyllique il ne sera pas inutile de signaler que, dans le cours de ces dernières années, la statistique des grèves s'établit comme suit :

1925.....	61 grèves intéressant	33.302 grévistes
1926.....	21 »	8.803 »
1927 (10 mois)..	12 »	

était de règle dans les groupes et colonies agricoles, dans les usines, dans l'industrie du bâtiment ; ce n'est guère que dans certains petits métiers à domicile — les cordonniers ou les tailleurs, par exemple — que cette limite était dépassée.

D'autre part, les salaires, pour la grande majorité des ouvriers urbains, allaient de 16 à 36 piastres, tandis que pour les ouvriers arabes, ils n'étaient en général que de 5 à 15 piastres.

Il en va autrement, toutefois, dans les colonies de plantation, telles que Petah-Tikva, où de 1922 à 1926, la concurrence des travailleurs indigènes a fait fléchir sérieusement les salaires des ouvriers Juifs ¹.

Il faut noter aussi que, depuis deux ans, les salaires urbains ont baissé par suite de la crise de chômage.

Mais cela n'empêche que, dans les milieux conservateurs du Sionisme, on ne représente la politique de l'*Organisation générale du Travail* comme un des plus graves obstacles au développement de la colonisation Palestinienne.

M. Kadmi-Cohen, par exemple, écrit dans le *Mercure de France* :

« On assiste actuellement à ce spectacle inimaginable d'un pays que treize siècles d'administration turque avaient complètement ruiné, pratiquant une politique de hauts salaires, avec une journée de travail courte et une quantité innombrable de jours non ouvrables. Tout plan de vaste envergure de travaux de mise en valeur du pays est interdit et toute initiative privée féconde est bridée d'avance par le coût de la main-d'œuvre ².

1. PREUSS, *Loc. cit.* p. 14.

2. КАДМИ-КОГЕН, *La faillite du Sionisme, Mercure de France*, 1^{er} juin 1928.

Il ne semble pas, cependant, que tel soit l'avis des industriels Juifs de la « Lodzia » et de la « Nesher » ou des Rutenberg, des Mond, des Warburg, des Wassermann qui, en ce moment même, exécutent ou élaborent des plans dont l'envergure ne laisse rien à désirer.

Quant au Gouvernement palestinien, son optimisme contraste, d'une manière éclatante, avec le pessimisme de M. Cohen. On lit, en effet, dans son Rapport pour 1927 :

« Les conditions du travail marquent une amélioration et il y a eu moins de faillites qu'en 1926. Le nombre des personnes employées dans les entreprises industrielles s'est accru et beaucoup d'usines ont dû travailler nuit et jour, à plein rendement, pour satisfaire aux demandes des marchés intérieurs et aussi des marchés extérieurs sur lesquels les industriels Palestiniens sont en train de prendre pied, non sans que l'entrée en franchise des matières premières et un tarif protecteur pour les importateurs n'y soient pour quelque chose »¹.

Nous ne dirons pas que cette politique protectionniste a nos sympathies ; mais où est donc la faillite générale affirmée par M. Cohen ?

D'autre part, à quoi servirait-il de créer un Foyer national Juif, pour y installer de pauvres diables qui seraient traités par leurs frères de race, comme on traite, dans les fabriques de Bombay ou de Shangai, des coolies hindous ou chinois ?

M. Kadmi Cohen, qui se dit Sioniste, demande, pour « redresser le Sionisme », que l'on supprime graduellement les subsides aux écoles, que l'on cesse de donner des encouragements — le fait-on tant que cela ? — aux *kvoutzoth*, aux colonies communistes, que l'on

1. Extrait cit. par *New Judea*, 24 mai 1928.

mette fin aux propagandes de solidarité parmi les Juifs de la Diaspora, que l'on substitue à la construction par le travail sans exploitation, la construction par le travail avec exploitation, au profit d'entreprises « organisées sur des bases sérieuses ».

Pour lui le Sionisme d'aujourd'hui n'est qu'une « idéologie à base de mendicité ». Comme si ce n'était pas là plus sainte des œuvres de miséricorde, que de demander, de mendier, s'il préfère, pour fournir à des déshérités, non pas les moyens de vivre sans rien faire, mais de vivre en travaillant !

Il prétend y substituer, sous le nom de Sionisme économique, un Sioniste financier ou capitaliste, capable de mettre à la raison ces « bacheliers inutiles », ces *haloutzim* qui ont un besoin « presque morbide » d'instruction, ces rêveurs qui veulent faire de la Palestine un laboratoire d'expériences sociales, ces ouvriers qui ont la folle prétention de ne travailler que huit heures et d'imposer leurs tarifs syndicaux !

Comment ne voit-il pas que s'il devait être écouté, alors, et alors seulement il faudrait parler de faillite du Sionisme, car on aurait tué tout ce qui fait sa force, sa beauté, son emprise sur les âmes.

Pareille faillite, évidemment, n'est pas à craindre.

Il ne faut pas se dissimuler, toutefois, que le développement capitalistique qui s'annonce en Palestine menace d'aggraver singulièrement les difficultés, déjà grandes, qui résultent de l'existence, côte à côte, de deux groupes de travailleurs : les uns qui connaissent encore les conditions de travail du moyen âge, les autres qui prétendent réaliser celles du vingtième siècle, ou même, par anticipation, du vingt-et-unième !

On peut croire assurément que, par solidarité sio-

niste, des employeurs juifs, parce qu'ils sont juifs, continueront à recruter leur personnel en refusant de se placer au seul point de vue des prix de revient.

C'est un beau témoignage rendu à la solidarité israélite, que cette boutade de Palmerston : « Si un Juif anglais rencontre à Lisbonne deux compétiteurs, un Anglais chrétien et un Juif Portugais, il est certain qu'il aidera le Portugais. »

On a vu souvent et l'on voit encore en Palestine des choix de ce genre lorsqu'un patron ou un propriétaire Juif reçoivent des offres de travail concurrentes d'un arabe et d'un juif. D'autant que la *Histadroutch* est là pour le leur imposer. Mais on trouve aussi des exemples, et même des exemples scandaleux, en sens contraire ; et, à n'en pas douter, ces exemples se multiplieront, lorsqu'il s'agira non plus de patrons individuels, mais d'organismes impersonnels, d'entreprises financées par des capitaux anonymes, soucieux avant tout d'une large rémunération.

Certes les travailleurs Arabes ne diffèrent pas seulement des Juifs par les exigences, mais aussi par le rendement et il y aura longtemps encore des branches de travail où ils ne pourront faire concurrence à des ouvriers qualifiés.

Mais, pour le surplus, ceux-là se feraient de dangereuses illusions qui croiraient à la possibilité de maintenir, indéfiniment une cloison étanche entre les deux catégories de travailleurs Palestiniens.

Dès à présent déjà, Arabes et Juifs se rencontrent sur le marché du travail, aux chemins de fer, dans les plantations, dans les entreprises de travaux publics ; et, dans ces conditions, si les nouveaux venus en Palestine veulent n'être pas éliminés des chantiers ou des orangeraiés ou voir leurs conditions de vie descendre

au niveau de celles des Arabes, ils doivent aider les Arabes à élever les leurs à leur niveau.

C'est à quoi s'efforce, d'ailleurs, l'Organisation générale du Travail.

Des travailleurs juifs nous disaient à Petah-Tikva, que les Arabes sont encore payés 4 piastres de moins par jour, bien qu'ils soient d'aussi bons ouvriers agricoles que des *haloutzim* sans grande expérience ; mais que l'année dernière, l'écart était de 8 piastres.

D'autre part, lorsque dans les villes, des ouvriers Arabes scandaleusement mal payés, se sont mis en grève, l'*Histadrout* les a soutenus ; et ils s'en souviennent.

Il faut noter aussi qu'aux chemins de fer, où il y a, pour certaines branches de travail, des ouvriers Juifs et des ouvriers Arabes, plus de deux cents de ces derniers sont, dès à présent, affiliés à l'Organisation générale du Travail.

Petits faits à vrai dire. Significatifs seulement par l'orientation qu'ils révèlent. Je ne veux pas en sous-évaluer l'importance. Je ne veux pas l'exagérer non plus. Pour croire que, dans l'avenir, toutes choses iront au mieux, il faudrait une robustesse d'optimisme un peu naïve. La colonisation Palestinienne n'a jamais été une idylle. Je ne puis m'empêcher de craindre qu'elle le soit moins encore, lorsque le grand capitalisme s'y mettra. C'est un terrible problème que le problème du travail et des relations du travail avec les employeurs, dans un pays où s'affrontent des civilisations inégales, et où les chercheurs de « bras » voient s'offrir à eux des Bédouins, qui se contentent de cinq piastres, des fellahs qui en veulent dix ou quinze, des ouvriers modernes qui en réclament trente.

Comment, dans ces conditions, les choses tourneront-

elles ? Les grandes entreprises en voie de formation, emploieront-elles, en nombre, des ouvriers juifs ou feront-elles commander par quelques contre-mâtres, des troupes de manœuvres indigènes à bas prix ? Le développement de l'industrie et des plantations aura-t-il pour effet d'accroître la population juive ou de soumettre la population arabe à des formes nouvelles de domination et d'exploitation ? Verra-t-on, dans l'avenir les fils d'Israël et les fils d'Ismaël se rapprocher et coopérer ou bien, au contraire, se heurter, se diviser en deux masses hostiles pour le plus grand profit de leurs maîtres communs ?

Ce sont là pour le Sionisme, est-il besoin de le dire, des questions de vie ou de mort.

Si je crois, avec toute l'ardeur de mes convictions socialistes, à des solutions finales favorables, c'est parce que, les ayant vus à l'œuvre, j'ai confiance dans l'énergie, la solidarité de classe, la puissance d'idéal, de ces « pionniers », qui ont, pour la plupart, grandi dans la douleur, passé par la flamme d'une grande révolution, et qui, dans leur lutte quotidienne contre des forces hostiles, ont acquis la trempe nécessaire pour en triompher.

CHAPITRE VI

LE RÔLE DU GOUVERNEMENT PALESTINIEN

« At present, politically at least, the progress of Palestine in any direction seems to be nobody's business, save that of the Jews ».

JOSIAH C. WEDGWOOD

Nous avons jusqu'à présent, décrit l'effort qu'accomplissent les Juifs eux-mêmes pour reconstruire leur Foyer national.

Il nous reste à dire ce que la Puissance mandataire fait pour eux et à discuter la question de savoir s'il est vrai, comme beaucoup le prétendent, qu'elle ne fait à peu près rien.

Une chose paraît certaine en tout cas : c'est que le Gouvernement de Jérusalem est dominé par le souci de tenir la balance égale entre Juifs et Arabes, d'être, avant tout, un Etat gendarme et veilleur de nuit, d'engager, le moins possible, des dépenses que le contribuable britannique aurait à supporter.

Du point de vue financier, d'ailleurs, la situation est assez satisfaisante.

Pendant la période quinquennale qui a suivi l'établissement d'une administration civile, (1920-1925) les recettes totales de l'Etat se sont élevées à £. E. 8.900.000, pour une dépense de £. E. 8.397.000. Encore a-t-on mis à charge du budget ordinaire, les frais de rachat du chemin de fer français de Jaffa à Jérusalem et de construction de routes ou de voies ferrées, qui eussent dû être portées à l'extraordinaire ¹.

Malgré la crise, pour l'exercice 1926-1927, les recettes ordinaires se sont élevées à £. E. 2.305.000 ; les dépenses ordinaires à £. E. 1.841.000 ².

Mais, pour arriver à ces résultats, l'administration des Finances n'a fait aucun effort sérieux pour moderniser le système des impôts et en assurer une plus juste répartition.

Il n'existe, en Palestine, aucun impôt sur le revenu, sur les successions ou les patentes. Les anciens impôts turcs, l'impôt foncier (Wergo) et la dîme (Oscher) ont été maintenus avec peu d'adoucissements. On a pratiqué, jusqu'à ces derniers temps, une forme particulièrement stupide de protectionnisme qui frappait, à l'entrée, les matières premières indispensables à l'industrie Palestinienne. Bref, on a prolongé, outre mesure, un régime fiscal qui est dur pour tout le monde, mais, pour nombre de raisons, plus dur pour les gens industriels et actifs, donc pour les Juifs.

D'autre part, du point de vue des dépenses, il n'est

1. *Palestine Rep of the High Commissioner*, 1920-1925, Londres, 1925.

2. *Official Gazette of the Government of Palestine*, 16-8-1927, pp. 600-601.

pas contesté que le Gouvernement de Palestine ait eu recours aux procédés les plus ingénieux pour laisser à la charge des Juifs quantité de frais, qui, partout ailleurs, sont à charge de l'Etat.

Dans son livre sur le Septième Dominion, le colonel Wedgwood rapporte une conversation que le Directeur de l'Enseignement Palestinien venait d'avoir avec un fellah. Celui-ci se plaignait (c'est la plainte générale) de l'accablante lourdeur des impôts. Mais il se déclarait forcé de reconnaître que trois avantages du régime anglais compensaient le *Wergo* et l'*Oscher*. Quels étaient ces avantages ? L'instruction, les routes et la sécurité¹.

Pour les Arabes, c'est vrai.

Pour les Juifs, il y a bien des réserves à faire.

En ce qui concerne l'enseignement, surtout.

Il y a, à peu près, autant d'enfants dans les écoles juives que dans les écoles arabes, bien que la population arabe soit cinq fois plus forte.

Mais le Gouvernement prend à sa charge les écoles Arabes, qui sont entièrement sous sa direction, tandis qu'il n'accorde que des subventions très chétives (2,50 % de la dépense totale) aux écoles juives, qui sont entre les mains de corps indépendants. Les Arabes se plaignent de n'avoir rien à dire dans leurs écoles. Les Juifs protestent contre le fait de devoir, comme contribuables, payer pour les écoles des autres, sans recevoir eux-mêmes autre chose que de très faibles appoints.

Restent les routes et la sécurité.

Ici, assurément, la Puissance mandataire se trouve en meilleure posture.

Avec un très petit noyau d'Anglais, — trois cents à peine, — il est parvenu à créer une administration et

1. *Loc. cit.*, p. 24.

une police qui sont très au-dessus de la moyenne des pays Asiatiques. L'ordre règne en Palestine. On peut trouver que certaines méthodes, pour y arriver, sont déplorables : l'application à des détenus politiques du *chat à neuf queues* par exemple. Mais, au point de vue de la sécurité, les résultats sont certains. L'industrie des Bédouins pillards ne paie plus. Les Juifs n'ont plus à craindre, comme en 1920, d'être attaqués chez eux.

Pour ce qui est des routes, quelques grandes artères, tout au moins, de Jaffa à Jérusalem, de Jérusalem à Haïfa, à Hébron à Jéricho, ne laissent pas trop à désirer. La circulation des autos y est remarquablement intense et, sur dix voitures, neuf sont occupées, pittoresquement, par des Arabes. Mais il semble qu'en construisant les routes nationales, on ait tenu compte, seulement, des localités indigènes. Aux Juifs qui créent une colonie on laisse le soin de créer les voies d'accès et, d'une manière générale, la caractéristique du Gouvernement Palestinien est de mettre l'effort Juif à profit pour réduire au minimum son propre effort.

Sir Herbert Samuel l'a reconnu, d'ailleurs, avec la plus honnête franchise, dans le premier Rapport quinquennal du Haut Commissariat :

« Plusieurs des leaders politiques Arabes, dit-il, ont coutume d'affirmer que le gouvernement de la Palestine consacre le plus gros de son effort à donner une énergique impulsion au Foyer national Juif, en favorisant indûment les Juifs dans l'octroi des terres, l'institution des écoles, l'attribution des fonctions publiques. Par contre, du côté juif, on s'est souvent plaint que, précisément sur ces points, le Gouvernement ne montre aucune initiative et fait même moins que ce qu'il devrait dans les limites du Mandat, abandonnant la cons-

truction du Foyer national Juif, presque sans aucun appui, à la charge du peuple juif lui-même.

S'il y a une vérité dans l'une ou l'autre de ces critiques, c'est à coup sûr la dernière qui a le plus de consistance. Pour des raisons indiquées par moi, il est vrai que le Gouvernement n'a pas pu faire grand chose en ce qui regarde l'octroi des terres nécessaires à l'établissement des Juifs ; il est vrai que l'organisation scolaire, telle qu'elle existe, et bien qu'une réforme soit en projet, laisse presque tout le fardeau de l'éducation de leurs enfants aux Juifs eux-mêmes, sans compter la contribution qu'ils fournissent, par le canal des impôts, aux écoles arabes ; il est vrai, encore, que si un grand nombre de Juifs, spécialement qualifiés, ont offert leurs services, en vue d'occuper certaines places, le Gouvernement pour ne pas faire tort à d'autres n'en a employé qu'un très petit nombre.

Mais aussi la conséquence a été que le mouvement juif n'a compté que sur ses propres moyens. Sans doute, il a reçu l'encouragement de la Déclaration Balfour, la reconnaissance officielle de la langue hébraïque ; sans doute il a reçu l'assurance que le Gouvernement de la Palestine maintiendrait l'ordre et ne lui dresserait aucun obstacle inutile. Mais, pour le reste il n'a pu faire fonds que sur ses propres ressources, son propre enthousiasme, ses propres sacrifices, ses hommes à lui...¹ »

Depuis l'époque où ces lignes ont été écrites, un certain changement s'est produit et devait inévitablement se produire, dans l'attitude du Gouvernement Palestinien à l'égard des Juifs.

Au début, on a pu croire que la *Jewish Agency* pourrait s'en tirer avec ses seuls moyens. Depuis la crise

1. Rep. loc. cit., p. 40.

de 1926-1927, il est clairement apparu que c'était lui demander l'impossible.

Pour l'enseignement, pour l'organisation sanitaire, pour les secours ou le travail à procurer aux chômeurs, le Gouvernement a dû se rendre compte qu'il avait des devoirs à remplir.

Il a déjà pris des mesures dans ce sens.

Les membres de la Commission d'experts qui vient de se rendre en Palestine réclament, de sa part, des interventions beaucoup plus importantes.

1^o En ce qui concerne les terres :

« Les experts expriment leurs regrets que le Gouvernement Palestinien n'ait pas encore procédé à l'exécution du Chapitre VI du Mandat et n'ait pas pris des mesures « pour assurer l'établissement des Juifs sur le territoire Palestinien » par la voie d'attribution aux colons Juifs des terrains appartenant à l'Etat et des terrains libres » ;

2^o En ce qui concerne les impôts :

« Les experts croient nécessaire d'adapter le système actuel de contribution aux besoins d'un pays de colonisation. Il est souhaitable que les nouveaux colons soient exempts de tous impôts pendant une période d'environ cinq ans » ;

3^o En ce qui concerne l'instruction publique :

« Il appartient au Gouvernement de donner aux enfants un minimum d'instruction élémentaire. Des subventions devraient être accordées aux écoles privées qui répondent aux conditions minima requises par le Gouvernement. Il est souhaitable de laisser à l'Agence Juive le soin de distribuer les subventions, comme elle le fait, d'ailleurs, actuellement » ;

4^o En ce qui concerne l'hygiène :

« Le Gouvernement devrait plus largement subvenir aux besoins de l'hygiène publique. La lutte contre les épidémies, le contrôle des vaccinations, des maladies contagieuses et le drainage, constituent un devoir direct du Gouvernement. »

Il est un autre domaine encore, ou une action énergique de la Puissance mandataire s'imposerait : c'est celui des lois sociales.

Albert Thomas s'en est expliqué dans un intéressant article sur la *Palestine et la politique sociale internationale*¹.

La Palestine n'est point membre de l'Organisation internationale du Travail. Etant un territoire sous mandat, sa personnalité juridique, en ce qui concerne l'Organisation du Travail, est englobée dans celle de la Puissance mandataire. C'est la Grande-Bretagne — puissance mandataire en Palestine, — qui, dans l'Organisation internationale du Travail, a la capacité d'agir, de prendre des engagements et d'exercer des droits.

Mais, jusqu'à présent, rien, ou presque rien, n'a été fait dans cette direction.

Un Comité permanent a été chargé d'étudier la possibilité d'une réglementation progressive des conditions de travail. Ce Comité s'intéresse surtout à la protection du travail des femmes et des enfants, ainsi qu'aux indemnités en cas d'accidents de travail. A la suite de ses études, le Gouvernement a pris une Ordonnance (*Workmen's Compensation Ordonnance*) sur la réparation des accidents. Par contre, il n'y a rien en matière de législation des fabriques, de fixation d'un minimum de salaires dans les industries à domicile, et le Gouvernement,

1. *Palestine*, n° 2. Novembre 1927.

qui est le principal employeur se refuse obstinément à régler, d'un manière satisfaisante, la question des salaires dans les entreprises d'Etat ¹.

En somme, qu'il s'agisse de lois sociales ou de réformes financières, il ne faut pas s'attendre à grand chose d'efficace aussi longtemps que les intéressés n'auront pas voix au chapitre.

Mais ceci pose la très délicate et complexe question de savoir quel sera, dans un prochain avenir, le mode de gouvernement de la Palestine.

Tout le monde se rend compte qu'il ne sera pas possible de s'en tenir, indéfiniment, au régime de la *Crown Colony*, de la colonie de la Couronne, gouvernée bureaucratiquement.

L'article 2 du Mandat pour la Palestine stipule d'ailleurs que :

« Le Mandataire assumera la responsabilité d'instituer dans le pays un état de choses politique, administratif et économique de nature à assurer l'établissement du Foyer national pour le peuple juif, comme il est prévu au préambule, et à assurer également le développement d'institutions de libre gouvernement, ainsi que la sauvegarde des droits civils et religieux de tous les habitants de la Palestine, à quelque race ou religion qu'ils appartiennent. »

Mais que pourront être ces institutions de libre gouvernement, compatibles, à la fois, avec les droits civils ou religieux de tous et l'existence du Foyer national Juif ?

C'est ici que les opinions divergent.

Les leaders Arabes, après avoir repoussé, à l'origine, toute idée de représentation nationale, réclament, au-

1. Cf. WEDGWOOD, *loc. cit.*, p. 23.

jourd'hui, l'institution d'un « régime démocratique », avec la préoccupation évidente de noyer les minorités sous les flots du suffrage universel.

Le colonel Wedgwood, par contre, se prononce carrément pour l'institution progressive d'un Septième Dominion, où les Juifs auraient l'ascendant.

Mais il ne semble pas que, dans les milieux Juifs, eux-mêmes, cette suggestion rencontre beaucoup d'accueil.

Ainsi que le dit fort bien M. Hans Kohn : « En Palestine, ainsi que dans tous les pays peuplés par deux ou plusieurs nations différentes, on doit trouver un système grâce auquel la vie politique et sociale du pays soit à même d'être ajustée de telle sorte que, comme en Suisse, aucune partie de la population, que ce soit une majorité ou une minorité, n'ait le moyen d'abuser de son pouvoir sur le reste. C'est seulement de cette manière que les Juifs pourront être délivrés de toute crainte pour le présent et les Arabes de toute appréhension de l'avenir ; c'est seulement de cette manière que la Palestine aura la faculté de réaliser nos prophéties et nos espérances, — c'est-à-dire devenir un pays de haute importance pour l'humanité et digne de la sympathie active, un pont entre l'Orient et l'Occident, modeste sans doute, mais dont l'influence sur l'évolution spirituelle, sociale et politique des nations voisines, serait certainement digne de l'ancienne Palestine ¹. »

Pour arriver à ce résultat, M. Kohn envisage un système où le facteur dominant de la vie politique serait, non pas le Gouvernement central, mais les communautés locales, qui lui délègueraient uniquement la portion de leurs pouvoirs nécessitant un règlement commun. Le

1. KOHN, *Sur le développement politique de la Palestine, Palestine*, avril 1928, p. 53.

suffrage universel serait à la base. C'est, au contraire, au suffrage restreint que serait élu un Parlement paritaire, où Arabes et Juifs auraient une égale représentation.

Sur ces modalités, naturellement, toutes réserves s'imposent. Mais, pour ce qui est du principe, le point de vue de M. Kohn est le seul qui nous paraisse répondre aux trois exigences formulées par le Mandat : l'établissement du Foyer national, le développement d'institutions de libre gouvernement en Palestine et la sauvegarde des droits civils ou religieux de tous.

Sur ce triple fondement, une entente est possible. Tout autre régime ne pourrait qu'engendrer ou aggraver des conflits.

CHAPITRE VII

PERSPECTIVES D'AVENIR

« Pussions-nous vivre une fois, en hommes libres, sur notre propre sol et mourir en paix dans notre patrie à nous.

L'Univers entier sera libre de par notre liberté, enrichi de par notre richesse, agrandi de par notre grandeur.

Et tout ce que nous tenterons chez nous, pour notre prospérité, puisse-t-il être tenté pour le bien de l'humanité entière ».

HERZL

(*L'Etat juif*).

JE suis allé en Palestine avec un préjugé sympathique pour le Sionisme, mais avec le ferme propos de ne pas prendre des expériences en cours pour des réussites et des promesses d'avenir pour des réalités.

J'avais été mis en garde, d'ailleurs, contre des illusions possibles par la critique préalable d'adversaires, dont les préventions et l'hostilité prétendaient trouver leur justification dans les faits.

Ne disait-on pas que le Sionisme était en faillite, ou tout au moins, au seuil de la faillite ; que les colonies agricoles ne vivaient que des secours du dehors ; que l'industrie naissante était paralysée ; que le chômage cette « maladie honteuse » du capitalisme, conduisait la communauté Palestinienne à la misère et à la démoralisation ; que, chaque mois, des milliers d'hommes, ruinés et découragés, abandonnaient une terre ingrate où ils n'avaient trouvé que d'amères déceptions !

Or, une fois sur place, qu'ai-je pu constater ?

Le Sionisme vient de franchir une passe difficile, mais la crise, qui a été grave, est en voie de solution.

Les colonies agricoles dont beaucoup ont été fort éprouvées par la guerre, font un gros effort pour arriver au stade où elles seront *self supporting*. En attendant, elles croissent, bien que lentement, en nombre et en population. L'industrie se ranime. De vastes projets s'élaborent. Les allocations de chômage viennent d'être supprimées. Tout compte fait, à la suite des départs de 1926-1927, compensés en partie par les naissances, la population juive totale s'est trouvée réduite de trois mille unités. Cette année, les entrées dépasseront légèrement les sorties. On s'attend pour 1929, si le gouvernement s'y prête, à une nouvelle *alija*, une nouvelle vague d'immigration.

Tels sont les faits, certains, contrôlables, faciles à vérifier.

Quant à l'avenir, je voudrais me garder de faire des prophéties, mais ne puis me dispenser de répondre à ceux qui s'obstinent à prétendre que, pour le Sionisme, il n'y a pas d'avenir.

Certes, ses adversaires n'ont pas de peine à établir qu'entre les espérances du début et les réalités actuelles, il y a de la marge.

En 1919, lorsque la question Sioniste se posait devant la Conférence de la Paix, le Dr Weizmann disait à M. Lansing :

« Par la constitution d'un Foyer national Juif, nous entendons la création en Palestine de conditions telles qu'elles nous permettent d'y établir entre 50 et 60.000 Juifs par an et de les fixer sur le sol. En second lieu des conditions telles que nous soyons autorisés à développer nos institutions, nos écoles et le langage hébraïque, de manière que la Palestine devienne aussi Juive que l'Amérique est Américaine et l'Angleterre Anglaise ¹ ».

Il faut reconnaître que l'on est loin de compte.

L'Organisation Sioniste, depuis lors, a dû accepter les commentaires restrictifs de M. Winston Churchill à la Déclaration Balfour.

D'autre part, nous avons vu qu'en fait, l'immigration juive en Palestine a été très loin d'atteindre les chiffres envisagés par M. le Dr Weizmann ; qu'en 1925, l'année record, il n'y a eu que trente quatre mille immigrants, que cet afflux de population a déterminé une violente crise de chômage et qu'à l'heure actuelle, malgré les instances de l'*Histadrout*, le Gouvernement Palestinien tient actuellement la frontière à peu près fermée ².

Cette rigueur, sans doute s'atténuera pour les années qui viennent, mais on doit s'attendre à ce qu'un accroissement très rapide de la population Juive en Palestine continue à être entravé par deux graves obstacles : la pauvreté du pays et le fait qu'il est déjà occupé par une population plutôt hostile aux nouveaux arrivants.

1. Cit. par PHILIPP GRAVES, *The land of three faiths*, London 1927, p. 199.

2. Il se montre plus large depuis ces derniers mois.

LES ARABES

Aussi longtemps que les Arabes ont eu la crainte d'être submergés par les vagues de l'immigration juive, leur hostilité a été unanime et s'est traduite maintes fois, — en 1920 et 1921 notamment, — par des actes de violence.

Aujourd'hui que cette crainte n'existe plus, ou guère, les choses se présentent autrement.

Du point de vue des relations de la minorité et de la majorité, ni les Juifs, ni les Arabes ne forment plus une masse tout à fait homogène.

Malgré la solidarité de race, le planteur de Petah-Tikva, ou l'ingénieur des usines d'Haïfa ont, à l'égard du problème Arabe, d'autres intérêts et une autre mentalité que le *haloutz* qui travaille chez eux ou les colons de Daganïa et de Nahalal. Pour les premiers, l'Arabe représente, avant tout, une main-d'œuvre docile et qui ne coûte pas cher. Pour les travailleurs Juifs, c'est un compagnon de travail, mais parfois aussi un concurrent.

Quant aux Arabes, le colonel Wedgwood, notre camarade Wedgwood du Labour Party Britannique, fait observer avec raison que, pour se rendre compte de la manière dont ils sont affectés par l'immigration Juive, il est nécessaire de les diviser en quatre catégories : les fellahs, les ouvriers des villes, les bédouïns nomades et les gens des classes moyennes ou des professions libérales ¹.

Les fellahs, en Palestine, sont, pour les deux tiers, comme membres d'une communauté de village, propriétaires du sol qu'ils cultivent. Ce ne sont pas des musul-

1. WEDGWOOD, *The Seventh Dominion*, pp. 8 et suiv., London, 1927

mans fanatiques et moins encore des antisémites. Ils ne demandent pas mieux, si leur village a des terres en trop, que de les vendre, à bon prix, au Kéren Kayémeth. Ils apprécient beaucoup l'argent des Juifs, s'inspirent de leurs exemples au point de vue des méthodes de culture et tirent profit des nouveaux marchés que leur offrent Tel Aviv ou les nouveaux faubourgs d'Haïfa et de Jérusalem.

Quant aux propriétaires de *latifundia* — dans l'Emek par exemple, — ce sont ou c'étaient, en grande partie, des Syriens, dont l'absentéisme avait eu, au point de vue de l'agriculture, des conséquences néfastes. Ils ont vendu des terres aux Juifs pour le double ou le triple de leur valeur et les nouveaux propriétaires ont fait des travaux d'assainissement, construit des routes, organisé la lutte contre la malaria et le trachome, créé des établissements sanitaires, dont profitent les fellahs des villages voisins. Aussi n'y a-t-il, entre ces deux groupes de la population Palestinienne, aucun antagonisme d'intérêts, au contraire.

Les ouvriers indigènes, Arabes et Chrétiens, ont, plus encore que les fellahs, tiré un avantage certain de l'arrivée en Palestine de travailleurs Juifs, dont l'organisation syndicale, nous l'avons vu, a exercé une influence considérable sur le taux des salaires et la durée du travail.

M. Wedgwod se trompe lorsqu'il dit que, dès à présent, beaucoup d'ouvriers Arabes sont membres de l'*Histadrouth*. Leur nombre est infime au contraire. Il y en a deux cents au plus dans la section des cheminots. Mais, directement ou indirectement, l'*Histadrouth* aide les Arabes quand ils font effort pour obtenir de meilleures conditions de travail. Déjà les salaires des indigènes ont sérieusement haussé. Ils vont de 10 à 15 piastres (égypt-

tiennes) ; et les résultats seraient plus considérables encore si le Gouvernement, qui est le grand employeur, se décidait à introduire dans les contrats de travail une clause — souvent réclamée, mais jamais obtenue — qui fixe au même taux la rémunération de ses travailleurs Arabes et Juifs.

On peut se demander toutefois si le jour où il n'y aurait plus de discrimination au point de vue des salaires entre indigènes et Juifs, ceux-ci, plus attirés vers les travaux publics par les salaires devenus rémunérateurs, ne prendraient pas, en grand nombre, la place des Arabes, occupés aujourd'hui soit aux chemins de fer soit à la construction et à l'entretien des routes.

Mais pour le moment, rien de pareil n'existe. Il n'y a pas de chômage parmi les ouvriers indigènes et, d'autre part, ceux-ci sont redevables aux Juifs d'un notable relèvement de leur niveau de vie. Aussi n'y a-t-il pas entre les deux catégories de travailleurs d'animosité ou de conflits ; en général du moins.

Les Nomades, par contre, n'ont pas profité de l'arrivée des Juifs ; et s'il est de leur intérêt de rester des Nomades, aucun progrès de la civilisation ne saurait leur profiter : « Toujours le *ranch*, le *cow-boy*, le nomade sont contraints de se retirer devant la charrue¹ ». C'est une perte, assurément, du point de vue pittoresque. Nous risquons de ne voir plus, dans un prochain avenir, aux rives du Jourdain, les Cheiks aux grands yeux sombres, les « Bédous » aux tentes blanches et noires, si bien décrits par Dorgelès, dans sa *Caravane sans Chameaux*. Mais il ne faudrait pas demander à des Sionistes et moins encore à des hommes d'affaires, de subordonner

1. WEDGWOOD, *loc. cit.*, p. 10.

le développement économique d'un pays à de telles considérations.

La question des Nomades, d'ailleurs, ne présente pas en Palestine l'importance qu'elle aurait, par exemple, en Transjordanie.

On ne trouve guère de Bédouins que dans le Sud, du côté de Beersheba, où il n'y a pas de colonies juives et, en hiver, du côté de Huleh ou de Beisan, où leurs troupeaux pâturent dans les plaines marécageuses de la dépression du Jourdain.

Nous savons que, jusqu'ici, le Gouvernement mandataire s'est refusé à procéder à un cantonnement de ces droits d'usage. Il prétend, au contraire, obliger les Juifs à acheter ces marais aux Nomades, considérés comme propriétaires du sol. Mais, à raison des exigences qui s'affirment, l'opération paraît plus que difficile et ici, par conséquent, nous sommes en présence d'un réel antagonisme d'intérêts. Seulement, répétons-le, il ne s'agit que de petits groupes, auxquels il ne serait pas difficile de faire justice, tout en facilitant les transformations économiques nécessaires.

Restent alors les intellectuels, les gens des classes moyennes, dont M. Wedgwood décrit en ces termes la situation et l'état d'esprit :

« Avant la guerre les intellectuels de Palestine étaient des Syriens, la plupart catholiques et la plupart *francisés*. Beaucoup de *landlords* absentéistes sont encore domiciliés en Syrie et sujets français. Politiquement, socialement et religieusement, ils voient les Anglais et les Juifs d'un mauvais œil et usent de toute leur influence contre le Mandat et la Déclaration Balfour. Ils étaient, sous le régime turc, la classe gouvernante et le sont encore dans une mesure qui n'est pas négligeable. Ce sont eux qui font l'opinion en Pa-

lestine ou qui, du moins, ont de l'argent et s'en servent pour la créer. Vivant parmi les officiels, ils peuvent les influencer plus que tout autre élément.

D'autre part, pour ce qui concerne les Juifs, tous les Arabes des professions libérales : médecins, avocats, fonctionnaires, etc., ressentent la concurrence qui leur est faite par les intellectuels juifs nouveaux-venus. N'étaient ces derniers, ils seraient encore dans une situation privilégiée, étant donné qu'ils représentent l'élément le plus éduqué parmi les natifs.

Quant aux marchands arabes, ils ont aussi une certaine éducation et il n'y a pas, chez eux, d'hostilité religieuse contre les Juifs qui ont de l'argent à dépenser. *Non olet*. De même pour les gros propriétaires fonciers.

Pour ce qui est, enfin, des employeurs de toutes croyances, ils sont mécontents des réclamations de salaires que les Juifs inspirent et aussi de l'esprit d'indépendance que le contact avec les Juifs a développé chez leurs travailleurs, jadis si soumis ¹ ».

Nous ne trouvons rien à reprendre dans cette analyse du colonel Wedgwood.

Du point de vue économique il n'est point douteux que la colonisation juive en Palestine présente, sinon pour certaines minorités, du moins pour la masse de la population Arabe, plus d'avantages que d'inconvénients.

Seulement il n'y a pas que le point de vue économique ou, du moins, le point de vue économique actuel.

Dans les rapports entre les nouveaux-venus et les autochtones, la grande difficulté consiste dans l'éta-

1. WEDGWOOD, *loc cit.*, pp. 11 et 12.

blissement d'un *modus vivendi* entre des civilisations profondément différentes, qui correspondent à tous les grands stades de l'évolution sociale : les Nomades qui prolongent, dans une société où il y a des autos, des chemins de fer et des télégraphes, avec ou sans fil, les temps bibliques ; les Arabes qui, dans l'agriculture comme dans l'industrie, en sont encore ou, à peu près, au moyen âge ; les Juifs enfin, parmi lesquels les gens de l'Agudah sont plus médiévaux que les Arabes eux-mêmes, tandis que les Sionistes, les *haloutzim*, ne sont pas loin de considérer le xx^e siècle comme un siècle arriéré.

Il est inévitable dans ces conditions qu'ils soient vus avec méfiance ; que ceux mêmes qui n'ont pas des intérêts économiques contraires se demandent ce qui adviendrait de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leur religion, le jour où de nouvelles *alijoth*, de nouvelles vagues juives, viendraient à se produire.

Et, sans doute, le conflit redeviendrait aigu si, soutenus par la Puissance mandataire, les Juifs étaient en passe de s'accroître rapidement, et brusquement.

Mais comme il n'en est pas ainsi et que, d'autre part, les Sionistes s'efforcent, en y mettant du leur, d'améliorer leurs rapports avec les Arabes, il est permis d'espérer que les choses, à ce point de vue, iront vers le mieux.

LA PAUVRETÉ DU PAYS

En somme, si l'hostilité des Arabes tend à décroître, c'est, en grande partie, parce qu'ils se sentent moins menacés par l'immigration Juive et que celle-ci ne leur dispute pas, ou guère, les places qu'ils occupent au soleil.

Mais, dans ces conditions, que deviennent les vastes

projets du Sionisme ? Quelles sont les possibilités de développement agricole et industriel d'un pays peu favorisé par la nature et qu'ont épuisé des siècles de mauvais gouvernement et d'exploitation prédatrice ? Peut-on raisonnablement espérer que les progrès de la technique permettront de compenser ces infériorités et et de faire vivre sur ce sol ingrat, une population, et spécialement une population Juive, beaucoup plus nombreuse ?

Ce n'est pas à un passant, à un visiteur, qui n'est ni un agronome, ni un homme d'affaires, que l'on est en droit de demander une réponse à ces questions. Mais pendant que nous étions en Palestine, la Commission d'experts (*Joint Palestine Survey Commission*), qui y avait été envoyée d'accord avec l'Organisation Sioniste, d'autres groupes Juifs s'intéressant aux affaires Palestiniennes, préparait son rapport, et ce rapport vient d'être publié (juillet 1928) ¹.

1. Le Mandat pour la Palestine prévoit dans son article 4 que l'Organisation Sioniste, qui est reconnue, comme Agence Juive pour la Palestine « fera les démarches nécessaires, en liaison avec le Gouvernement de Sa Majesté pour assurer la coopération de tous les Juifs qui veulent contribuer à l'établissement du Foyer national Juif ».

En vue de faciliter cette coopération, l'Organisation Sioniste devra faire des démarches pour l'élargissement de l'Agence Juive et sa reconstitution sur une base plus étendue.

Le 17 janvier 1927, un accord est intervenu entre le Dr Weizmann, au nom de l'Organisation Sioniste et de M. Louis Marshall, au nom d'autres groupes Juifs,

a) sur le principe de l'élargissement de l'Agence Juive.

b) sur la nomination d'un Comité d'experts, chargé de faire une enquête sur l'activité juive en Palestine, étant entendu que, sitôt son rapport déposé, la constitution de la nouvelle Agence Juive suivra.

C'est ainsi que MM. Frankel, Wassermann, Warburg et sir Alfred Mond, assistés d'un nombre imposant d'experts-adjoints ont été nommés membres de cette Commission.

Depuis l'accord s'est fait sur la constitution élargie de la *Jervich Agency* elle-même et cette nouvelle a causé une sensation profonde dans les milieux Juifs qui s'intéressent à la Palestine.

Il emprunte à la personnalité de ses signataires — Lord Melchett (Sir Alfred Mond), D^r Lee K. Frankel, Warburg, Oscar Wassermann — une grande autorité.

Ce sont des Juifs. Ce sont des partisans ardents et convaincus de la reconstitution du Foyer national. Mais aussi des financiers et des capitaines d'industrie de premier plan, habitués à voir les choses comme elles sont, non comme ils voudraient qu'elles soient et aussi peu enclins que possible à verser dans l'utopie, à se laisser emporter sur les ailes de la chimère.

Or, leur avis très net est que, malgré certaines erreurs commises, les résultats obtenus peuvent être considérés comme encourageants pour l'avenir ; qu'il y a place en Palestine pour 80.000 fermes agricoles ; et que, d'autre part, les possibilités de développement industriel du pays sont considérables ¹.

Il semble bien, au surplus, que les experts comptent moins sur l'agriculture proprement dite que sur les plantations et que, pour eux, l'avenir de la colonisation Palestinienne dépendra surtout du succès des grandes entreprises qui paraissent à la veille d'entrer dans la voie des réalisations.

Certes, on s'exposerait à des déceptions, si l'on se figurait que les travaux hydro-électriques de Rutenberg vont, à bref délai, révolutionner la Palestine : un des hommes au monde qui connaissent le mieux ces questions, Juif d'ailleurs et plutôt sympathique au Sionisme, nous mettait en garde contre des espoirs excessifs.

De même, si les richesses minérales de la Mer Morte sont pratiquement illimitées, leur mise à fruit paraît devoir être dispendieuse et difficile. Aussi ne s'attend-on pas, de ce côté, à des développements rapides.

1. V. aux annexes le texte des résolutions des experts.

Par contre, ainsi que nous l'avons déjà dit, les environs de Jaffa et de Tel Aviv sont en train de devenir un véritable jardin des Hespérides et Lord Melcheth a tenu à montrer qu'il avait confiance, en achetant lui-même de vastes terrains pour les plantations.

D'autre part, l'emprunt, longtemps attendu, de £ 4.500.000, par le Gouvernement mandataire avec la garantie du gouvernement britannique, a été mis sur le marché à la fin de 1927. Il sera consacré à des travaux publics, à la construction du port d'Haïfa, à l'amélioration du port de Jaffa, au rachat et au développement du réseau des chemins de fer, dont le nœud sera transporté à Jaffa-Tel Aviv.

On sait que les travaux de construction du port d'Haïfa commenceront dès la fin de cette année. Contrairement à une information du *Times*¹ il n'est pas encore

1. V. *Bulletin Quotidien de la Société d'Etudes et d'Informations Economiques*, 13/7/28, p. 160 :

Le Pipe Line de Mossoul

Une information du *Times* annonce que le choix du port qui doit servir de tête de ligne au pipe line destiné à l'évacuation des pétroles de Mossoul est définitivement fixé. C'est Haïfa, en Palestine, qui serait adopté. On a en effet annoncé mardi dernier à la Chambre des Communes que les travaux du port de Haïfa allaient commencer prochainement et, d'autre part, une dépêche de Jérusalem déclare que, suivant la presse Arabe, le pipe line de Mossoul aboutira à Haïfa et non pas à Alexandrette ou même à Tripoli. Les journaux arabes affirment que les sociétés française et américaine intéressées à l'exploitation des pétroles de Mossoul, que nous étudions précisément un peu plus loin, auraient acquiescé à ce projet, qui aurait pour effet de placer tout le système de production et d'écoulement des pétroles de Mossoul sous le contrôle de l'Angleterre au point de vue politique.

Nous avons nous-mêmes indiqué, à plusieurs reprises, l'importance de ce choix. Il s'agit en effet, de savoir d'une part quel sera le grand port du Levant, d'autre part si l'indépendance de la France au point de vue de son approvisionnement en pétrole sera assurée. Or le grand port du Levant a toutes chances d'être celui où se fera le trafic maritime du pétrole. D'autre part, l'approvisionnement français aurait été, en partie

décidé que ce port sera la tête de ligne du *pipe line* des pétroles de Mossoul, mais il ne semble pas que les Français se fassent beaucoup d'illusions sur leurs chances de voir choisir un autre tracé.

On peut donc prévoir, qu'avant peu d'années, deux changements essentiels se seront produits dans la situation économique de la Palestine : les villes jumelles de

au moins, mieux garanti si le débouché du pipe line avait été situé à Alexandrette ou à Beyrouth. La désignation de cette première ville semblait justifiée par toutes sortes de raisons : moindre trajet, Alexandrette est en effet située à peu près à la même latitude que Mossoul. Le trajet était donc plus court. De plus, sécurité plus grande. Les territoires traversés étaient en effet à peu près totalement pacifiés et à l'abri des pillards.

Les Anglais ont tenu au choix de Haïfa parce qu'ainsi le pipe line est tout entier en pays placé sous mandat britannique et que le port lui-même est en Palestine, soumis au contrôle anglais. Cependant, de la région pétrolifère à Haïfa, la distance est beaucoup plus longue que jusqu'à Tripoli, Souédié ou Alexandrette ; d'autre part un conduit dirigé vers Haïfa traverserait une portion de désert peu fréquentée où il se trouverait sans cesse exposé aux exploits destructeurs des Bédouins et, notamment, des Ouahabites. Les difficultés de surveillance et d'entretien qui en résulteraient, et par suite les dépenses, seraient au contraire atténuées dans une large mesure si le pipe line empruntait le territoire sous mandat français. Il ne quitterait guère, en effet, les zones de sécurité, car le long des solitudes franchies s'échelonnent en Irak aussi bien qu'en Syrie, des postes militaires dont les garnisons rayonnent constamment alentour.

Il faut, pour comprendre la décision que nous venons de signaler, se rappeler que les Anglais détiennent presque la moitié des intérêts de la *Turkish Petroleum* contre à peine un quart aux Français et un quart aux Américains. Encore faut-il se consoler en constatant que le point choisi pour l'arrivée du pipe line n'est pas situé sur le Golfe Persique ; comme il en avait été un temps question.

On se souvient par ailleurs que, par l'accord de San Remo la France autorisait simplement l'établissement de deux pipe lines à travers sa sphère d'influence syrienne et s'engageait à faciliter, aux points d'aboutissements, l'installation des dépôts, gares, raffineries, quais de débarquement, etc. Peut-on espérer au moins, si l'on tient la construction du pipe line Mossoul-Haïfa pour définitivement décidée, comme paraît l'indiquer l'information du *Times*, qu'au cas où l'installation du second pipe line serait envisagée, il sera tenu davantage compte des intérêts français ?

Jaffa-Tel Aviv seront le centre d'une zone très étendue de plantations ; Haïfa, d'autre part, sera devenue le grand port du Levant.

Il faudrait assurément ne pas apprécier à leur valeur l'activité et l'ingéniosité des Juifs, pour n'être pas convaincu qu'ils tireront large profit de ces situations nouvelles ; et cela seul suffirait à justifier l'optimisme de la Commission des Experts.

Mais pour ce qui est des objectifs spécifiquement Sionistes, c'est une autre affaire.

La préoccupation dominante de l'Organisation Sioniste a toujours été, jusqu'ici, de favoriser le retour à la terre, d'étendre le domaine collectif du Fonds national, même pour la propriété urbaine, d'exclure, dans les colonies agricoles, le travail salarié, d'encourager la coopération sous toutes ses formes.

Or qu'il s'agisse de l'agriculture ou de l'industrie, Lord Melchett et consorts aboutissent à des conclusions diamétralement opposées.

En ce qui concerne d'abord l'agriculture :

« Les experts sont d'avis que la création de nouvelles colonies du type *kvoutza* n'est pas désirable. Cependant les *kvoutzoth* existantes devraient être conservées ou transformées en écoles agricoles. »

« Les experts sont en faveur de la propriété individuelle pour les terrains. A côté des fonds de terre appartenant au *Kéren Kayémeth* et qui sont inaliénables, l'Agence Juive devrait constituer un fonds de terrains pouvant devenir la propriété personnelle des colons Juifs. »

« Les experts s'opposent au système qui empêche les fermiers d'avoir recours à la main-d'œuvre étrangère. »

On veut bien, par conséquent, ne pas dissoudre les colonies communistes. On accepte de laisser intact le

domaine collectif du *Kéren Kayémeth*. Mais on propose formellement à l'*Agence Juive* de constituer un nouveau fonds de terrains, pouvant devenir la propriété personnelle des colons, en autorisant ceux-ci à employer de la main-d'œuvre étrangère.

Pour ce qui concerne l'industrie, les conclusions de la Commission ne sont pas moins caractéristiques. Elles témoignent d'une mentalité très différente de celle qui dominait jusqu'à présent dans les milieux Sionistes :

« Les experts comprennent les aspirations des ouvriers ayant pour but d'améliorer leur situation économique et sociale. Ils croient d'autre part que le progrès industriel ne peut être assuré que si le capital investi rapporte un certain intérêt minimum et que c'est par le développement industriel que l'amélioration de la situation économique et sociale des ouvriers peut être atteinte. Un organisme appelé à trancher les différents industriels devrait être créé pour éviter à l'industrie et aux ouvriers les dommages résultant des fréquentes collisions d'intérêts entre les entrepreneurs et les ouvriers. Les organisations coopératives des producteurs et des consommateurs devraient être fondées sur les principes habituels des affaires et non sur des théories doctrinaires. »

Ici encore, MM. les Experts sont trop libéraux pour prendre à l'égard des organisations de travailleurs une attitude hostile. Mais il n'est pas nécessaire de souligner certains passages de leurs résolutions pour faire apparaître l'esprit « bourgeois » qui les inspire.

Il est de simple justice d'ajouter qu'à d'autres points de vue, leur rapport contient des choses excellentes : notamment lorsqu'ils réclament du Gouvernement mandataire des interventions plus larges, plus efficaces dans le domaine de l'enseignement, de l'hygiène, des travaux

publics, et aussi « des mesures pour assurer l'établissement des Juifs sur le sol Palestinien ».

On peut prévoir que leurs suggestions, en ce qui concerne les colonies ou les coopératives, soulèveront dans les milieux intéressés l'opposition la plus vive ¹.

Mais étant donné leur influence, leurs moyens d'action, le rôle important qu'ils semblent devoir prendre dans l'Agence Juive élargie (par l'adjonction de non-Sionistes) cette opposition ne les empêchera pas de donner suite à leurs projets.

Il faut donc s'attendre à ce que, dans une dizaine d'années, si bien entendu rien de catastrophique n'arrive, la communauté Juive de Palestine ne ressemble plus du tout à ce qu'elle est aujourd'hui ; elle comptera sans doute plus de travailleurs, en chiffres absolus, mais l'importance relative d'autres catégories sociales aura grandi et, entre elles, les affinités de races compteront moins que les oppositions d'intérêts.

Dans ce pays resté Arabe au point de vue de la majorité numérique et dont l'Angleterre s'efforcera de conserver le contrôle, il y aura un Foyer national Juif, que l'on peut espérer large et prospère. Mais on peut douter qu'il ressemble à celui que les premiers Sionistes avaient rêvé.

En écrivant ces lignes, trois mois après avoir quitté Jérusalem, je me prends à craindre que nos amis de là-bas si jamais ils les lisent, n'en éprouvent quelque déception. Ils se demanderont si, à la réflexion, j'ai laissé refroidir l'enthousiasme que leur foi ardente m'avait inspiré. Ils m'adresseront peut-être le reproche que j'ai

¹ Nous apprenons qu'en présence des réclamations sionistes des amendements ont été apportés ultérieurement dans l'interprétation du rapport en ce qui concerne les *kvouzoth* et le *Kéren Kayémeth*.

fait si souvent à d'autres : de sous-évaluer l'importance du facteur moral, de donner par contre, trop de poids aux réalités matérielles, de ne prévoir que le probable, sans compter suffisamment avec l'imprévu.

Je les adjure cependant de ne pas se méprendre sur ma véritable pensée.

On peut croire qu'Haïfa deviendra un grand port pétrolier, que les actionnaires de la *Haïfa Bay Co* en tireront de sérieux avantages, que les capitalistes anglais ou américains qui plantent des orangers dans la plaine de Saron feront une bonne affaire, bref, que la colonisation Sioniste proprement dite ne sera pas la seule colonisation juive en Palestine, sans douter pour cela de l'avenir du Sionisme.

Du point de vue sociologique, le colon de Daganïa ou de Nahalal, le *haloutz* qui casse des cailloux sur les routes ou qui travaille dans les plantations de Petah Tikva, la maçon ou le terrassier du *Solel Boneh*, le secrétaire d'une section locale de l'*Histadrout*, sont des personnages plus intéressants que des banquiers américains ou des hommes d'affaires anglais.

Si la Palestine grâce aux initiatives de ces derniers devait devenir une colonie comme une autre, ce serait en somme un fait insignifiant dans l'ensemble de l'évolution du monde capitaliste. Ce qui fait précisément, pour beaucoup, l'intérêt passionné qu'elle inspire, c'est que la Palestine n'est point une colonie comme une autre, qu'elle est au contraire, plus que toute autre, un champ merveilleux d'expériences sociales, tout fleuri d'idéalisme.

Les Juifs n'ont pas eu besoin de recréer leur foyer pour que le monde entier soit convaincu de leur maîtrise d'hommes d'affaires. Mais que des milliers d'entre eux aient eu l'héroïsme de s'orienter vers une vie nouvelle, pleine

de risques et de périls, de s'exposer aux plus dures épreuves, de consentir aux plus pénibles sacrifices, pour fonder un Foyer National qui soit, avant tout, un Foyer spirituel, un centre de rayonnement de la pensée juive dans le monde, voilà ce qui compte, voilà ce qui vaut plus que d'avancer des capitaux pour construire un port ou pour faire des plantations.

Qu'importe dès lors, qu'à côté d'eux, d'autres hommes, Juifs aussi, et même Sionistes, mettent en pratique d'autres méthodes, fondées, moins sur l'effort personnel que sur le travail d'autrui. Elles peuvent être lucratives. Elles peuvent avoir pour résultat d'accroître la population juive en Palestine. Elles peuvent créer de la richesse. Elles n'en sont pas moins en contradiction certaine avec cette loi de justice que les prophètes d'Israël ont écrite en traits de feu :

« Car voici, je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et on ne se souviendra plus des choses passées, et elles ne reviendront plus dans l'esprit...

Il n'y aura plus désormais aucun enfant qui vive peu de jours, ni aucun vieillard qui n'accomplisse le temps de sa vie, car celui qui mourra âgé de cent ans sera maudit.

Même ils bâtiront des maisons et ils y habiteront ; ils planteront des vignes et ils en mangeront le fruit.

Ils ne bâtiront pas de maisons pour qu'un autre y habite ; ils ne planteront pas des vignes pour qu'un autre en mange le fruit ; car les jours de mon peuple égaleront les jours des arbres et mes élus verront vieillir l'ouvrage de leurs mains » (Esaï LVX).

Que de millions d'hommes depuis vingt cinq siècles ont bu ces paroles et se sont réchauffés à cette flamme.

Les Sionistes l'ont ravivée. Ils font revivre la langue et la terre des aïeux. Ils luttent et ils souffrent

pour la justice. Ils pratiquent la religion du travail. Ils veulent, avant tout, être des hommes libres, affranchis de toute servitude et de toute exploitation. Qu'ils tiennent bon. Qu'ils continuent à opposer leur magnifique intransigeance à toutes les causes d'amoindrissement de leur idéal ; et, grandis, exaltés, fortifiés par leur effort même, ils verront s'accomplir la parole du Prophète :

« Je ramènerai de leur captivité ceux de mon peuple d'Israel qui auront été emmenés captifs ; et on rebâtera les villes désertes et on les habitera ; ils planteront des vignes et ils en boiront le vin ; ils feront aussi des jardins et ils en mangeront les fruits. Je les planterai sur leur terre et ils n'en seront plus arrachés » (Amos VIII, IX).

Et maintenant un mot pour conclure.

On me dira sans doute : que devient Marx dans tout ceci ? Les expériences sociales qui se poursuivent en Palestine ne vont-elles pas directement à l'encontre de sa conception matérialiste de l'histoire ?

C'est bien l'avis de mon ami Ramsay Mac Donald, qui n'a jamais été tendre pour les Marxistes.

Lorsqu'il visita la Terre Sainte, en 1922, il écrivait :

« Rien n'est plus étrange pour le matérialiste blasé et pour l'homme du monde, que de voir comment dans ces dernières années, les Juifs de tous les pays sous le soleil — aussi bien les prolétaires chez qui toute tradition nationale ou religieuse avait été rompue, que les bourgeois dont la prospérité avait produit le même résultat — aient entendu l'appel des ancêtres et laissé leurs cœurs retourner à la Palestine ¹. »

1. RAMSAY MAC DONALD, *A Socialist in Palestine. Jewish Socialist Labour Confederation Poale Zion*, London 1922.

De telles « influences en retour » à vrai dire, ne peuvent étonner que ceux qui ont une conception étriquée, desséchée, momifiée du marxisme.

Par contre, lorsque je suis revenu de Palestine et eus l'occasion de dire ce que j'avais vu à un autre de mes amis, Juif de Russie, marxiste et aussi âprement anti-revisioniste qu'anti-bolcheviste, il me répondit :

« Les plantations ? Le port d'Haïfa ? Vous me dites que ces travaux réclameront de la main-d'œuvre. Oui, mais ce sera, sauf exception, de la main-d'œuvre arabe. Non de la main-d'œuvre juive. Les lois d'airain de l'évolution économique finissent toujours par s'imposer... »

Peut-être avait-il raison. Mais il avait raison comme avaient raison ces marxistes d'il y a quarante ans, qui n'avaient pour les coopérateurs socialistes belges, que dédain et sarcasmes. La Coopération n'est pas une panacée. Le Sionisme non plus. C'est une utopie de croire que l'un ou l'autre qui, *nolens volens*, s'inspirent du socialisme, puissent réaliser le socialisme. Mais ils peuvent aider à sa réalisation. Ils introduisent, dans l'organisation capitaliste, des germes de socialisme. C'est une raison suffisante pour qu'aucun socialiste ne leur refuse sa sympathie et son appui.

D^r JEANNE-EMILE VANDERVELDE

**LES ŒUVRES D'ASSISTANCE
EN PALESTINE JUIVE**

HOPITAUX, écoles, prisons, prisons-écoles, hôpitaux, prisons, voilà des endroits qu'on tient communément pour assez lugubres.

Moi qui, depuis l'époque où j'ai cessé de fréquenter l'école pour mon compte personnel, ai coutume de passer dans ces endroits le plus clair de mon temps, j'y ai vu certes bien des choses affligeantes, j'y ai entendu d'humbles, de pauvres confidences, j'y ai surpris ces confessions plus touchantes de n'être pas dites et qu'on « voit » au lieu de les entendre, aveux souvent d'autant plus désespérés que, s'ils sont l'expression du désespoir, ceux qui les font n'en savent rien. J'ai rencontré la douleur, l'impuissance, la résignation, j'ai ressenti tantôt la fièvre joyeuse du travail, tantôt le découragement ou la colère devant la lourde et silencieuse injustice de la vie et des choses. J'ai éprouvé, dans ces endroits « tristes », souvent de la lassitude et presque toujours de la sympathie, mais jamais de l'ennui.

Il y a certain petit escalier d'hôpital auquel il me suffit de songer pour respirer à nouveau cette odeur de formol et de moisi...

Lorsqu'on était appelé la nuit, on sortait de sa chambre tiède de la « Maison des Résidents », on traversait, souvent sous la pluie, une grande cour sombre, on passait — et toujours, je dois le dire, très allègrement — devant la porte noire du dépôt mortuaire et on grim-pait, poussé par le courant d'air assez violent qui soufflait entre les murailles décrépies, les marches bleues usées du petit escalier ; il menait au grand corridor majestueux faiblement éclairé (c'était la guerre) sur lequel

s'ouvraient les vastes salles aux hautes fenêtres du vieil Hôtel-Dieu construit au XVIII^e siècle.

Il y a aussi le petit escalier de fer de la prison, où les pas résonnent d'une façon particulière. On y arrive après avoir traversé un vaste préau central où tout luit d'une morne propreté et où flotte une autre odeur : soupe aux choux et corps moins bien tenus que les cellules...

Escaliers de pierre ou de fer, peu plaisants au pied, à l'œil et au nez, je vous ai souvent gravis, apportant du dehors de la mélancolie ou du souci, et toujours j'ai rencontré sur vos marches je ne sais quel réconfort mystérieux et imprévu, alors que, si souvent, dans les lieux dits « de plaisir » — dancings, théâtres, salons... — une détresse accablante et contradictoire m'a fait plier les épaules et détourner les yeux.

Avec des goûts aussi bizarres, il était certain que j'accepterais avec joie de me charger, pour ma part — pour ma très petite part — de l'enquête entreprise en Palestine par mon mari, d'y visiter les œuvres d'assistance. Je n'ai pas trouvé du tout que le temps consacré à ces visites fût du temps perdu pour le voyage — l'enivrant voyage ! — et pour le pittoresque, bien au contraire.

A ce propos, je cède à l'envie de raconter une petite histoire :

Il me souvient d'avoir visité Tanger en compagnie d'un groupe d'amis. Il y avait, dans ce groupe, une vive et spirituelle créature, femme d'un éminent physiologiste. Il y avait aussi une jeune « docteur en sciences » pourvue de diplômes et aussi d'idées un peu démodées sur la grâce féminine, le sentiment et l'élégance. C'était une personne sympathique, mais en somme légèrement affectée, et qui levait toujours le petit doigt un peu trop haut quand elle buvait du thé.

Avant l'escale, le groupe, très excité, plein d'une ferveur d'orientalisme toute neuve et bien touchante, bavardait, préparant l'excursion du lendemain, repérant sur le plan le petit souk et le grand souk, et les deux dames échangeaient les propos que voici :

— « Nous ne manquerons pas, dit la première, d'aller, s'il y en a un, voir le Marché aux Poissons. »

— « Oh ! dit d'un air dégoûté la languissante universitaire, pourquoi le Marché aux Poissons ? Allons voir plutôt le Marché aux Fleurs... »

A quoi il lui fut répondu un : « Moi, Mademoiselle, j'aime mieux le poisson que les fleurs ! » fort péremptoire, et que goûtèrent beaucoup les assistants.

Je ne puis m'empêcher de songer à cette impertinente réplique, lorsque je vois de certains amateurs d'art, d'exotisme, de beauté (?), faire les renchéris et les indifférents s'il est question de leur montrer une usine ou un hôpital. Eux aussi, je les trouve démodés, tour d'ivoire et 1890. Et de plus, je trouve qu'ils manquent d'intelligence, de curiosité, et pour tout dire de sensibilité.

Le pittoresque involontaire est le seul vrai, il faut le chercher où il est, et il est au moins autant dans la vie quotidienne d'un pays, que dans des considérations trop exclusivement esthétiques ou archéologiques.

Peut-être la beauté, comme le bonheur, est-elle mieux perçue par ceux qui ne font pas de sa recherche leur but exclusif.

C'est dans les endroits où les hommes travaillent et dans ceux où ils souffrent, qu'on apprend à voir, non pas seulement le dessous des choses, mais aussi le fond des choses, ce qui est un peu différent. Evidemment, cela ne va pas sans inconvénients. Cela rend exigeante sur la sincérité, sévère au « chiqué », hostile aux dames patron-

nesses, insensible aux « drames du cœur », ironique le plus souvent, volontiers brutale devant l'hypocrisie, et somme toute d'un commerce assez épineux. Toutefois, cette amertume a quelque chose de salubre et finalement d'assez joyeux, par la raison qu'on respire mieux à l'air libre que dans le plus joli salon du monde.

La salle d'attente d'une consultation d'hôpital, pour ceux qui savent regarder — et cela s'apprend peu à peu — voilà qui donne une idée générale juste et saisissante des conditions ethnographiques, sociales et linguistiques d'une ville, des mœurs et des costumes de sa population. Nous verrons plus loin que les œuvres d'assistance ont, à Jérusalem, une tâche bien plus lourde qu'à Tel Aviv, et que cette tâche est d'un caractère tout différent. C'est ce que l'on comprend d'abord si l'on compare à une salle d'attente de la polyclinique mutualiste ouvrière de Tel Aviv, l'une de celles de l'Hôpital Rothschild à Jérusalem. Ici, une majorité de jeunes êtres propres, au regard franc dans un visage souvent maigre et creusé. Là, au contraire, à côté de quelques types modernes et occidentaux, beaucoup de haillons sordides et magnifiques, une saleté auguste, des papillotes, des barbes, de majestueux vieillards à la Rembrandt, des perruques sur la tête des femmes, de douces Yéménites pareilles à des gazelles, des Boukhariens aux beaux yeux, des Juifs de Bagdad rêveurs et paresseux, tout un « Lumpen-Proletariat » qui évoque de malodorantes et mystérieuses ruelles dans le bas Jérusalem. A la vue des clients de cette consultation, on sent tout à coup le comique « des préceptes élémentaires d'hygiène » qu'on voudrait lui faire accepter, et le mot « urbanisme » prend une saveur nouvelle et comme fantastique. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette tâche, pour difficile qu'elle soit, n'a pas rebuté les Sionistes, qu'ils s'y sentent attelés

courageusement, que déjà des résultats sont atteints et que je suis certaine d'une amélioration croissante.

C'est donc sans avoir le moins du monde le sentiment de sacrifier quelque chose de mes aspirations de touriste que j'ai entrepris mes visites, dont j'ai rapporté quelques renseignements et quelques impressions.

Au point de vue des « renseignements » on ne trouvera pas ici une monographie complète, avec chiffres et statistiques, de toutes les œuvres d'assistance en Palestine. Le court séjour que j'y ai fait ne me permet pas de rien ajouter aux rapports détaillés, étudiés, que publient l'Exécutif Sioniste, Hadassah et les Mutualités Ouvrières. Mon objet d'ailleurs, dans ce domaine, est plutôt d'indiquer, dans les grandes lignes, l'organisation et les caractéristiques de l'assistance en Palestine.

Quant aux « impressions » ...elles n'ont naturellement qu'une valeur toute subjective. Je n'avais pas fait de lectures préparatoires sur le Sionisme. Les livres des Tharaud, quelques-uns de ceux de Zangwill, de Spire, de Fleg, la charmante « Histoire de Tevie » de Reb Scholem Aleichem, quelques numéros de « Palestine », peuvent donner une vive et sympathique curiosité à l'égard de la race et des mœurs juives : ils ne constituent certes pas une documentation, non plus que les propos d'un certain nombre de juifs riches de Bruxelles ou du Caire, propos où les Sionistes apparaissent comme des êtres inquiétants, incompréhensibles et subversifs, mais qui, à part cela, n'apprennent pas grand chose aux auditeurs.

Je suis donc arrivée en Palestine avec cette parfaite absence de parti pris qui devrait toujours accompagner l'ignorance. J'ai regardé d'un esprit non prévenu et avec toute mon attention. J'avais quelques points solides de comparaison avec l'Europe, et voici ce que j'ai vu.

*
* *

Il existe, dans tous les pays d'Occident, une « Assistance Publique » qui dépend du gouvernement. D'autre part, c'est à la fois un privilège et une obligation pour les communes (obligation et privilège dont l'étendue varie selon le pays) de venir en aide aux indigents qui se trouvent malades ou nécessiteux sur leur territoire. L'institution du « domicile de secours » fait qu'elles ont à intervenir, au moins pécuniairement, dans le traitement des indigents domiciliés dans la localité, même s'ils ont dû être secourus sur le territoire d'une autre commune.

Tel qu'il est, le système est loin d'être parfait, ou même suffisant, mais il constitue une garantie importante. L'initiative privée, sous forme d'œuvres, l'esprit de solidarité et de prévoyance, sous forme de mutualités, ont à combler les lacunes, et Dieu sait s'il y en a, mais il existe tout de même pour les malades un minimum de secours sur lequel on peut compter.

En est-il de même pour les Juifs de Palestine ? Certainement non. La Palestine n'a cessé que depuis relativement peu de temps de faire partie de la Turquie ; on peut donc très bien concevoir que, comme la Turquie ou l'Égypte, elle n'ait pas encore d'Assistance Publique au sens où on la comprend en Europe, mais on doit espérer que cela changera bientôt.

D'autre part, les Sionistes immigrés et, avant eux, le baron de Rothschild, avaient, tant pour eux-mêmes que pour autrui — il faut entendre par « autrui » les vieux juifs traditionalistes du Mur des Pleurs, et tous ceux qui leur ressemblent — des exigences sanitaires bien différentes de la séculaire indifférence orientale en ces

matières. Ils se sont donc mis à l'œuvre, et, ce que l'Assistance Publique ne faisait pas, l'Assistance Privée s'est efforcée de le faire.

Elle s'y est efforcée de bien des façons. Pour ne citer que les plus considérables parmi les œuvres, il y a Hadassah, il y a les Mutualités Ouvrières. Il y a eu, avant cela, les très belles, très utiles et très nombreuses Fondations Rothschild, et notamment cet hôpital Rothschild de Jérusalem, modèle du genre, qui s'est installé vaillamment là où la besogne était le plus difficile.

Cet hôpital, devenu insuffisant, a été agrandi par Hadassah. Qu'est-ce donc que Hadassah ?

Hadassah, c'est le nom hébreu d'une association américaine de femmes juives sionistes, dont le but était de s'occuper de l'aide aux malades et de la protection de l'Enfance en Palestine. Hadassah, qui dépend maintenant du Kéren Hayessod, est devenu un véritable Ministère Privé de l'Assistance Publique (et aussi, à certains égards, de l'Instruction Publique — mais nous ne parlons ici que des organisations médicales).

Hadassah fonde (ou agrandit), dirige, entretient, à Haïfa, Jérusalem, Safed, Tibériade, ailleurs encore, des hôpitaux et des cliniques de traitement, ainsi que des polycliniques, où sont rassemblées toutes les consultations de médecine générale, de chirurgie et de spécialités pour les malades venus de l'extérieur. J'ai visité plusieurs de ces hôpitaux et de ces polycliniques, qui répondent parfaitement à leur objet.

Hadassah est en train de construire, un peu en dehors de Jérusalem, un très beau « Centre de Santé » selon le canon américain.

Mais l'œuvre la plus chère au cœur de Hadassah, — on peut voir celle-ci en la personne de Miss Szold, qui est devenue membre de l'Exécutif Sioniste sans cesser d'être

l'âme de Hadassah — cette œuvre, c'est celle des Consultations de Nourrissons. Tout le monde sait ou à peu près ce que c'est qu'une consultation de nourrissons. Cela consiste essentiellement en une ou plusieurs salles situées dans un quartier populeux, où l'on trouve des pèse-bébés, des dames patronnesses, des infirmières-visiteuses — ceci compensant cela — où, une fois par semaine, les mères sont invitées à venir déshabiller leur enfant, à le faire peser, examiner par un médecin compétent et où elles reçoivent les conseils nécessaires — si simples et généralement si mal suivis, parce qu'en puériculture comme en d'autres domaines, si la vérité est une, l'erreur est multiple — en ce qui concerne le régime, l'hygiène, et les petites maladies de l'enfant.

Une consultation de nourrissons en Palestine, c'est cela évidemment... et pourtant comme c'est différent !

Les quatre ou cinq consultations de nourrissons de Jérusalem se sont résolument installées, en effet, dans les quartiers les plus populeux et même les plus misérables de la ville. Pour y arriver, il ne faut compter que sur ses pauvres pieds du bon Dieu, car tes murs sacrés, ô Jérusalem, ne livrent point passage aux voitures — mais tes pavés pointus sont bien cruels ! On va par les rues moyenâgeuses, étroites, dont les détours sont si imprévus qu'on se perd tout de suite, et c'est pourquoi l'on ne saurait se passer du Baedeker. On va, sous le généreux soleil, et c'est pourquoi l'on ne saurait se passer d'ombrelle. On va, les mouches innombrables et répugnantes vous entourent, et c'est pourquoi l'on ne saurait se passer du chasse-mouches. Il arrive alors, qu'en essayant de résoudre le problème insoluble qui consiste à manier simultanément le chasse-mouches, l'ombrelle et le Baedeker, on se trouve nez à nez avec un doux, mais encombrant chameau, et qu'en reculant pour l'évi-

ter, on se trouve dos à dos avec un âne. Ane et chameau d'ailleurs, si patients, si sympathiques, chacun dans leur genre, surtout les beaux petits ânes gris, dont on voudrait caresser le nez velouté.

On regarde, on écoute. Des cris, des appels chantants montent de la foule, et cette foule est étonnante. Voici les clients et les clientes pittoresques de l'hôpital Rothschild. Voici, gardant le haut du pavé, l'« abaye » tenant à peine aux épaules et balayant négligemment tout ce qui, de droite ou de gauche, les frôle, de nobles personnages arabes en robes de cotonette rayée et dont un bourrelet noir retient sur la tête le voile flottant. Voici des paquets noirs : ce sont des femmes arabes. Ici le tchar-tchaf n'est pas une plaisanterie ou, comme au Caire, un seyant bout de voilette ; sous le triple voile, c'est à peine si l'on devine les yeux humides et sombres et les mouvements du cou. Par contre, voici, à la fois désinvoltes et plantureuses, les Bethléemites chrétiennes, au corsage brodé, toutes tintantes de chaînes d'argent, et la face épanouie sous un haut hennin blanc. Et voici des enfants, des nuées d'enfants, agiles et criards, petits Arabes et petits Juifs aux beaux yeux, hélas bordés de mouches qu'ils ne chassent pas, aux beaux yeux que ronge si souvent la conjonctivite granuleuse, l'affreux trachome qui fait tant d'aveugles dans tout l'Orient.

Soudain, on pousse une porte, pareille à toutes les autres. Et voici le pèse-bébé, le lavabo qui paraît providentiel, voici l'atmosphère nette, voici, rassurantes, connues, amies, la coiffe et les manchettes blanches de la nurse. Cette modeste consultation, quelle valeur elle prend, dans ce milieu et n'est-elle pas, vraiment, bien différentes, de celles d'Occident ? Il suffit de voir, côte à côte, allaitant leurs petits, cette jeune mère arabe, d'une

douceur animale, et cette petite Russe, aux pommettes saillantes, au visage serré...

C'est une des meilleures idées de Hadassah, d'avoir ouvert ses « Infant's Welfare » à toutes les mamans, à tous les bébés, sans distinction de race ou de religion. Elle y a quelque mérite, car, si ses ressources sont limitées, ses besoins sont immenses et il ne faut pas oublier qu'elle n'a à compter, pour y subvenir, que sur la solidarité juive internationale. Mais quelle fierté, et quelle récompense, que d'avoir réussi à faire descendre la mortalité infantile, parmi les clientes assidues de l'une de ses consultations (à Haïfa), du chiffre effrayant de 75 à 80 % à celui de 11 %.

Pareil chiffre pourrait être considéré en Occident comme assez satisfaisant, mais, dans les conditions d'hygiène de la ville où il a été atteint, il représente un véritable triomphe. Et, puisqu'on a pu y arriver dans un endroit donné, on peut espérer que la lutte contre mouches, contre la saleté, contre l'ignorance, contre les erreurs de régime, donnera partout en Palestine les mêmes résultats.

On voit, aux murs de ces consultations, de ces amusantes pancartes où les Américains appliquent, à la croisade pour l'hygiène, les procédés les plus modernes de la publicité. Mais Hadassah — c'est encore une de ses bonnes idées — a très bien compris qu'il fallait donner à la clientèle de ses Infant's Welfare, de plus immédiates leçons de choses. Voici des casseroles, des biberons, toute une cuisine modèle pour enfants. Voici une grande poupée et sa layette, qui permettra « d'apprendre » pratiquement, à des femmes-enfants, ce qu'il serait peut-être difficile de leur faire « comprendre ». Voici, inattendu, le berceau-garde-manger, qui concilie les nécessités de l'aération avec celles de la lutte contre les terribles

mouches. Et ce « berceau » en toile métallique a ceci d'intéressant qu'il ne coûte presque rien et peut être fabriqué très facilement à domicile. Si l'on veut qu'un procédé quelconque soit généralement adopté, il faut avant tout qu'il soit simple et peu coûteux.

De même, si l'on veut qu'une « œuvre », quelle qu'elle soit, ait une réelle utilité sociale, il faut avant tout qu'elle ne coûte pas cher et puisse donc s'étendre facilement. C'est pourquoi je n'aime guère les trop beaux *sanatoria* ; je préfère, à cents lits dans des établissements de luxe, mille ou même deux cents lits dans des baraquements, si ces baraquements sont salubres et, si le régime y est bon.

Hadassah a parfaitement compris cela, en ce qui concerne ses consultations de nourrissons. Etablies dans des quartiers pauvres, elles ne diffèrent des maisons voisines que par leur propreté et leur aménagement. En dehors de l'avantage pratique et social qu'il y a à réduire les frais autant que possible, il y a là un avantage moral, résultant du fait que les pauvres gens se sentent mieux « chez eux » dans un milieu qui n'est pas trop différent du leur. Il y a aussi un avantage, au point de vue de l'enseignement de l'hygiène, à montrer qu'on peut, même dans une vieille et pauvre maison, même au cœur d'un vieux quartier, se conformer à ses préceptes élémentaires.

A ce point de vue, dois-je avouer que de somptueux établissements, comme à Jérusalem, le futur « Centre de Santé » Lina et Natan Strauss, ou comme, près de Jérusalem, l'Orphelinat Hébraïque, me paraissent moins « raisonnables » que les modestes et utiles *Infant's Welfare* ? Mais ceci est à peine une critique, et je sais bien que le désir des donateurs n'est pas toujours conforme à l'idéal « extensif » qui me paraît devoir être celui des œuvres sociales.

* * *

On me pardonnera, et de m'être étendue un peu longuement sur cet outil précieux que constitue, dans la lutte contre la mortalité infantile, la consultation de nourrissons, et, sans vouloir donner une liste « complète » de tout ce que fait Hadassah, de passer immédiatement à l'œuvre entreprise par les Mutualités Ouvrières.

Lorsque, en auto, on quitte Jérusalem pour entreprendre la tournée des colonies agricoles, on roule d'abord pendant plusieurs heures sur une très bonne route (Il y a au moins deux bonnes routes en Palestine). Après Afuleh, on s'engage dans des chemins où, certainement, un tracteur serait souvent mieux à sa place qu'une auto. Ces chemins, d'ailleurs, représentent un gros effort des Sionistes, qui les ont créés seuls. Ils traversent les champs magnifiques et les vignes de la plaine d'Esdrélon, naguère presque en friche, et dont les Sionistes sont en train de refaire une « Terre Promise ».

On a le temps, sur ce chemin, de mesurer combien on est loin. On est à mille cahots au moins d'Afuleh, centre d'ailleurs lui-même bien humble et bien lointain ; on va vers une montagne grise et nue, et l'on apprend que là commence le changeant domaine des Bédouins nomades.

Cependant, l'on arrive à Aïn-Harod, aux pauvres baraquements de bois provisoires de la colonie, qui vont bientôt être abandonnés pour les bâtiments coquets que l'on achève actuellement. Ce « sera » charmant cette colonie, mais pour le moment, non, ce ne doit pas être charmant d'habiter ces baraques, dans ce désert.

Or, on entre, on visite d'abord, dans l'une de ces

baragues, une nursery toute riante d'enfants magnifiques, puis on est conduit à une autre baraque : l'Hôpital ! Et alors, on retrouve, au fond de cette solitude, dans ce campement, on retrouve l'Antisepsie, la Prophylaxie et la Civilisation — sous la forme d'un Stérilisateur.

Stérilisateur à pétrole, naturellement. Mais il marche. Et, ce qui est merveilleux, il y a, dans cet hôpital, l'eau courante et des baignoires ! Et une salle d'opérations. Et une clinique d'accouchement, qui ne chôme guère, car on croît et on multiplie dans les colonies Sionistes.

Des lits clairs... Un jardin ensoleillé où passent lentement des convalescents... Au loin, la plaine verdoyante... Et sur tout cela le silence et la paix.

On mesure la grandeur de l'effort accompli. On sait qu'ici, où naissent ces beaux enfants sains, la malaria régnait. Ceux qui ont fait ici cet hôpital, qui est un « vrai » hôpital, ceux-là ont été de bons ouvriers.

Or, précisément, ceux qui l'ont fait, et qui l'entretiennent, ce sont des ouvriers. L'Hôpital d'Aïn-Harod, qui est un « Centre de Santé » pour les colonies d'Aïn-Harod, de Geva et de Kfar-Ezéchiël, appartient aux Mutualités de la Confédération Générale du Travail.

Ce qui existe à Aïn-Harod se retrouve un peu partout dans les colonies Sionistes. Celles qui ne possèdent pas d'hôpital sont desservies par une sorte de polyclinique itinérante : des médecins spécialistes font des tournées à intervalles réguliers. Les malades qui doivent être hospitalisés sont dirigés sur des hôpitaux comme celui d'Aïn-Harod. Puissent tous les coins campagnards reculés de Belgique et d'ailleurs bénéficier d'une semblable organisation sanitaire !

A Tel-Aviv, les Mutualités Ouvrières possèdent une très belle polyclinique, qui ne manque pas de clients

puisque toute la population ouvrière de la ville et des environs vient s'y faire soigner. Les Mutualités construisent, à quelque distance de Tel-Aviv, une « Maison de repos » destinée, non seulement aux convalescents, mais encore aux mutualistes atteints de maladies chroniques. En Palestine, ceci s'adresse avant tout, naturellement, aux malariques. M^{me} le D^r Blok, femme du maire de Tel-Aviv, qui s'est attachée à la création de cette maison, et qui a tout spécialement étudié les « séquelles » de la malaria, m'a fait partager son enthousiasme pour cet établissement de cure et de repos, où, dans un site admirable, entre la mer et la montagne, les convalescents et les « chroniques » affaiblis, seront parfaitement soignés avant de retourner au travail.

*
* *

Lorsque l'on dit: Il y a Hadassah, il y a les Fondations Rothschild, il y a les Mutualités Ouvrières, certes on dit la vérité, parce que ce sont là les trois organisations d'assistance les plus importantes en Palestine. Et pourtant, on est un peu inexact, et même un peu injuste, parce que des œuvres moins étendues, au budget plus restreint, font tout de même d'excellente besogne. Il faudrait parler de l'Union des Dames Israélites de Palestine, de « Shani » et de bien d'autres encore.

Encore une fois, ceci n'est pas une monographie, encore moins un palmarès... Contentons-nous de dire que l'Union des Dames Israélites de Palestine a, entre autres activités intéressantes, une ingénieuse et utile organisation de cours du soir pour adultes, et qu'elle a créé, près de Jérusalem, un home d'Enfants Trouvés, qui est une vraie volière ensoleillée.

Disons aussi que « Shani » est le nom d'une œuvre fé-

minine destinée à donner un gagne-pain à des sans-travail des deux sexes... Après la déclaration Balfour, il arriva que de pauvres Juifs de Bagdad, croyant que les temps étaient venus et que le Roi des Juifs régnait à Jérusalem, prirent le chemin de la Ville Sainte, où ils arrivèrent dénués de tout... et ne connaissant aucun métier. On eut une idée, qui, au premier abord, paraissait excellente : on voulut employer les femmes juives de Bagdad à réparer les culottes et les chaussettes des pionniers Sionistes. Malheureusement les pauvres femmes n'avaient l'habitude ni des chaussettes, ni des culottes. Elles ne savaient ni repriser, ni coudre... elles ne savaient que broder ! (Ce n'est pas ma faute si cette histoire vraie à l'air d'un apologue). « Shani » donne du travail à ces brodeuses de Bagdad, ainsi qu'aux brodeurs Yéménites, et vend mille jolies choses aux Sionistes, établis ou de passage à Jérusalem, aux grandes organisations Sionistes de la Diaspora, et aussi, autant qu'elle peut, aux touristes et aux pèlerins de la Ville Sainte.

*
* *

« Allah sait ce qu'il fit quand il fit la méchanceté des femmes ! » Ainsi parle Marouf, le pauvre du Caire. C'est cette malignité naturelle qui m'a poussée, sans doute, à me demander et à demander autour de moi, dans quels termes étaient Hadassah d'une part et les Mutualités Ouvrières d'autre part ? Il me fut répondu que chacune de ces organisations avait son terrain d'action et qu'elles s'entendaient assez bien. Bien entendu, cette réponse était inévitable, mais il m'a semblé en effet, qu'on s'efforçait de collaborer et de se rendre compte de ce qu'il y a, vraiment, assez à faire, pour que des œuvres

très diverses, de tendances comme de ressources, puissent travailler d'accord sur la terre des aïeux.

*
* *

Si l'on s'efforce de se faire une idée d'ensemble de l'assistance en Palestine, on est frappé d'abord par les difficultés de la tâche.

Ces difficultés sont nombreuses et diverses.

Il en est qui résultent des conditions climatiques et épidémiologiques. Le Sioniste qui débarque arrive (naturellement) de pays au climat tout différent de celui de la Palestine. Celui-ci en somme n'est pas « insalubre », au contraire, sauf dans la dépression du Jourdain et de la Mer Morte et dans des régions marécageuses où l'effort juif, — celui des Sionistes et celui des colonies Rothschild — fait chaque jour reculer, notamment à Hedera, le marais et la malaria. D'autre part, l'immigrant est reçu par les soins de Hadassah, dans des « stations » où il reste le temps nécessaire pour être complètement remis du voyage, et guéri s'il est arrivé malade. Toutefois il est clair qu'il y a un temps d'adaptation, variable avec les individus, et pendant lequel ceux-ci se trouvent en état de moindre résistance.

En dehors de la malaria et du trachome, on rencontre en Palestine, à l'état endémique, une série d'affections contagieuses rares en Occident, telles que la billharziose ou la leishmaniose, sans oublier la dysenterie.

Voilà deux séries de faits qui contribuent, naturellement, à compliquer la situation médicale.

Les difficultés financières ne sont pas à dédaigner non plus. Il ne faut jamais perdre de vue que les Sionistes n'ont — ou à peu près — à compter que sur eux-mêmes, dans le domaine médical, et que, pour eux, « Assis-

tance Publique » veut dire « Assistance Privée par la solidarité juive internationale ». Qu'on se représente les frais énormes de cette assistance, alors que la moindre réparation de seringue exige un envoi en Europe ! Il en est ainsi, dira-t-on, dans toutes les colonies. Certes. Mais qui dit : colonie, dit généralement : intervention financière de la métropole. Or, pour les sionistes, la métropole, c'est la Diaspora !

On parle, à l'hôpital de Jérusalem, dix-sept langues ou dialectes. Lorsqu'on sait cela, on se fait une idée des complications accessoires que fait naître la question des langues, on pense inévitablement, sur cette terre biblique, à la Tour de Babel, et on reconnaît qu'il est bon d'enseigner l'hébreu aux Juifs de Palestine !

Enfin, le défaut d'adaptation à une vie sociale normale et une adaptation trop parfaite à une vie sociale parasitaire, chez cette partie du prolétariat de Jérusalem, qui a pour occupation et pour moyen d'existence de pleurer devant le fameux mur pour le compte de ses frères dispersés, constitue, nous l'avons vu déjà, une lourde aggravation du problème de l'assistance.

*
* *

En présence d'une situation difficile, avec des ressources relativement minces — et d'ailleurs variables — il serait compréhensible qu'on se soit contenté d'aller au plus pressé, de faire, en quelque sorte, si pas absolument de la médecine d'urgence, tout au moins de la médecine d'application immédiate.

C'est ce qu'on a fait, bien entendu, mais on n'a pas fait que cela.

Il est frappant de voir l'ardeur de recherche scienti-

fique qui anime tous les médecins, tous les agronomes, tous les chimistes de Palestine. Je songe, en écrivant cela, aux travailleurs des laboratoires de l'Hôpital Rothschild à Jérusalem, à ceux de l'hôpital d'Aïn-Harod, aux spécialistes en pathologie végétale de l'Institut Agronomique de Tel-Aviv, à bien d'autres encore...

A l'hôpital de Jérusalem, le directeur, le Dr Zalkind, est à la fois un homme de science et un homme d'œuvres. Le laboratoire de radiologie est outillé d'une façon remarquable. Le laboratoire de bactériologie, où plusieurs chercheurs travaillent sous la direction de M^{me} le Dr Junovitch, a fort à faire. M^{me} le Dr Getsova a fondé un très beau laboratoire d'Anatomie Pathologique et, lorsque j'ai quitté Jérusalem, elle m'a donné en présent, non pas des fleurs, des chocolats ou sa photographie, mais une « préparation » — dont elle était justement fière — à regarder au microscope, quand je serais rentrée dans mon pays.

A l'Institut d'Agronomie de Tel-Aviv, il me souvient d'avoir été conviée à admirer, dûment préparés, la fourmi dont il est parlé dans la Bible (j'ai oublié à quel chapitre), et qui mange le blé, ainsi que le parasite, lui aussi biblique, par qui l'olive tombe avant que d'être mûre...

Personne, dans ce laboratoire, ne paraissait apercevoir le contraste, pour moi si savoureux, d'un traditionalisme biblique aussi exact avec une formation scientifique toute moderne.

Les médecins d'Aïn-Harod — ils sont deux, qui sont jeunes, travailleurs, intelligents et tels, qu'ils se feraient, n'importe où, la plus enviable « situation ». Ils ont choisi, pourtant — non pas « accepté », mais « choisi » — de vivre là, loin de tout centre intellectuel (loin aussi, bien entendu, de toute jouissance d'amour propre

et de tout « plaisir ») parce que, là, leur travail, leur dur travail, pouvait le mieux servir leur idéal. Je sais bien que beaucoup de colons sont là pour le même motif. Ces deux médecins pourtant — peut-être parce que je me mets mieux à leur place, peut-être parce que leur diplôme leur permettait plus évidemment une vie toute différente — ces deux médecins m'inspirent une admiration particulière.

Le métier de médecin, bien sûr, est l'un de ceux où se rencontrent le plus souvent ce courage professionnel, cette noblesse presque involontaire, qui font qu'un être donne, chaque jour, un peu plus qu'il ne peut donner. Pour quelques arrivistes et quelques faiseurs qu'on voit trop, combien de médecins dont on ne voit pas assez l'héroïsme modeste et quotidien. Tout de même, les médecins d'Aïn-Harod ont vraiment tout donné.

Il faut d'ailleurs pas mal de désintéressement aux médecins juifs qui exercent n'importe où en Palestine. Disons en passant qu'il y a parmi ces médecins pas mal de femmes médecins. Il semble bien qu'ils — et elles — ne puissent actuellement rien espérer de mieux, au point de vue matériel, que de vivre — sans nul faste — de leur profession. L'un d'eux, à Jérusalem, me disait fort justement : « Vous comprenez bien qu'un médecin qui voudrait vraiment gagner de l'argent ne viendrait pas en Palestine ! »

Il y a lieu d'admirer l'organisation de Hadassah et des Mutualités Ouvrières, ainsi que la solidarité juive internationale qui les soutient. Mais il faut ajouter qu'elles ne pourraient rien, sans l'admirable idéalisme de leurs médecins.

*
* *

Les enfants, dans les colonies Sionistes, sont nombreux, bien portants et heureux. C'est là, je le sais bien, une affirmation sans nuances. Pourtant je crois que personne ne me contredira, de ceux qui ont visité les colonies, et vu s'approcher d'eux, avec l'innocente et impérieuse tranquillité de jeunes êtres choyés, de beaux enfants élevés, non comme des princes, mais — ce qui vaut bien mieux — comme des enfants de fermiers aisés.

*
* *

Si l'on parle du sort des femmes dans les colonies Sionistes, on ne peut être aussi bref. Et il doit être permis, d'abord, de faire une digression sur la condition des femmes en général.

Toutes celles qui sont des féministes non pas « militantes » mais « pratiquantes » — c'est parfois plus difficile mais je crois que c'est tout de même plus agréable — c'est-à-dire qui, ayant tâché de conquérir l'indépendance matérielle et sociale, s'efforcent de mettre aussi de l'indépendance et de la dignité dans leur vie et dans leur état d'esprit, savent parfaitement qu'il n'y a pas là seulement des avantages.

Sans s'arrêter même à cette proposition, qui n'est pourtant pas complètement fantaisiste : « Le travail ennoblit l'homme, mais il enlaidit la femme », il est bien vrai que si, en se reconnaissant les droits d'un être libre, on accepte les devoirs d'un être responsable, si l'on applique — ou du moins, si l'on a le ferme propos d'appliquer — dans sa vie privée, le sérieux, le respect de la parole donnée, la logique, et autres vertus né-

cessaires à l'exercice d'une profession, on a de grandes chances, et d'arranger très mal son existence, et d'être une femme bien ennuyeuse.

Renoncer à l'inconscience (vraie ou simulée) et même à une certaine mauvaise foi dans la discussion, renoncer à croire que « tout » vous est dû, admettre qu'on n'est pas le centre du monde, cela constitue le commencement d'une attitude mentale féministe. En somme, lorsque « féminin » est employé dans le mauvais sens du mot, il s'oppose à « féministe ». Colette, qui a du génie, et qui connaît bien son sexe, écrit, avec cette douceur clairvoyante et perfide qu'elle réserve à ses « sœurs de misère, » : « Etre équitable, c'est déjà une grande humilité pour une femme. »

Cela changera, je le crois, et les générations qui viendront après nous trouveront avec raison que nous étions pleines à la fois de prétentions, de faiblesses et de contradictions. On est comme ça, quand on est de bonne foi. C'est sans doute à cause du siècle où nous vivons, qui n'est pas assez civilisé, mais l'événement vérifie souvent, me semble-t-il, cet axiome : les qualités d'une femme lui causent généralement des ennuis. Il lui faut quelques défauts pour se tirer d'affaire.

Des propos de ce genre sont naturellement de grands sujets de tristesse pour les féministes orthodoxes. Je veux bien croire qu'un si grand changement dans la condition féminine, accompli en si peu de temps, puisse ne laisser ni regret, ni inquiétude, ni comme un vague sentiment de contradiction, à certaines femmes naturellement sérieuses. (Y a-t-il des femmes naturellement sérieuses ?)

Mais je revendique — entre autres... — le droit de voir, avec les avantages que nous apporte le fémi-

nisme, ceux qu'il nous retire si nous voulons appliquer honnêtement nos principes.

Je crois d'ailleurs qu'il faut voir ces inconvénients, mais qu'il faut les accepter et être tout de même résolument féministe. Pour bien des raisons : parce que, de toutes façons, le féminisme résulte d'un fait économique et social auquel nous ne pouvons rien, et qui est la nécessité, pour un nombre croissant de femmes, non seulement de gagner leur vie, mais encore de se débrouiller seules en toutes circonstances, et qu'il faut donc qu'elles puissent travailler dans de bonnes conditions.

Parce que le « problème du féminisme » ne se pose en réalité que pour une très petite minorité de femmes, auxquelles il est possible de choisir entre une vie oisive et dépendante, ou une vie d'indépendance et de travail. L'immense majorité des femmes, qui sont des travailleuses, ne voient guère devant elles que le travail et en même temps la dépendance. Or nous devons être, et nous sommes d'ailleurs, toutes solidaires les unes des autres.

Parce que, si une petite fille est un être charmant, une petite fille prolongée est un être odieux et insupportable.

Parce qu'il ne faut pas faire comme le petit garçon de la légende, qui voulait ne pas grandir, et à qui cela n'a pas réussi.

Parce qu'il faut accepter de devenir adulte, d'avoir les droits et les responsabilités d'un adulte, et ne pas céder, comme Esaü, son droit d'aînesse pour un plat de lentilles — le plat de lentilles étant représenté par les hommages, les plaisirs de la frivolité, ceux de la toilette, ceux de l'oisiveté, par le droit au caprice, à l'enfantillage, à mille petites choses assez agréables après tout.

Il faut du reste ajouter honnêtement qu'on peut très bien, en général, être une féministe convaincue sans renoncer absolument au plat de lentilles... Il suffit de le mettre à sa place, et de ne pas perdre de vue que c'est le « droit d'aînesse » qui a de l'importance.

*
* *

Or, dans les colonies Sionistes, il ne paraît pas possible de concilier les deux. Les femmes y ont ce « droit d'aînesse », mais je crois qu'elles ont fait le sacrifice du « plat de lentilles ».

On est, chez les Sionistes, féministe, et même très féministe. Il n'y a pas de différence entre les droits et les devoirs, et même presque pas dans le travail, des femmes et des hommes. Les femmes qui vivent dans les colonies ont voulu cette vie, accepté tous les sacrifices qu'elle demande. Certes, une vie de femme peut être pleine, heureuse et utile, bien qu'elle ne comporte ni bas de soie, ni poudre de riz, ni fêtes, ni même un intérieur personnel, ni rien de ce à quoi les femmes ont généralement la faiblesse de tenir, et que désignent, imparfaitement d'ailleurs, les mots de frivolité, de caprice, de coquetterie, de vanité féminine.

Il faut ajouter que la vie en commun est, en général, plus facile à supporter pour les hommes que pour les femmes, dont l'individualisme est particulièrement exigeant.

Parce qu'elles ont renoncé à tout cela, non pas pour quelque temps, mais pour leur vie entière, il me semble que les femmes Sionistes ont fait à leurs convictions un sacrifice plus grand encore que celui de leurs compagnons.

Certes, leur vie austère a sa noblesse et ses joies profondes. Mais ce n'est pas une vie gaie. Bien sûr on peut très bien être heureux sans être gai — et réciproquement. Pourtant, lorsqu'on visite les colonies sionistes, et qu'on y est reçu par des femmes, de jeunes femmes, leur accueil est d'une parfaite simplicité... mais elles ne sourient pas.

J'aurais voulu leur dire mon admiration et ma sympathie. Leur gravité m'a intimidée, et je ne leur ai rien dit.

*
* *

J'ai dit plus haut tout ce qui a été réalisé par les Juifs, et particulièrement par les Sionistes, dans le domaine de l'assistance en Palestine. Ils ont d'autant plus le droit d'être fiers des réalisations actuelles, qu'elles sont le résultat de quelques années à peine d'efforts. Il serait étonnant, dans ces conditions qu'il n'y eût pas de lacunes.

Il y en a, bien entendu. Je n'en citerai que deux.

Il est évident que la lutte contre la tuberculose doit, en tous pays, être au premier plan des préoccupations de ceux qui s'occupent de médecine sociale. Le Sionisme peut d'autant moins s'en désintéresser que, d'une part, les immigrants sont nombreux qui, ayant eu bien des souffrances à supporter, arrivent en Palestine dans un état de faiblesse et de dénutrition, et que d'autre part, les maladies épidémiques énumérées ci-dessus, laissent après elle, chez ceux qui en ont été atteints, un état de moindre résistance. Les candidats à l'infection, et particulièrement à l'infection tuberculeuse, sont donc nombreux, d'autant plus que les immigrants sont tous

de très jeunes gens qui sont à l'âge qu'on peut appeler « l'âge de la tuberculose pulmonaire. »

Enfin il faut tenir compte de ce qu'il se trouve bien certainement, parmi eux, des tuberculeux valides, mais susceptibles de devenir contagieux.

L'importance de la question n'a pas échappé aux Sionistes. Hadassah et les Mutualités s'en préoccupent. Hadassah a dressé un plan de campagne et va créer un service d'infirmières visiteuses spécialisées.

Toutefois, il n'y a pas de dispensaires pour le dépistage, ni de sanatorium pour le traitement, des tuberculeux en Palestine, et, pour les raisons que j'ai indiquées ci-dessus, il serait hautement désirable qu'il y ait l'un et les autres. Que je serais heureuse de déclencher une propagande dans ce sens !

Il n'y a pas non plus de maison de cure pour malades nerveux ou psychiquement fragiles, ni d'asile suffisant pour malades mentaux. Il existe chez les Juifs, souvent intellectuels et sédentaires, une certaine prédisposition aux affections nerveuses. Il est donc naturel que je me sois préoccupée, au cours de mes visites, de cette situation et des inconvénients qu'elle peut comporter. Ils sont assez sérieux, m'a-t-on dit. Actuellement on ne sait trop que faire, quand il se présente un cas de folie, pour concilier les exigences de la défense sociale, avec celles du traitement du malade. Il faudra donc envisager, dès que ce sera possible, la création d'un établissement spécial. A vrai dire, il existe en Palestine deux petits asiles d'aliénés. L'un, à Bethléem, est un asile gouvernemental de 50 à 60 lits, qui doivent être répartis, selon la proportion de population, entre tous les habitants du pays. Le nombre des lits qui, dans cette maison, peuvent être réservés aux Juifs est donc très faible. L'autre asile, Esrath Nachime, institution

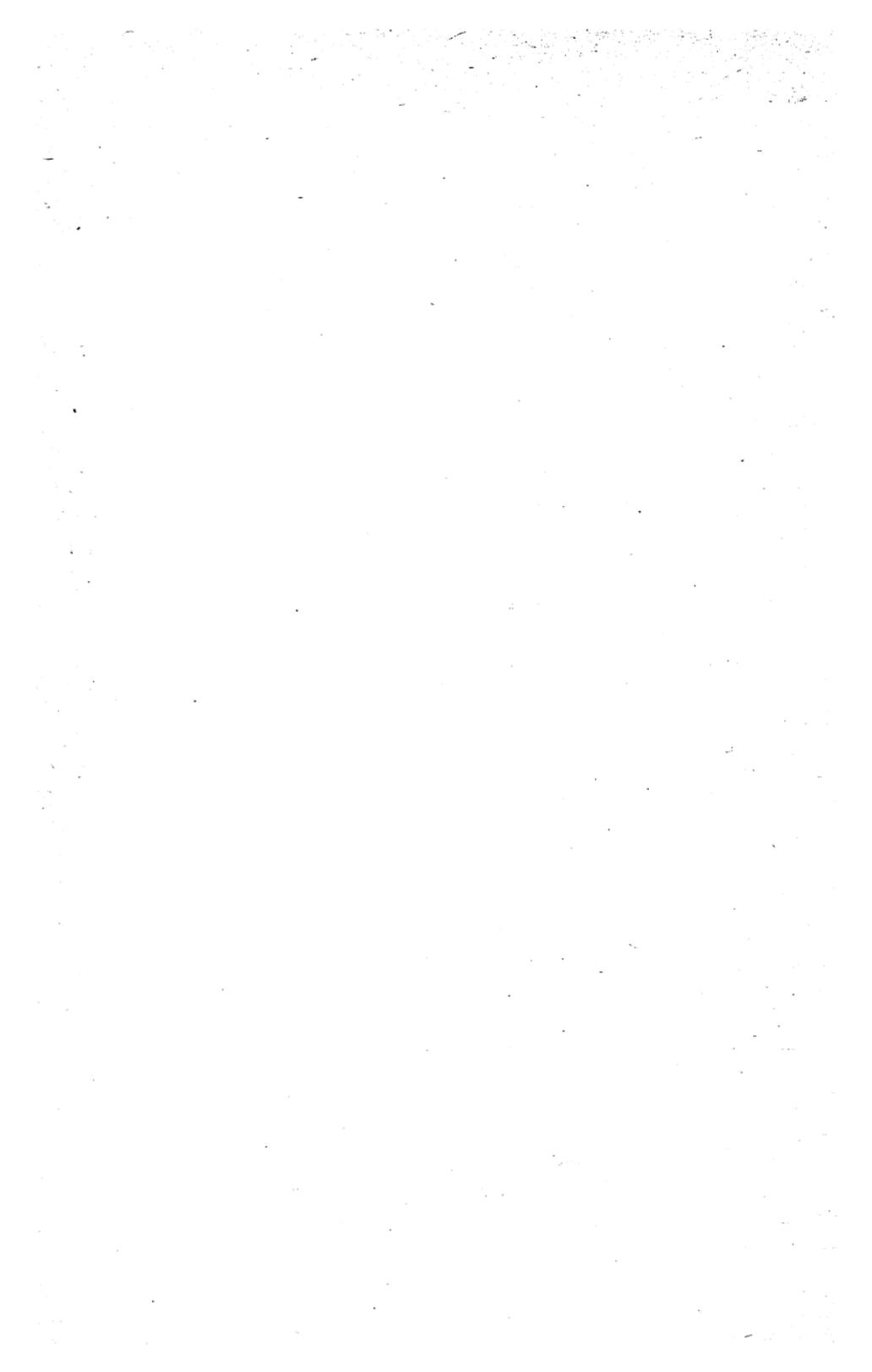
juive, peut recevoir 80 malades, ce qui est absolument insuffisant. Il y a pas mal de fous avérés, Juifs et non Juifs, qu'on ne peut hospitaliser nulle part, et qui errent par les rues.

— « Mais, ai-je demandé, ces cas sont-ils fréquents ? Y a-t-il beaucoup de maladies mentales parmi vous ? »

Il m'a été répondu avec un doux sourire : « Tous les Juifs de Palestine. Il faut être fou pour venir ici. Nous le sommes tous. »

Si je me permets de répéter ici cette plaisanterie, c'est qu'elle exprime assez bien le courageux détachement qui est celui de la plupart des pionniers. Ils sont fous, si c'est l'être que d'accepter le risque, le travail et la pauvreté pour servir une cause à laquelle on croit. Ils sont fous de désintéressement et d'enthousiasme. Leur folie, si c'en est une, est de celles qui sont nécessaires pour créer des choses neuves, belles et fécondes.

ANNEXES



ANNEXE I

LE SIONISME ET LA PAIX

DISCOURS D'ÉMILE VANDERVELDE DANS L'AMPHITÉÂTRE
EN PLEIN AIR DE L'UNIVERSITÉ DE JÉRUSALEM,
LE 9 AVRIL 1928

La Palestine, creuset de l'Histoire

En proposant le sujet de cette conférence à l'Université hébraïque, je croyais faire une leçon à huis clos devant un auditoire restreint. Mais comment parler de la sorte dans ce cadre sublime, au centre même de ce pays, où se sont déroulés trente siècles d'histoire, où pour la première fois contre les despotismes asiatiques s'est élevée la voix des prophètes, où trois grandes religions se sont greffées sur une souche commune, où, pendant des siècles, l'Occident et l'Orient se sont combattus et, en se combattant, se sont rapprochés ; aux portes de cette Jérusalem où Godefroy de Bouillon entra par la brèche, où Saladin ramena l'Islam et où, succédant aux Arabes, les Turcs régnèrent en maîtres jusqu'à cette date mémorable où, le 8 décembre 1917, après la bataille de Gaza, le maréchal lord Allenby du Mont-Carmel entra dans la Ville Sainte et remporta la première des victoires qui devaient aboutir à la Paix.

Cette Paix, tout le monde aujourd'hui s'en réclame. Il n'est pas un peuple qui, se souvenant de ce que fut la guerre, songe encore à y recourir pour faire valoir des revendications nationales. Il n'est pas un homme d'État, quelles que soient ses ambitions ou ses arrière-pensées, qui ne parle de mettre la guerre hors la loi, qui ne déclare que tous ses efforts, que

toutes ses actions convergent vers le même but ; le maintien et la consolidation de la paix.

Les deux sortes de paix

Mais en matière internationale, comme en matière sociale, il y a deux conceptions, bien différentes de la paix, il y a deux sortes de paix.

Les uns, *beati possidentes*, veulent la paix du *statu quo*, la paix qui leur garantit les avantages qu'ils ont su conquérir, la paix dictée imposée par les forts aux faibles, par les vainqueurs aux vaincus ; bref, la paix fondée sur la force.

Les autres, déshérités ou dépossédés, auxquels se joignent tous ceux qui ont à cœur de les défendre, réclament une paix bien différente, une paix librement consentie, une paix qui efface la distinction des vainqueurs et des vaincus, bref, une paix fondée sur le droit et la justice.

Le compromis de Versailles

On peut dire que le traité de Versailles, dont je me proposais de vous parler aujourd'hui, est un compromis, une transaction, un moyen terme entre ces deux conceptions de la Paix.

D'une part, il comporte des dispositions qui vont directement à l'encontre des principes qui lui servent de fondement. Il contient des clauses qui sont la négation même du droit de libre disposition des peuples. Il impose aux vaincus des prestations qui ne dépassent pas seulement leur capacité de paiement, mais la capacité d'absorption des peuples qui doivent en bénéficier. Il consacre une inégalité, presque dérisoire, entre les peuples de l'Entente, qui doivent, coûte que coûte, fût-ce au prix des combinaisons les plus étranges, avoir libre accès à la mer et ceux, au contraire, qui ont combattu avec les Puissances Centrales et pour qui ces débouchés vers la mer cessent d'apparaître comme une impérieuse nécessité.

Ce doit être la préoccupation constante de ceux qui veulent une paix stable et non précaire, acceptée par tous et non subie par quelques-uns, de faire disparaître ces verrues et de hâter le jour où inévitablement ces dispositions indéfendables, que les traités annexés au traité de Versailles aggravent encore, devront être éliminées ou révisées.

Ce que les traités de 1919 ont produit de bien

Mais d'autre part, ce serait une criante injustice que de ne pas reconnaître qu'à d'autres points de vue les traités de 1919 ont répondu, dans une large mesure, aux espérances et aux revendications légitimes pour lesquelles tant de millions d'hommes avaient donné leur vie et leur sang

Ils ont rendu à la Belgique son indépendance, ressuscité la Pologne, désannexé l'Alsace-Lorraine, libéré les peuples qui subissaient la domination des Habsbourgs, inscrit en tête de la Charte internationale du travail le symbole de la journée de huit heures, fondé une Société des Nations, où cinquante gouvernements aujourd'hui délibèrent en commun et enfin — « the last not least » — établi en Palestine un Home national pour le peuple juif.

L'Effort sioniste

Je savais naturellement avant de venir ici, le grand effort qui avait été fait par le Sionisme, pour que ce Home national devint une vivante réalité.

Mais il m'a fallu être sur place pour apprécier toute l'importance des résultats et toute la persévérance héroïque qui a su les conquérir.

Je dois une reconnaissance profonde à ceux qui m'ont donné l'occasion d'assister au prodigieux spectacle de l'effort d'un peuple pour ressusciter.

Vers 1840, il n'y avait plus que 7.000 Juifs en Palestine dont les descendants viennent encore, les jours de Sabbat, se cogner la tête contre le Mur des Pleurs. Les autres, par millions, étaient dispersés d'un bout à l'autre du monde. Assimilés dans certains pays, ils avaient donné à la civilisation chrétienne quelques-unes de ses grandes figures : Spinoza, par exemple, ou Karl Marx, père du socialisme international, ou ce Ferdinand Lassalle qui fut le premier en Allemagne à susciter, parmi les travailleurs, un grand mouvement démocratique. Dans d'autre pays, au contraire, bafoués, méprisés, persécutés, menacés ou atteints dans leur vie, leurs biens, leur dignité d'hommes, ils n'ont eu d'autre alternative que d'aller chercher sous d'autres cieux, un asile et un foyer.

Ce sont ceux-là, surtout, qui, venus en rangs pressés, sont en train de renouveler la Palestine.

Je viens de les voir à l'œuvre. J'ai vu, le long des routes ou dans les champs, vos pionniers, jeunes gens et jeunes filles, s'astreignant aux plus pénibles tâches pour se préparer à la vie coloniale. J'ai visité vos colonies. J'ai causé avec ces travailleurs qui font l'une des plus remarquables expériences en collectivisme agraire que les temps modernes aient connues : le sol appartenant, non pas aux individus, mais au peuple juif lui-même ; le travail se suffisant à lui-même et se refusant à exploiter autrui, les producteurs, lorsqu'ils ne vivent pas en communauté, pratiquant tout au moins la coopération sous ses formes les plus diverses. J'ai pris contact avec cette puissante Confédération du Travail dont les trente mille affiliés représentent la presque totalité des travailleurs juifs en Palestine. Je me retrouve, enfin, parmi vous, sur cette colline où l'Université hébraïque apparaît comme le glorieux symbole de la renaissance d'Israël.

Les difficultés

Mais si j'ai vu les résultats — qui sont immenses et qui constituent par eux-mêmes la justification de l'effort sioniste — j'ai appris aussi à mesurer mieux les difficultés et les obstacles.

Avant de visiter Ain-Harod, Hedera ou Sicron-Jacob, je soupçonnais à peine ce qu'avait été la lutte soutenue depuis des années, pour rendre la nature moins rebelle, pour transformer en terres fertiles, des marais insalubres, pour combattre les fièvres, pour rendre leur antique fécondité aux plaines de Saron et d'Esdrelon. Mais il n'y a pas que la lutte contre la nature. Je perçois mieux ainsi les difficultés qui naissent du contact entre les peuples inégalement évolués, entre des propriétaires de « latifunda », habitués à d'anciennes méthodes, et des colons libres, impatients de pratiquer des méthodes nouvelles, entre des ouvriers juifs, qui ont passé par l'école du socialisme et exigent de justes salaires, et ces ouvriers arabes qui vivent de rien et sur qui des restes de servitude pèsent encore de tout leur poids.

Le problème qui se pose pour le sionisme

Concilier ces éléments divers, donner ou laisser à chacun sa place au soleil, faire justice à tous, élever le niveau des uns sans abaisser le niveau des autres, créer entre les Arabes

et les Juifs, non par des liens de subordination et de dépendance, mais des rapports d'égalité et de coopération dans l'intérêt commun, tel est le vaste et difficile problème qui se pose non seulement pour la Puissance mandataire, mais pour le Sionisme.

S'il avait dû évoluer dans le sens d'un nationalisme agressif, intolérant, hostile à tout ce qui n'était pas lui-même, sa venue en Palestine, au lieu d'être un bienfait, eût été une malédiction.

C'est dans le sens opposé, heureusement, que son action s'oriente.

Il exerce sur tous, par son exemple, la plus salutaire influence. Il aide, en s'élevant, les autres à s'élever aussi. Il concilie, en une harmonieuse synthèse ses aspirations nationales et ses tendances internationales. Transformé par la culture européenne, mais parent des populations arabes par la langue et par la race, il apparaît, de plus en plus, pour l'avenir, comme un trait d'union possible entre les civilisations d'Occident et d'Orient. Il est, dès à présent, un facteur important de la paix internationale et un rapprochement entre les nations.

A tous ces titres, je le salue. J'unis dans le même élan de sympathie tous les peuples qui se rencontrent sur cette terre ; et, dans le clair soleil de cette radieuse journée de printemps, j'entrevois le temps où tous seront définitivement rapprochés où les sels de la Mer Morte feront se lever des moissons abondantes, où les eaux du Jourdain, capturées par la technique moderne répandront partout la lumière et la force, où les trompettes de Jéricho se réveilleront une dernière fois pour sonner la fin des guerres et, où, sur ces collines sacrées, des religions longtemps ennemies s'unissant dans une grandiose synthèse, le dernier mot restera à l'Humanité.

ANNEXE II

[LA POPULATION JUIVE DE LA PALESTINE, DANS LES SIÈCLES
APRÈS LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM

1^o Premières données exactes :

Benjamin de Tudela en 1170	5.000
Au commencement du xix ^e siècle	8.000
1845 (d'après Schwarz, <i>Das Heilige Land</i>)	11.000
1855 (d'après L. Frankl, <i>Nach Jerusalem</i>)	10.114
1880	20.000
1895	50.000
1900	55.000
1914	90.000
1919 (à la fin de la guerre mondiale)	60.000
1920 (d'après évaluation de l'Administration Palestiniennne, mois de mai 1920)	66.574
1921 (d'après évaluation de l'Administration Palestiniennne, mois de novembre)	81.263
1922 (d'après le recensement du 23 octobre 1922) 1...	83.794
	9,9 %
	10,7 %
	11,06 %

1. A partir de l'année 1922, nous donnons les chiffres officiels comportant l'immigration et l'accroissement naturel, dont se composent désormais les totaux de l'accroissement de la population juive en Palestine.

	IMMIGRATION	ACCROISSEMENT NATUREL	ACCROISSEMENT TOTAL	TOTAL DE LA POPULATION JUIVE
1922	1.345	255	1.600	85.394
1923	3.955	1.966	5.921	91.315
1924	10.819	2.427	13.246	104.561
1925	31.650	2.183	33.833	137.394
1926	6.000	3.400	9.400	146.794
1926	en prenant en considération l'immigration par voie de terre, qui est négligée par les statis- tiques officielles			154.000 17,28 %

2° *Augmentation de la Population juive de la Palestine ;*

Quatre ans, fin 1918 à 1922, de 60.000 à 83.794	23.794	39,66 %
Quatre ans, fin 1922 à 1926, de 83.794 à 154.000	70.206	83,77 %

3° *En rapport avec la Population totale de la Palestine :*

en 1920	9,9 %
1921	10,7 %
1922	11,06 %
1926	17,28 %

ANNEXE III

LA COMPTABILITÉ DU KEREN HAYESSOD

*Recettes du Keren Hayessod*Du 1^{er} avril 1924 au 20 septembre 1927

	Livres sterling		
	£	9 sh.	5 p.
États-Unis d'Amérique	1.835.196	9	5
Afrique du Sud	193.811	5	2
Canada	133.246	11	3
Pologne	127.556	8	4
Grande-Bretagne	126.367	7	10
Allemagne	124.202	6	2
Roumanie	117.697	5	11
Amérique du Sud	79.448	3	3
Pays-Bas	59.488	16	3
Tchéco-Slovaquie	58.010	3	2
Lithuanie et Lettonie	46.375	5	10
Balkans (Bulgarie, Yougoslavie, Grèce et Tur- quie)	34.236	8	8
Belgique, France et Suisse	29.590	14	3
Eretz-Israël	26.903	19	10
Autres pays	161.696	13	11
	3.150.817	£19 sh.	3 p.

Répartition des fonds du Kéren Hayessod en Palestine

(Avril 1924-septembre 1927)

	<i>Livres sterling</i>		
Colonisation agricole	957.646	£ 14 sh.	6 p.
Colonisation urbaine, crédits et travaux pu- blics	662.245	8	8
Enseignement	564.229	9	8
Immigration	331.646	4	6
Services de santé et d'hygiène	245.776	11	3
Institutions religieuses et organisations commu- nales	181.758	14	10
Administration	151.590	6	9
	3.094.893	£ 10 sh.	2 p.

ANNEXE IV

STATISTIQUES SCOLAIRES DE LA PALESTINE

1° Les Ecoles en Palestine.

ÉCOLES APPARTENANT A :	NOMBRE DES ÉCOLES	NOMBRE DES ÉLÈVES		TOTAL
		JUIFS	CHRÉTIENS MUSULMANS	
Gouvernement	315	25	2.285	17.571
Organisation Sioniste ...	169	16.243	—	—
Communautés juives	86	9.208	27	77
Communautés chrétiennes	184	442	13.310	2.014
Communautés musulmanes	50	2	16	3.547
Total.....	804	25.920	15.638	23.206

2° Les Ecoles de l'Organisation Sioniste.

	NOMBRE DES ÉCOLES		NOMBRE DES PROFESSEURS		NOMBRE DES ÉLÈVES	
	ÉCOLES	PROFESSEURS	ÉLÈVES	PROFESSEURS	ÉLÈVES	
Kindergarten (Jardins d'enfants).	86	124	3.442			
Écoles primaires	93	449	12.679			
Écoles secondaires	4	84	1.261			
Écoles normales	4	48	466			
Écoles techniques	7	37	742			
Total	194	742	18.593			

3^e Distribution des Ecoles sionistes.

ÉCOLES A :	NOMBRE DES		
	ÉCOLES	PROFESSEURS	ÉLÈVES
Jérusalem	33	205	4.524
Tel Aviv-Jaffa	30	225	7.93
Haïfa	13	72	1.600
Autres villes	14	42	979
Villages	104	198	4.297
Total	194	742	18.593

4^e Développement du système scolaire de l'Organisation Sioniste.

ANNÉE	NOMBRE DES			BUDGET EN £
	ÉCOLES	PROFESSEURS	ÉLÈVES	
1914.	12	91	1.064	
1915.	24	192	3.315	
1916.	30	214	3.955	
1917.	38	255	5.002	
1918.	41	238	5.273	
1919.	94	525	10.172	
1920.	110	584	11.220	
1921.	137	605	12.830	
1922.	131	574	12.456	
1923.	118	497	11.962	113.000
1924.	124	508	11.724	120.000
1925.	132	550	13.246	137.000
1926.	169	654	16.243	158.000
1927.	194	742	18.593	

ANNEXE V

RÉSOLUTIONS DE LA COMMISSION DE L'AGENCE JUIVE

Londres, 23 juin (A. T. J.).

Le rapport des Experts chargés de la mission d'étudier la situation économique et sociale en Palestine, est communiqué à l'A. T. J. et sera transmis à la presse par son intermédiaire. Nous en reproduisons, ci-dessous, les points essentiels.

Le rapport des experts est divisé en deux parties dont l'une est consacrée à la situation économique en Palestine et contient, à côté d'observations critiques au sujet des méthodes de colonisation employées par l'organisation sioniste, les propositions des experts faites en vue d'améliorer la situation économique du pays. La deuxième partie du rapport contient une étude sur les obligations de la Puissance mandataire.

Les deux parties sont signées par Lord Melchett (Sir Alfred Mond) et MM. le Dr Lée K. Frankel, Félix M. Warburg et Oskar Wassermann, Membres de la Commission d'experts.

Partie économique. — Les experts attirent l'attention du public sur les conditions spéciales du travail palestinien. Ils rappellent que ce n'est qu'en 1920 que l'Administration civile a pu être introduite dans le pays et que le Mandat Palestinien n'a été confirmé qu'en 1922. Dévasté par la guerre, négligé depuis des siècles, le pays souffrait, en outre, de l'agitation politique. Depuis lors, cependant, la tension politique s'est amoindrie et les résultats obtenus peuvent être considérés comme encourageants pour l'avenir, bien que certaines erreurs aient été commises par le passé.

L'immigration en Palestine. — L'immigration en Palestine a été parfois menée sans prendre en considération la capacité absorbante du pays.

L'importation de la main-d'œuvre juive et des personnes sans moyens d'existence a été régie par le règlement gouvernemental que les experts considèrent comme satisfaisant.

En ce qui concerne les immigrés en possession de moyens d'existence, les experts croient qu'il doit leur être donné une pleine liberté d'action : l'Agence juive devrait se contenter de leur fournir une information détaillée sur la situation économique du pays, sans assumer aucune responsabilité pour leur établissement. Toutefois, les personnes aptes aux entreprises commerciales et industrielles et ayant des moyens d'existence, devraient être encouragées à venir et à s'établir dans le pays.

Les avances consenties par l'Agence Juive à certaines catégories d'immigrés ne devraient jamais être faites à fonds perdu, mais les bénéficiaires devraient toujours être tenus à les rembourser.

Agriculture. — A présent, il y a place en Palestine pour environ 80.000 fermes agricoles. 8 % seulement des terrains susceptibles d'être labourés sont entre des mains juives.

Aucune nouvelle colonie ne doit être créée avant que les fonds nécessaires pour la consolidation des anciennes colonies ne soient entre les mains de l'Agence Juive.

Les experts expriment leurs regrets que le gouvernement Palestinien n'ait pas encore procédé à l'exécution du chap. VI du Mandat et n'ait pas pris des mesures « pour assurer l'établissement des Juifs sur le sol Palestinien » par la voie d'attribution aux colons juifs des terrains appartenant à l'État et des terrains libres.

Les experts croient nécessaire d'adapter le système actuel de contribution aux besoins d'un pays de colonisation. Il est souhaitable que les nouveaux colons soient exempts de tous impôts pour une période d'environ 5 ans.

Les experts sont d'avis que la création de nouvelles colonies du type « kvoutza » n'est pas désirable. Cependant, les Kvoutzoïth existantes devraient être conservées ou transformées en écoles agricoles.

Les experts sont en faveur de la propriété individuelle pour les terrains. A côté des fonds de terres appartenant au Kéren Kayémeth (Fonds National Juif), et qui sont inaliénables, l'Agence Juive devrait constituer un fonds de terrains pouvant devenir la propriété personnelle des colons juifs.

Les experts s'opposent au système qui empêche les fermiers d'avoir recours à la main d'œuvre étrangère.

Industrie. — Les experts veulent souligner l'importance du développement industriel de la Palestine. Ils croient qu'un système de tarifs devrait être établi pour protéger les industries naissantes.

Des bureaux d'informations industrielles devraient être créés en Palestine, à Londres et à New-York.

Des facilités d'entrée devraient être accordées aux personnes désirant visiter le pays.

Les tarifs de chemins de fer devraient correspondre aux besoins de l'industrie Palestinienne.

Instruction Publique. — Il appartient au gouvernement de donner aux enfants un minimum d'instruction élémentaire. Des subventions devraient être accordées aux écoles privées qui répondent aux conditions minimum requises par le Gouvernement.

Il est souhaitable de laisser à l'Agence Juive le soin de distribuer les subventions, comme il est fait, d'ailleurs, actuellement.

Hygiène. — Le gouvernement devrait plus largement subvenir aux besoins de l'hygiène publique. La lutte contre les épidémies, le contrôle des vaccinations, des maladies contagieuses et du drainage, constituent un devoir direct du gouvernement.

Le travail médical mené par les organisations juives doit être coordonné et consolidé. Les experts sont d'avis que c'est la « Hadassah » qui est la plus qualifiée pour devenir le centre de cette coordination.

La « Kupath-Holin » devrait se limiter aux assurances sociales et aux secours médicaux, tels qu'ils étaient prévus par son statut original.

Questions ouvrières. — Les experts comprennent les aspirations des ouvriers ayant pour but d'améliorer leur situation économique et sociale.

Ils croient, d'autre part, que le progrès industriel ne peut être assuré que si le capital investi rapporte un certain intérêt minimum et que c'est par le développement industriel que l'amélioration de la situation économique et sociale des ouvriers peut être atteinte.

Un organisme appelé à trancher les différents industriels devrait être créé pour éviter à l'industrie et aux ouvriers les

dommages résultant des fréquentes collisions d'intérêts entre les entrepreneurs et les ouvriers.

Les organisations coopératives des producteurs et des consommateurs devraient être encouragées. Cependant, ces organisations devraient être fondées sur les principes habituels des affaires et non sur des théories doctrinaires.

Finances. — Jusqu'à ce que l'Agence Juive soit définitivement constituée, les fonds sionistes (Kéren Kayémeth et Kéren Hayessod) doivent être non seulement maintenus mais encore renforcés.

Le budget minimum pour 1929-1930 doit atteindre environ L. 1.000.000, à savoir :

Dépenses remboursables : Nouvelle colonisation (après la consolidation des colonies existantes) 250.000. Consolidation, etc., 100.000. Achats de terrains (à des prix raisonnables) 200.000. Avances aux colons, 50.000.

Dépenses à fonds perdu : Instruction publique (part incombant à l'Agence Juive) 120.000. Aide aux immigrants, etc. 50.000. Hygiène (part incombant à l'Agence Juive) 100.000. Frais d'administration de l'Agence Juive 80.000. Divers 50.000.

Les experts sont d'avis qu'il n'est point exagéré de croire que les États-Unis, après la constitution de l'Agence Juive, pourront fournir annuellement et pendant une période de 5 ans, une somme de 3.000.000 de dollars.

Les experts sont d'avis que le succès du développement de la Palestine dépend en premier lieu des moyens fournis. Avant que ces moyens soient suffisants pour couvrir complètement les estimations du budget, aucune nouvelle entreprise ne devra être commencée en Palestine.

Les experts déclarent que si l'on prend en considération le plan du travail développé ci-dessus et si l'Agence Juive procède en concordance avec les vues exposées ci-dessus, ils feront un appel au Monde Juif de faire les sacrifices nécessaires pour atteindre un idéal qui serait la source de fierté légitime pour tous les membres de la Communauté juive et que le monde entier considérera comme le résultat d'un effort magnifique fait par le judaïsme afin de reconstruire le pays de son origine.

TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE VANDERVELDE : UN MARXISTE EN PALESTINE

	Pages
Avant-Propos	9
PREMIÈRE PARTIE : NOTES DE VOYAGE.	
CHAPITRE I. — Les jours de Pâques à Jérusalem.	19
— II. — Les colonies de l'Emek.....	35
— III. — Tel Aviv (La colline du printemps).....	67
— IV. — Les grandes institutions sionistes.	85
— V. — Trois jours en Syrie.....	107
DEUXIÈME PARTIE : RÉFLEXIONS SUR LE SIONISME.	
CHAPITRE I. — Les objectifs du Sionisme.....	117
— II. — Le retour à l'hébreu.....	129
— III. — Le retour à la terre.....	141
— IV. — Les influences capitalistes en Palestine	159
— V. — La Palestine ouvrière et socialiste	171
— VI. — Le rôle du gouvernement palestinien	185
— VII. — Perspectives d'avenir.....	195

Dr. JEANNE-ÉMILE VANDERVELDE

Les œuvres d'Assistance en Palestine juive.....	217
---	-----

ANNEXES

I. — Discours d'Émile Vandervelde à l'Université de Jérusalem, le 9 avril 1928.....	245
II. — La population juive de la Palestine dans les siècles après la destruction de Jérusalem..	250
III. — La comptabilité du Kéren Hayessod.....	252
IV. — Statistiques scolaires de la Palestine.....	254
V. — Résolutions de la Commission de l'Agence Juive	256

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LES ÉDITIONS RIEDER
EN FÉVRIER 1929 PAR
L'IMPRIMERIE R. BUSSIÈRE
A SAINT-AMAND CHER).

PALESTINE

NOUVELLE REVUE

JUIVE

REVUE MENSUELLE INTERNATIONALE

DIRECTEUR : JUSTIN GODART

AVEC LA COLLABORATION DE :

MM. A. Barisac, Jean-Richard Bloch, Léon Blum, Léon Chestov, Albert Cohen, P.-L. Couchoud, Sir Windham Derdes, Ed. Fleg, Justin Godart, A. Grimshaw, Henri Hertz, V. Jacobson, Jan-Topass, Henri de Jouvenel, Joseph Kessel, Hans Kohn, A. Koyré, Dante Lattes, Roger Lévi, Jean Longuet, Julien Luchaire, Armand Lunel, Maurice-Level, Pierre Mille, A. de Monzie, Sir Arthur Folter, Boris de Schlœzer, Georges Scelle, Henri Sée, Nahum Sokolow, André Spire, Georges Suarez, E. Vandervelde, Ch. Weizmann, etc.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

I. France et Colonies

SIX MOIS..... 45 fr. | UN AN..... 80 fr.

II. Étranger

A) *Pays ayant accepté les tarifs de l'Union Postale*

SIX MOIS..... 55 fr. | UN AN..... 100 fr.

B) *Pays n'ayant pas accepté les tarifs de l'Union Postale*

SIX MOIS..... 60 fr. | UN AN..... 110 fr.

Prix du Numéro. — *France* : 10 fr. ; *Étranger* : 12 fr.

IL EST TIRÉ DE CHAQUE NUMÉRO UNE ÉDITION DE LUXE SUR PAPIER PUR FIL, DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, COMPRENANT 115 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 115 (dont 15 hors commerce)

ABONNEMENT D'UN AN

France 150 fr. | *Étranger* 175 fr.